



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

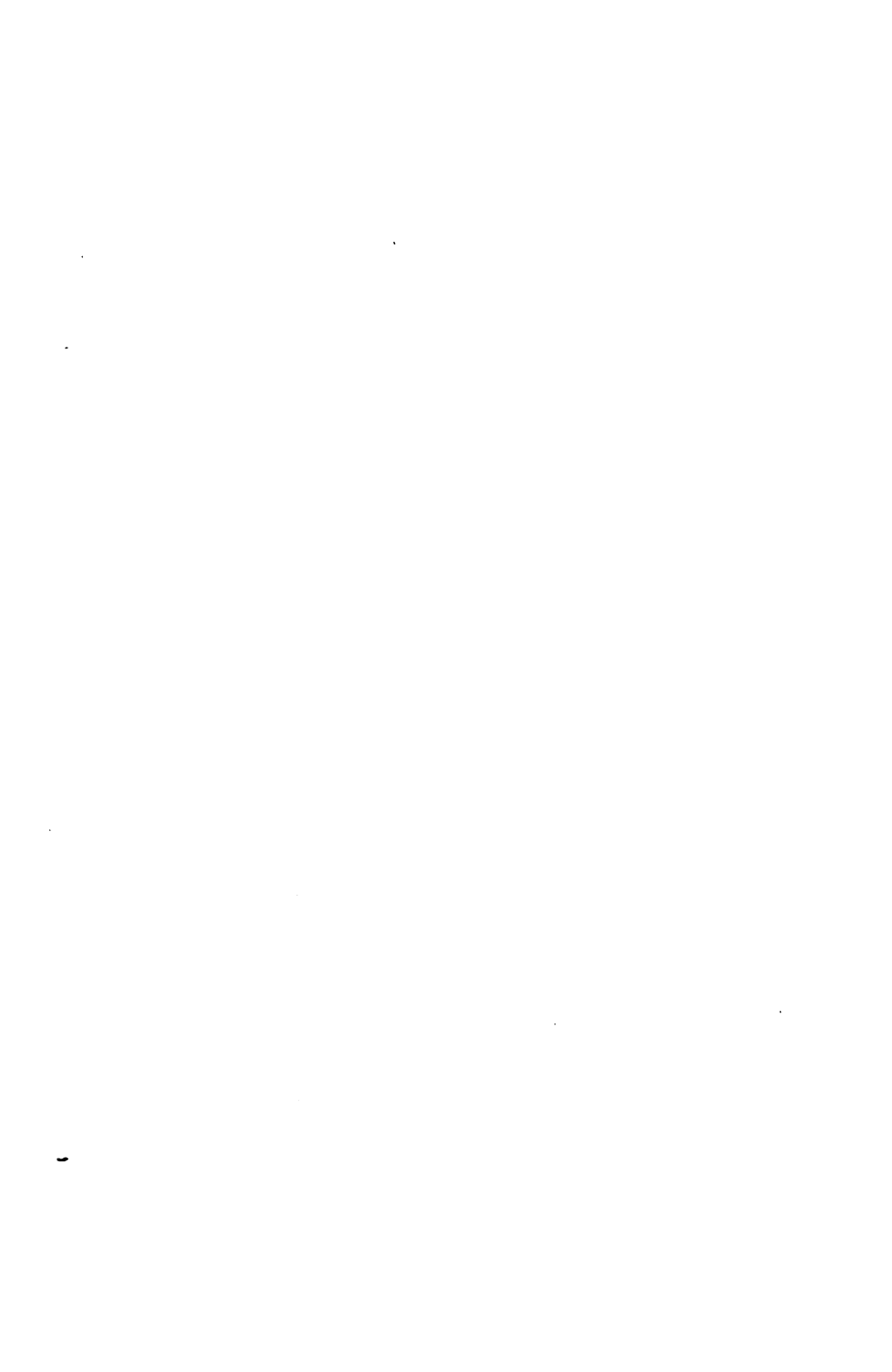
38526.26.55

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



BOUGHT FROM THE
J. HERBERT SENTER
FUND





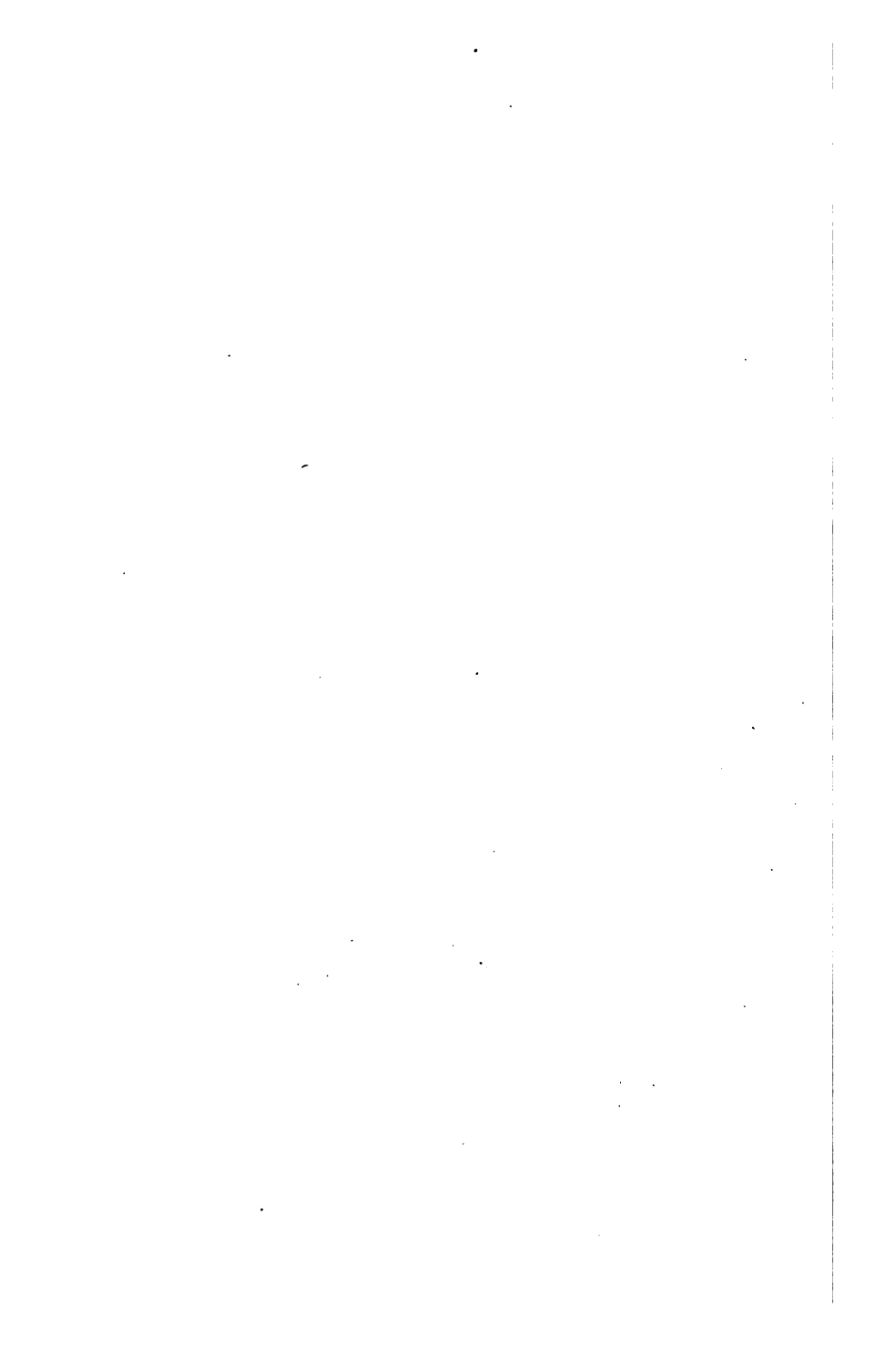


5254 131

N. SCHEURING, LIBRAIRE-EDITEUR.

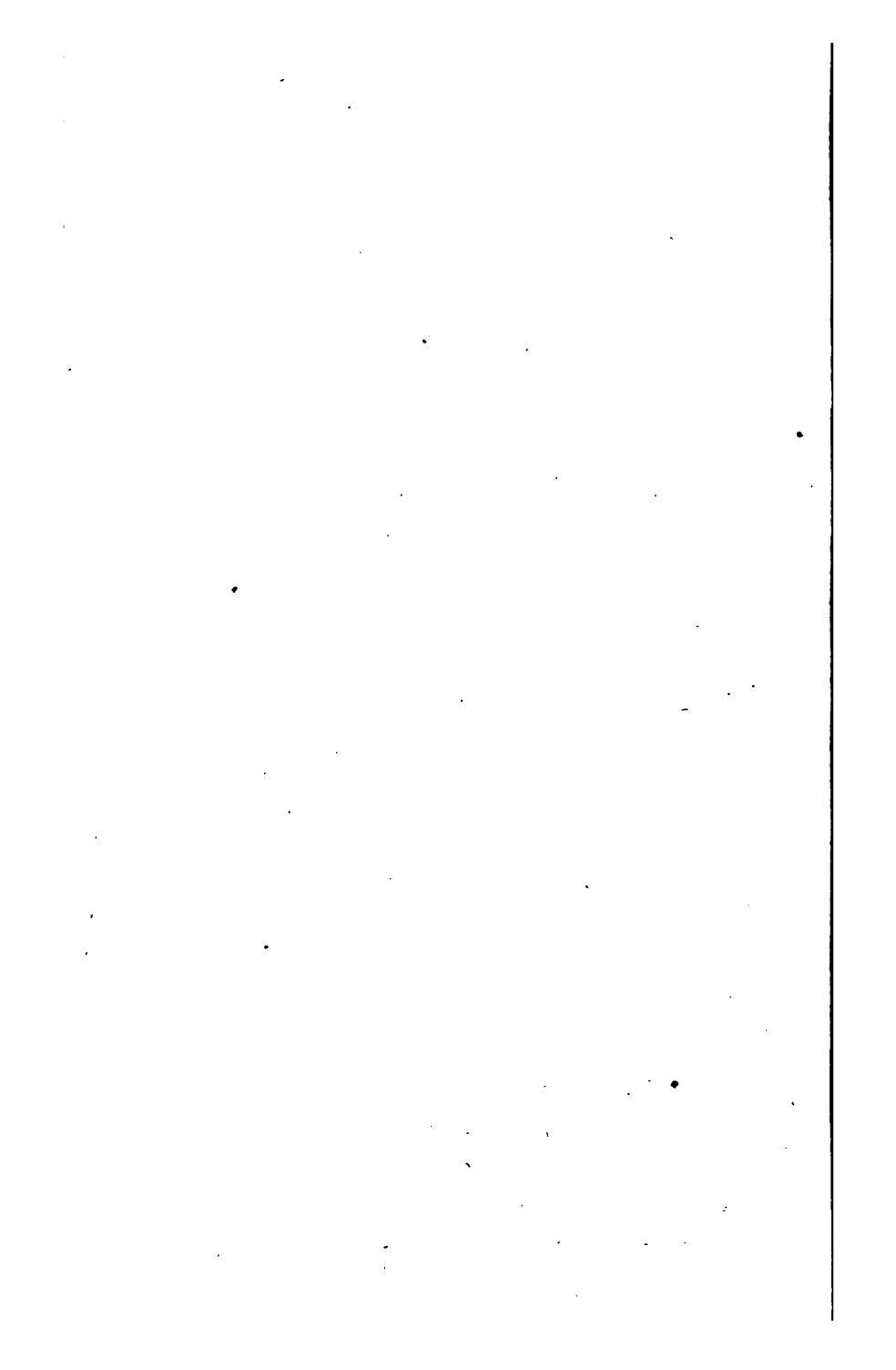


LYON, M D CCC LXII.



(39)

80+ I



EVVRES
DE LOVĪZE LABE.

Tiré à 209 exemplaires.

EN DEPOT A PARIS :

Chez A. Aubry, libraire, rue Dauphine, 16.

Achille Faure, libraire, boulevard Saint-Martin, 23.

LYON. — IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN.



LES
ÉVRES

DE

LOVIZE LABE

LIONNOIZE.



LYON

SCHEÛRING, EDITEUR,

rue Boissac, 9.

1862.

38526.26.55

✓



Smith-



A MONSIEUR N. SCHEURING

LIBRAIRE-ÉDITEUR, A LYON.

LES dames Lyonnaises prirent une large part au mouvement des esprits qui mit les lettres & les arts si fort en honneur à Lyon, durant la seconde moitié du xvi^e siècle. Il suffit, pour s'en convaincre, de rappeler le nom de quelques femmes qui brillèrent d'un vif éclat, à cette époque : Claudine & Sybille Seve, sœurs du chantre de Délie, auxquelles Clément Marot a adressé un de ses dixains qui est l'épigramme cxxiv dans le recueil de ses œuvres : *À deux Damoiselles Lionnoises*; Jehanne Seve, de la même famille, où le génie poétique semblait avoir élu domicile, & Jehanne Faye, lesquelles furent aussi célébrées par ce poète, *Estrene* VIII, IX; Claudine Peronne qui composa en prose & en vers, suivant Pernetti, des ouvrages qu'elle dédia au

*

roi Henri II; Jehanne Creste de laquelle le poète latin Gilbert Ducher a dit qu'on ne favait ce qu'il y avait à admirer davantage en elle, de son esprit ou de sa beauté qui l'avait fait surnommer la plus belle entre les belles; les sœurs de Claude Perréal qui excellaient dans la peinture & la musique; Clémence de Bourges que Claude de Rubys a appelée « une perle vraiment orientale »; Marie de Pierrevive, femme d'Antoine de Gondi & dame du Perron; Jacqueline Stuard; Jehanne Gaillard, pour laquelle Marot a fait une épigramme & un rondeau où il la loue & la met au dessus de Christine de Pisan. Jehanne lui répondit par le rondeau suivant, rempli de grâce & de naïveté; c'est le xxiii^e parmi ceux de Marot :

« De m'acquiter je me trouue surpris
D'un foible esprit, car à toy n'ay sçavoir
Correspondant : tu le peux bien sçavoir,
Veu qu'en cest art plus que autre on te prise.

« Si fuisse autant eloquente & apprise
Comme tu dis, je ferois mon deuoir
De m'acquiter (1).

« Si veulx prier la grace en toy comprise
Et les vertus qui tant te font valoir
De prendre en gré l'affectueux vouloir
Dont ignorance a rompu l'entreprise
De m'acquiter. »

Toutes ces dames & damoiselles, si nous en croyons nos

(1) Permette du Guillet a dit en pareille occasion (stance v, de la première de ses *Rymes*) :

« Je ne dy pas si i'auois ton pouuoir,
Qu'a m'acquieser ne feisse mon debuoir,
A tout le moins, du bien que tu m'aduoues. »

vieux annalistes, & surtout les poètes du temps qui les ont louangées à l'envi, se distinguaient par les grâces de leur esprit & le charme de leur devis, par leur amour des lettres, leur favior & leur beauté; rien n'y manquait. Cependant elles n'ont laissé après elles que leur renommée, & rien pour la justifier auprès de la postérité, si ce n'est Jehanne Gaillard de laquelle encore il ne nous reste que ce rondeau qui fait regretter que le recueil de ses poésies soit perdu.

Quelque mérite qu'on puisse supposer à ces dames beaux-esprits dont la vie était vouée au culte de la poésie, de la musique & de la peinture, le premier rang dans cette gracieuse pléiade, appartient de droit & sans conteste à Loyse Labé; le second à Pernelle du Guillet, autant que nous pouvons en juger par leurs écrits, venus jusqu'à nous, grâce au grand typographe lyonnais du xvi^e siècle qui les a défendus contre l'oubli. Je n'ai pas à m'occuper ici de Pernelle du Guillet autrement que pour indiquer la place éminente qui lui appartient parmi ses doctes compagnes, & je renvoie les curieux à ses *Rymes*, publiées pour la première fois par Jean de Tournes en 1545; ils y trouveront, ainsi que dans l'avant-propos aux dames Lyonnoises dont Antoine du Moulin, Mâconnois, les a fait précéder, tout ce qu'on fait d'elle, & cela se réduit à fort peu de chose. J'arrive donc à Loyse Labé, puisque vous réclamez de moi quelques lignes pour l'édition que vous préparez des œuvres de cette femme célèbre proclamée par ses contemporains la *Sappho Lionnoise*, surnom qu'elle mérita, autant par ses allures galantes que par ses écrits.

Tout a été dit par les nombreux biographes de Loyse Labé, depuis La Croix-du-Maine & du Verdier, jusqu'à nos jours. Guillaume Paradin, Claude de Rubys, Bayle, Colonia, Nicéron, l'abbé Goujet, Perneti & les écrivains ve-

nus après eux ont épuisé la matière, bien que réduits à se répéter les uns les autres & à inventer quelquefois, faute de documents; tous rendant hommage à son talent poétique, & chacun prenant parti pour ou contre elle à l'endroit de ses mœurs, soit en se déclarant le champion de sa vertu, soit en la présentant comme une femme impudique, indigne de nos respects. En effet, la Belle-Cordière a été jugée bien diversement : du Verdier & Bayle après lui la traitent, sans façon l'un & l'autre, de courtisane éhontée, folle de son corps & se livrant à tout venant; l'atrabilaire Claude de Rubys qui l'avait connue, enchérit sur ce qu'ils en ont dit; Colonia, Nicéron & l'abbé Goujet n'en pensent pas mieux, quoiqu'ils aient cru devoir s'exprimer avec plus de réserve & de modération. La Croix-du-Maine se borne à la qualifier de femme très-docte qui composait très-bien en prose & en vers & il ajoute, sans rien dire de son penchant à la galanterie, qu'on avait trouvé dans son nom, *Loyse Labé*, l'anagramme *Belle à soy* dont, par un de ces jeux de mots très-goûtés alors, on avait fait *Belle à souhait*. Guillaume Paradin, qui vivait du temps de Loyse Labé & qui a pu la connaître, n'hésite pas à faire l'éloge de sa vertu & de sa chasteté. Après avoir exalté « la beauté de sa face angélique », il dit : « mais ce n'estoit rien à la comparaison de son esprit tant chaste, tant vertueux, tant poétique, tant rare en sçavoir, qu'il sembloit qu'il eut esté créé de Dieu pour estre admiré comme un grand prodige entre les humains. » Perneti, sans se montrer aussi persuadé, semble incliner vers l'opinion du Doyen de Beaujeu qui, il faut bien le dire en passant, ne semble pas avoir été fort rigide en ces matières, si l'on s'en rapporte à certain passage un peu graveleux de son Journal dans lequel il a eu la précaution de libeller ces gravelures en caractères grecs, afin que ce fût lettres closes pour les indiscrets sous les

yeux desquels son manuscrit ferait tombé. Peut-être aussi le bonhomme, lorsqu'il parlait de « l'esprit tant chaste & tant vertueux » de la Belle-Cordière, n'attachait-il guère plus d'importance à ces expressions, que ne faisait le sieur de Brantôme qui, racontant par le menu les débordements des grandes dames de la cour des derniers Valois, ne manque pas de débiter ordinairement ainsi : « J'ai connu une tres-vertueuse & tres-honneste dame » ; puis suit le récit des aventures les plus scandaleuses, où ladite « tres-honneste dame » remplit le rôle principal.

Quoi qu'il en soit, voilà ce que les auteurs anciens ont pensé de Loyse Labé. Si l'on était obligé de se prononcer au milieu de ces contradictions, on ferait tenté, tout en faisant la part de l'exagération, de se ranger à l'opinion de du Verdier ; moins en raison des faits énormes qu'il allègue sans en fournir la preuve, que parce que plusieurs des poésies de Loyse Labé expriment avec une liberté fort peu séante, & sans nulle retenue, des sentiments passionnés, pour ne rien dire de plus, que les femmes se décident très-rarement à afficher, à moins qu'elles n'aient abjuré toute pudeur.

Parmi les modernes, M. Cochar d'en a jugé tout autrement, & sa notice, placée en tête de l'édition des œuvres de Loyse Labé, Lyon 1824, est un véritable plaidoyer dans lequel il s'est efforcé de prouver que sa vie a été pure de toute souillure. Ses poésies renferment bien, il est vrai, en quelques endroits, il en convient, des expressions un peu vives & qui dépassent les bornes imposées à l'honnêteté ; mais il ne s'ensuit pas, suivant lui, qu'on puisse en préjuger contre sa vertu. Cette franchise naïve était le défaut de son siècle ; c'est à son siècle qu'on doit s'en prendre, non à elle. Il se pourrait qu'il y eût du vrai dans cet argument ; car, lorsqu'on lit les poètes de la Renaissance formés à l'imita-

tion d'Anacréon, de Tibulle & de Propertius, on croirait, pour la plupart, que leur Muse était inhabile à s'exercer sur d'autres sujets que l'amour & la galanterie. Ce n'est en effet, d'un bout à l'autre, qu'une longue & douloureuse plainte sur les rigueurs de leurs maîtresses, les tourments de l'absence, &c ; ou, lorsqu'ils sont bien traités par leur dame, ils chantent leur bonheur sur tous les tons, vantent les beautés, même les plus cachées, de l'objet de leurs feux, & ce n'est plus alors, que *Blasons* de la main, de la bouche, des sourcils & de bien d'autres choses encore.

Si la chasteté de la Belle-Cordière a été mise en doute par quelques esprits fâcheux qui considèrent la vertu comme le plus bel ornement des femmes, il n'en a pas été de même pour son génie poétique : tous les anciens sont d'accord sur ce point, & la postérité a consacré leur jugement en lui conservant le surnom de *Sappho Lionnoise* que ses contemporains lui décernèrent de son vivant ; il n'y a donc rien à ajouter sur ce point, à ce qui a été dit tant de fois déjà. Ce qui prouve surtout l'estime en laquelle ses écrits ont toujours été tenus, c'est le nombre des éditions qu'il en a été fait, non-seulement à Lyon, où l'on pourrait soupçonner l'engouement de ses compatriotes, mais aussi à Paris, à Rouen, à Brest. En effet, il n'y a pas eu jusqu'ici moins de neuf éditions de ses œuvres, sans compter la reproduction de plusieurs de ses compositions dans divers recueils littéraires.

Tout en admirant le talent poétique de notre Sappho, je ne suis pas, il s'en faut, aussi enthousiaste que son savant commentateur qui, dans une longue & curieuse note de la notice déjà citée, a cru pouvoir lui composer une bibliothèque dont il donne le catalogue. On y trouve, cela va sans dire, tous les grands écrivains de l'antiquité grecque & romaine ; à leur suite, les poètes latins modernes, & au premier rang, les *Baisers* de Jean Second ; le docte bibliographe y joint nos vieux

chroniqueurs français & nos premiers grammairiens, les *Cent Nouvelles*, l'*Heptameron*, le *Roman de la Rose* & tous les poètes du temps, regrettant l'absence du *Plutarque* d'Amyot & des *Essais* de Montaigne qui ne pouvaient, dit-il, avoir place dans son étude, par la raison que ni l'un ni l'autre n'avaient encore vu le jour. La librairie de Loyse Labé, si nous devons l'en croire, était très-riche en livres italiens : elle contenait les œuvres de Boccace, de Pétrarque, de Dante & de l'Arioste ; le Tasse seul manquait, par la même raison que Amyot & Montaigne. Mais si elle abondait en chefs-d'œuvre italiens, elle était, à ce qu'il paraît, beaucoup moins bien fournie en livres espagnols, car on n'y voyait que des romans, la *Diana de Montemayor* & les poésies de Garcilaso de la Vega. Malheureusement, ajoute le commentateur, en terminant son catalogue, la Belle-Cordière ne put connaître *Don Quichotte*, imprimé pour la première fois, non à la fin du xvii^e siècle, comme il le dit, par mégarde, mais en 1605. Loyse Labé était morte en 1565, quarante ans avant : c'était encore une excellente raison pour qu'elle ne pût ajouter l'œuvre de Cervantes à sa collection.

Loyse Charlin dite Labé, ce sont les noms qu'elle prend dans son testament, naquit en 1525. Elle était fille de Pierre Charlin dit Labé, marchand cordier. Tout porte à croire qu'elle reçut une éducation soignée ; « instituée en langue latine, dit Paradin, dessus & outre la capacité de son sexe », elle savait l'italien & l'espagnol aussi bien que le français, & était habile à jouer du luth. A seize ans, elle quitta la maison paternelle & suivit une compagnie de soldats qui passait par Lyon, allant rejoindre l'armée française que François I^{er} envoyait en Roussillon, sous le commandement du Dauphin, pour mettre le siège devant Perpignan. Elle s'y fit remarquer par sa vaillance, son adresse à gouverner un destrier & à

faire le coup de lance ou d'épée. C'est ce qu'on apprend par une pièce de vers d'un poète anonyme contemporain, intitulée *Des louenges de dame Louïze Labé Lionnoïse*, à la fuite de ses œuvres, & elle le dit elle-même dans sa troisième élégie, *Aux dames lionnoïses* :

Qui m'ust vu lors en armes fiere aller.
Porter la lance & bois faire voler.
Le deuoir faire en l'estour furieux.
Fiquer, volter le cheual glorieus,
Pour Bradamante ou la haute Marphise
Seur de Roger il m'ust possible prise.

Elle rapporta de ce voyage de Rouffillon le furnom de Capitaine Loys, sous lequel elle était connue dans l'armée. Ses hauts faits lui avaient laissé pourtant, le loisir de s'amouracher d'un gendarme, c'est ce qu'elle avoue dans sa deuxième élégie. Ce fut alors qu'elle commença à écrire. Elle épousa plus tard Ennemond Perrin, marchand cordier suivant les uns ; pour ceux qui ont trouvé cette profession trop humble, c'était un fabricant de cordages & de câbles à l'usage de la marine. Douée d'une grande beauté, fille & femme de cordiers, on ne pouvait moins faire que de l'appeler la Belle Cordière ; ce nom remplaça celui de Capitaine Loys, & il est resté après elle jusqu'à ces derniers temps, à la rue qu'elle habitait. Voilà tout ce que je puis vous dire de Louise Labé ; ceux qui voudraient en savoir plus long, n'auront qu'à consulter la notice de M. Cochard & les notes dont elle a été enrichie par M. Bréghot du Lut, à qui l'histoire littéraire de Lyon est redevable de tant de savantes & curieuses recherches.

Je mettrai fin à cet avant-propos par une liste complète des éditions des œuvres de Louise Labé.

Œuvres de Louïze Labé lionnoïse. — A Lion, par Jan de Tovrnes,

1555, pet. in-8, de 173 pages. *Le débat de Folie & d'Amour* est imprimé en lettres rondes, les poésies en lettres italiques. Cette édition, qui est la première, est de la plus grande rareté.

Les mêmes. — Lyon, J. de Tournes, 1556. Même format, mêmes caractères que la précédente dont elle n'est que la réimpression, avec la correction de l'errata qui s'y trouve. Non moins rare que l'édition de 1555, mais moins recherchée par les bibliophiles, & par conséquent d'une moindre valeur.

Evyres de Louise Labé lionnoïse. — Lion, par Jan de Tournes, 1556, in-16. M. Brunet la regarde comme une contrefaçon de l'édition de 1555. L'ode grecque qui est dans les deux éditions originales a été supprimée dans celle-ci.

Evyres de Loyse labé lionnoïse, du débat de Folie & d'Amour. — Rouen, par Jan Garou, 1556, in-16 de 87 ff. chiffrés. M. Brunet croit que ce n'est qu'une copie de l'édition de 1555 & il la juge aussi rare.

Les mêmes. — Lyon, Duplain, 1762, petit in-8. Réimpression faite sur un exemplaire de la première édition, chez Aymé Delaroche, & dirigée par Adamoli. Les recherches sur la vie de Louise Labé placées au commencement du volume sont attribuées par M. Bréghot du Lut à Jacques Annibal Claret de la Tourette, alors secrétaire de l'Académie. Il ne faut donc plus les confondre avec *Discours sur la personne & les ouvrages de Louise Labé*, par Ch. Jos. de Ruolz, (Lyon, Aymé Delaroche, 1750, in-12), depuis que M. Brunet a reconnu qu'il l'avait dit ainsi par erreur.

Les mêmes. — Brest, Michel, 1815, in-8. Tirées à 140 exemplaires dont un sur vélin pour la bibliothèque du Roi.

Evyres de Louise Labé lionnoïse. — A Lion, par Durand & Perrin; 1824, in-8. Notre habile typographe débutait alors dans la carrière qu'il a tant illustrée depuis; on reconnaît déjà dans ce premier essai, le goût, la netteté, la correction qui promettaient les immenses progrès que l'étude des grands maîtres lui a fait faire dans son art. Malgré les soins que les éditeurs avaient apportés à cette édition publiée par souscription & tirée à un très-grand nombre d'exemplaires, elle tomba à vil prix dès le début. Chaque souscripteur en ayant reçu cinquante copies, la plupart voulurent en

tirer parti, & les échoppes des bouquinistes en furent bientôt encombrées; mais elle s'est relevée dans l'opinion, & a repris la place qu'elle devait occuper sur les tablettes, finon des bibliomanes, au moins de ceux qui désirent connaître l'histoire des lettres à Lyon, au xvi^e siècle.

Les mêmes. — Lyon, 1845, in-12, de l'imprimerie de Léon Boitel, avec une notice, par M. Collombet.

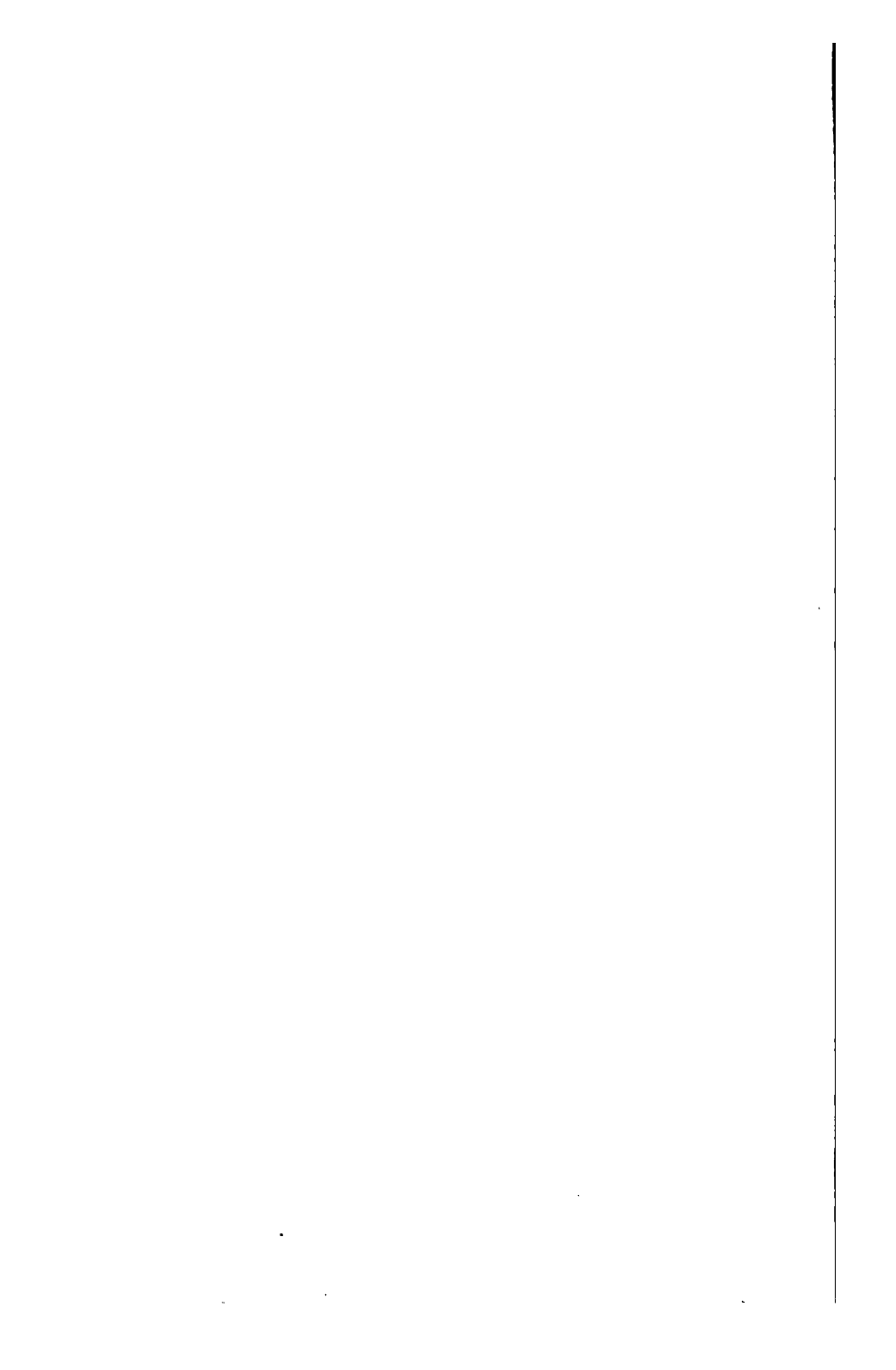
Les mêmes. — Paris, imprimées par Simon Raçon, 1853, petit in-8.

Cette édition publiée par les soins de MM. Léon Cailhava & J. B. Monfalcon bibliophiles, a été tirée à cent vingt exemplaires sur papier vélin numérotés à la presse, & deux sur peau vélin. Le frontispice de l'édition de 1555 y a été reproduit & il y a pour chaque page un encadrement gravé sur bois d'après les dessins du Petit Bernard. Ces ornements, admirablement exécutés, en font une édition de luxe. Les éditeurs ont jugé à propos de laisser de côté *les Escriz de diuers poètes a la louenge de Loviçe Labé Lionnoïze* qui se trouvent dans les éditions originales, & ils se sont contentés d'en donner quelques courts extraits à la fin du volume, que M. le docteur Monfalcon a fait précéder d'une notice sur la vie & les ouvrages de la Belle Cordière, de sa bibliographie & d'une notice sur Jean de Tournes. Il a fait graver à la suite, les quatre marques typographiques employées par ce savant & illustre artiste que Louis Perrin fait revivre parmi nous avec tant d'éclat.

Voilà bien les neuf éditions des œuvres de Loyse Labé; la vôtre fera la dixième &, quoique la dernière en date, elle ira bientôt prendre place à côté de celles de Jean de Tournes avec la *Délie* de Maurice Seve que vous venez de publier, & dont les gracieux accessoires font un véritable bijou typographique que les bibliophiles se disputeront.









A MADAMOISELLE

CLEMENCE DE BOVRGES,

LIONNOIZE.¹



ESTANT le tems venu, Madamoi-
selle, que les feueres loix des hom-
mes n'empeschent plus les femmes
de s'apliquer aus sciences & disci-
plines : il me semble que celles qui
ont la commodité, doiuent employer cette honneste
liberté que notre sexe ha autrefois tant desiree, à
icelles aprendre : & montrer aus hommes le tort qu'ils
nous faisoient en nous priuant du bien & de l'hon-
neur qui nous en pouuoit venir : Et si quelcune par-
uient en tel degré, que de pouuoir mettre ses con-

ceptions par écrit, le faire songneusement & non dédaigner la gloire, & s'en parer plustot que de chaines, anneaus, & somptueus habits : lesquels ne pouuons vrayement estimer notres, que par usage. Mais l'honneur que la science nous procurera, sera entierement notre : & ne nous pourra estre oté, ne par finesse de larron, ne force d'ennemis, ne longueur du tems. Si i'eusse esté tant fauorisee des Cieus, que d'auoir l'esprit grand assez pour comprendre ce dont il ha à enuie, ie seruirois en cet endroit plus d'exemple que d'amonicion. Mais ayant passé partie de ma ieunesse à l'exercice de la Musique, & ce qui m'a resté de tems l'ayant trouué court pour la rudesse de mon entendement, & ne pouuant de moymesme satisfaire au bon vouloir que ie porte à notre sexe, de le voir non en beauté seulement, mais en science & en vertu passer ou égaler les hommes : ie ne puis faire autre chose que prier les vertueuses Dames d'esleuer un peu leurs esprits par dessus leurs quenouilles & fuseaus, & s'employer à faire entendre au monde que si nous ne sommes faites pour commander, si ne deuons nous estre dédaignées pour compagnes tant es affaires domestiques que publiques, de ceus qui gouernent & se font obeïr. En outre la reputation que notre sexe en receura nous aurons valù au public, que les hommes mettront plus de peine & d'estude aus sciences vertueuses, de peur qu'ils n'ayent honte de voir preceder celles, desquelles ils

ont pretendu estre tousiours superieurs quasi en tout. Pource, nous faut il animer l'une l'autre à si louable entreprife : De laquelle ne deuez eslongner ni esparagner votre esprit, ià de plusieurs & diuerfes graces acompagné : ny votre ieunesse, & autres faueurs de fortune, pour aquerir cet honneur que les lettres & sciences ont acoutumé porter aux personnes qui les suyent. S'il y ha quelque chose recommandable après la gloire & l'honneur, le plaisir que l'estude des lettres ha acoutumé donner nous y doit chacune inciter : qui est autre que les autres recreacions ; desquelles quand on en ha pris tant que l'on veut, on ne se peut vanter d'autre chose, que d'auoir passé le temps. Mais celle de l'estude laisse un contentement de foy, qui nous demeure plus longuement. Car le passé nous ressiouit, & sert plus que le présent : mais les plaisirs des sentimens se perdent incontinent, & ne reuiennent iamais, & en est quelquefois la memoire autant facheuse, comme les actes ont esté delectables. Dauantage les autres voluptez sont telles, que quelque souuenir qui en vienne, si ne nous peut il remettre en telle disposicion que nous estions : & quelque imaginacion forte que nous imprimions en la teste, si connoissons nous bien que ce n'est qu'une ombre du passé qui nous abuse & trompe. Mais quand il auient que mettons par escrit nos concepcons, combien que puis apres notre cerueau coure par une infinité d'affaires & incessam-

ment remue, si est ce que longtems apres reprenant nos escrits, nous reuenons au mesme point, & à la mesme disposicion ou nous estions. Lors nous redouble notre aise : car nous retrouvons le plaisir passé qu'auons ù ou en la matiere dont escriuions, ou en l'intelligence des sciences ou lors estions adonnez. Et outre ce, le iugement que font nos secondes conceptions des premieres, nous rend un singulier contentement. Ces deus biens qui prouiennent d'escrire vous y doiuent inciter, estant asseuree que le premier ne faudra d'accompagner vos escrits, comme il fait tous vos autres actes & façons de viure. Le second sera en vous de le prendre, ou ne l'auoir point : ainsi que ce dont vous escrirez vous contentera. Quant à moy tant en escriuant premierement ces ieunesses que en les reuoyant depuis, ie n'y cherchois autre chose qu'un honnestes passetems & moyen de fuir oisieté : & n'auois point intencion que personne que moy les duff iamais voir. Mais depuis que quelcuns de mes amis ont trouué moyen de les lire sans que i'en fusse rien, & que (ainsi comme aisément nous croyons ceux qui nous louent) ils m'ont fait à croire que les deuois mettre en lumiere : ie ne les ay osé esconduire, les menassant ce pendant de leur faire boire la moitié de la honte qui en prouendroit. Et pource que les femmes ne se montrent volontiers en public seules, ie vous ay choisie pour me seruir de guide, vous dediãt ce petit euure, que ne vous en-

ÉPIÎRE DEDICATOIRE.

5
uoye à autre fin que pour vous acertener du bon vou-
loir lequel de long tems ie vous porte, & vous inciter
& faire venir enuie en voyant ce mien euure rude &
mal bati, d'en mettre en lumiere un autre qui soit
mieux limé & de meilleure grace.

Dieu vous maintienne en fanté.

Votre humble amie

LOUÏZE LABE.

De Lion, ce 24. juillet 1555.



DEBAT

DE FOLIE ET D'AMOVR.

ARGVMENT.

Iupiter faifoit un grand feftin, ou eftoit commandé à tous les Dieus fe trouver. Amour & Folie arriuent en mefme instant fur la porte du Palais : laquelle eftant ià fermee, & n'ayant que le guichet ouuert, Folie voyant Amour ià prest à mettre un pied dedens, s'auance & paffe la premiere. Amour se voyant pouffé, entre en colere : Folie foutient lui appartenir de passer deuant. Ils entrent en dispute sur leurs puiffances, dinitez & préfeances. Amour ne la pouuant veindre de paroles, met la main à son arc, & lui lasche une flefche, mais en vain : pource que Folie foudein se rend inuifible : & se voulant venger, ôte les yeus à Amour. Et pour couurir le lieu ou ils estoient, lui mit un bandeau, fait de tel artifice, qu'impossible est lui ôter. Venus se plaint de Folie, Iupiter veut entendre leur diferent. Apolon & Mercure debatent les droits de l'une & l'autre partie. Iupiter les ayant longuement ouiz, en demande l'opinion aus Dieus : puis prononce sa sentence.

LES PERSONNES.

FOLIE.
VENVS.
APOLON.

AMOVR.
IUPITER.
MERCVRRE.



DEBAT

DE FOLIE ET D'AMOUR.

DISCOVRS I.

FOLIE.



ce que ie voy, ie seray la derniere
au festin de Iupiter, ou ie croy que
lon m'attend. Mais ie voy, ce me
semble, le fils de Venus, qui y va
aussi tart que moy. Il faut que ie
le passe, à fin que lon ne m'apelle pas tardiue &
pareffeuse.

AMOUR.

Qui est cette fole qui me pouffe si rudement?
Quelle grande hate la presse? Si ie t'usse aperçue, ie
t'usse bien gardé de passer.

FOLIE.

Tu ne m'uffes pù empescher, effant fi ieune & foible. Mais à Dieu te command', ie vois deuant dire que tu viens tout à loisir.

AMOUR.

Il n'en ira pas ainfi : car auant que tu m'efchapes, ie te donneray à connoitre que tu ne te dois atacher à moy.

FOLIE.

Laisse moy aller, ne m'arreste point : car ce te fera honte de quereler avec une femme. Et fi tu m'efchaufes une fois, tu n'auras du meilleur.

AMOUR.

Quelles menaffes font ce cy ? ie n'ay trouué encore perfonne qui m'ait menaffé que cette fole.

FOLIE.

Tu montres bien ton indiscrecion, de prendre en mal ce que ie t'ay fait par ieu : & te mesconnois bien toymefme, trouuant mauuais que ie penfe auoir du meilleur fi tu t'adresses à moy. Ne vois tu pas que tu n'es qu'un ieune garfonneau ? de fi foible taille que quand i'aurois un bras lié, fi ne te creindrois ie gueres.

AMOUR.

Me connois tu bien ?

FOLIE.

Tu es Amour, fils de Venus.

AMOUR.

Comment donques fais tu tant la braue aupres de moy, qui, quelque petit que tu me voyes, suis le plus creint & redouté entre les Dieus & les hommes ? & toy femme inconnue, oses tu te faire plus grande que moy ? ta ieunesse, ton sexe, ta façon de faire te permettent assez : mais plus ton ignorance, qui ne te permet connoitre le grand degré que ie tiens.

FOLIE.

Tu trionfes de dire. Ce n'est à moi à qui tu dois vendre tes coquilles. Mais di moy, quel est ce grand pouuoir dont tu te vantes.

AMOUR.

Le ciel & la terre en rendent témoignage. Il n'y ha lieu ou n'aye laissé quelque trofee. Regarde au ciel tous les sieges des Dieux, & t'interrogue si quelcun d'entre eus s'est pù eschaper de mes mains. Commence au vieil Saturne, Iupiter, Mars, Apolon, &

finiz aus Demidieus, Satires, Faunes & Siluains. Et n'auront honte les Deesses d'en confesser quelque chose. Et ne m'a Pallas espouuanté de son bouclier : mais ne l'ay voulu interrompre de ses futils ourages, ou iour & nuit elle s'employe. Baïsse toy en terre, & di si tu trouueras gens de marque, qui ne soient ou ayent esté des miens. Voy en la furieuse mer, Neptune & ses Tritons, me prestans obeïssance. Penfes tu que les infernaus s'en exemptent ? ne les ay ie fait sortir de leurs abimes, & venir espouuenter les humains, & rauir les filles à leurs mères : quelques iuges qu'ils soient de telz forfaits & transgressions faites contre les loix ? Et à fin que tu ne doutes avec quelles armes ie fay tant de prouesses, voila mon Arc seul & mes flesches, qui m'ont fait toutes ces conquestes. Ie n'ay besoin de Vulcan qui me forge de foudres, armet, escu & glaïue. Ie ne suis acompagné de Furies, Harpies & tourmenteurs de monde, pour me faire creindre auant le combat. Ie n'ay que faire de chariots, soudars, hommes darmes & grandes troupes de gens : sans lesquelles les hommes ne trioufferoient la bas, estant d'eus si peu de chose, qu'un seul (quelque fort qu'il soit & puissant) est bien empesché alencontre de deus. Mais ie n'ay autres armes, conseil, municion, ayde, que moymesme. Quand ie voy les ennemis en campagne, ie me presente avec mon Arc : & laschant une flesche les mets incontinent en route : & est aussitot la victoire gaignee, que la bataille donnee.

FOLIE.

L'excuse un peu ta ieunesse, autrement ie te pourrois à bon droit nommer le plus presomptueux fol du monde. Il sembleroit à t'ouïr que chacun tienne sa vie de ta merci : & que tu sois le vray Seigneur & seul souverain tant en ciel qu'en terre. Tu t'ès mal adressé pour me faire croire le contraire de ce que ie fay.

AMOVR.

C'est une estrange façon de me nier tout ce que chacun confesse.

FOLIE.

Ie n'ay a faire du iugement des autres : mais quant à moy, ie ne suis si aïsee à tromper. Me penfes tu de si peu d'entendement, que ie ne connoisse à ton port & à tes contenance, quel sens tu peus auoir ? & me feras tu passer deuant les yeus, qu'un esprit leger comme le tien, & ton corps ieune & flouet, soit digne de telle signeurie, puissance & autorité, que tu t'attribues ? & si quelques auentures estranges, qui te sont auenues, te deçoïent, n'estime pas que ie tombe en semblable erreur, sachant tresbien que ce n'est par ta force & vertu, que tant de miracles soient auenuz au monde : mais par mon industrie, par mon moyen

& diligence : combien que tu ne me connoiffes. Mais si tu veus un peu tenir moyen en ton courroux, ie te feray connoitre en peu d'heure ton arc & tes flesches, ou tant tu te glorifies, estre plus molz que paste, si ie n'ay bandé l'arc & trempé le fer de tes flesches.

AMOVR.

Le croy que tu veus me faire perdre patience. Ie ne sache iamais que personne ait manié mon arc, que moy : & tu me veus faire à croire, que sans toy ie n'en pourrois faire aucun effort. Mais puis qu'ainsi est que tu l'estimes si peu, tu en feras tout à cette heure la preuue.

(Folie se fait inuisible, tellement, qu'Amour ne la peut assener.

AMOVR.

Mais qu'es tu deuenue? comment m'es tu eschappée! Ou ie n'ay su t'offenser, pour ne te voir, ou contre toy seule ha rebouché ma flesche : qui est bien le plus estrange cas qui iamais m'auint. Ie pensois estre seul d'entre les Dieus, qui me rendisse inuisible à eus mêmes quand bon me sembloit : Et maintenant ay trouué qui m'a esbloui les yeus. Au moins di moy, quiconque fois, si à l'aenture ma flesche t'a frapee, & si elle t'a bleffée.

FOLIE.

Ne t'auois ie bien dit, que ton arc & tes flesches

n'ont effort, que quand ie suis de la partie. Et pourautant qu'il ne m'a plu d'estre nauree, ton coup ha esté sans effort. Et ne t'esbahis si tu m'as perdue de vuë, car quand bon me semble, il n'y ha œil d'Aigle, ou de serpent Epidaurien, qui me sache apercevoir. Et ne plus ne moins que le Cameleon, ie pren quelquefois la semblance de ceus aupres desquelz ie suis.

AMOUR.

A ce que ie voy, tu dois estre quelque forcieri ou enchanteresse. Es tu point quelque Circe, ou Medee, ou quelque Fée ?

FOLIE.

Tu m'outrages tousiours de paroles : & n'a tenu à toy que ne l'aye esté de fait. Ie suis Deesse, comme tu es Dieu : mon nom est Folie. Ie suis celle qui te fay grand, & abaisse à mon plaisir. Tu lasches l'arc, & gettes les flesches en l'air : mais ie les assois aus cœurs que ie veus. Quand tu te penfes plus grand qu'il est possible d'estre, lors par quelque petit despit ie te reнге & remets avec le vulgaire. Tu t'adresses contre Iupiter : mais il est si puissant & grand, que si ie ne dresseis ta main, si ie n'auois bien trempé ta flesche, tu n'auois aucun pouuoir sur lui. Et quand toy seul ferois aymer, quelle seroit ta gloire, si ie ne faisois paroître cet amour par mille invencions ? Tu

as fait aymer Iupiter : mais ie l'ay fait transmuer en Cigne, en Taureau, en Or, en Aigle : en danger des plumassiers, des loups, des larrons, & chasseurs. Qui fit prendre Mars au piege avec ta mere, si non moy, qui l'auois rendu si mal auisé, que venir faire un poure mari cocu dedens son lit mesme ? Qu'ust ce esté, si Paris n'ust fait autre chose, qu'aymer Heleine ? Il estoit à Troye, l'autre à Sparte : ils n'auoient garde d'eus assembler. Ne lui fis ie dresser une armee de mer, aller chez Menelas, faire la court à sa femme, l'emmener par force, & puis defendre sa querele iniuste contre toute la Grece ? Qui ust parlé des Amours de Dido, si elle n'ust fait semblant d'aller à la chasse pour auoir la commodité de parler à Enee seule à seul, & lui montrer telle priuauté qu'il ne deuoit auoir honte de prendre ce que volontiers elle ust donné, si à la fin n'ust couronné son amour d'une miserable mort ? On n'ust non plus parlé d'elle, que de mille autres hotesses, qui font plaisir aus passans. Ie croy qu'aucune mencion ne seroit d'Artemise, si ie ne lui usse fait boire les cendres de son mari. Car qui ust sù si son affection ust passé celle des autres femmes, qui ont aymé, & regretté leurs maris & leurs amis ? Les effets & issues des choses les font louer ou mespriser. Si tu fais aymer, i'en suis cause le plus souuent. Mais si quelque estrange aenture, ou grand effet en fort, en celà tu n'y as rien : mais en est à moy seule l'honneur. Tu n'as rien que le cœur : le

demeurant est gouverné par moy. Tu ne scez quel moyen faut tenir. Et pour te declarer qu'il faut faire pour complaire, ie te meine & condui : & ne te seruent tes yeus non plus que la lumiere à un aueugle. Et à fin que tu me reconnoisses d'orenauant, & que me saches gré quand ie te meneray ou conduiray : regarde si tu vois quelque chose de toymesme ?

(Folie tire les yeus à Amour.)

AMOVR.

O Iupiter ! ô ma mere Venus ! Iupiter, Iupiter, que m'a serui d'estre Dieu, fils de Venus tant bien voulu iusques ici, tant au ciel qu'en terre, si ie suis fuget à estre outragé, comme le plus vil esclau ou forfaire, qui soit au monde ? & qu'une femme incon nue m'ait pû creuer les yeus ? Qu'à la malheure fut ce banquet solennel institué pour moy. Me trouveray ie en haut avecques les autres Dieus en tel ordre ? Ils se refiouiront, & ne feray que me pleindre. O femme cruelle ! comment m'as tu ainsi acoutré.

FOLIE.

Ainsi se chatient les ieunes & presomptueus, comme toy. Quelle temerité ha un enfant de s'adresser à une femme, & l'iniurier & outrager de paroles : puis de voye de fait tâcher à la tuer. Une autre fois estime ceus que tu ne connois estre, possible,

plus grans que toy. Tu as ofensé la Royne des hommes, celle qui leur gouerne le cerueau, cœur, & esprit: à l'ombre de laquelle tous se retirent une fois en leur vie, & y demeurent les uns plus, les autres moins, selon leur merite. Tu as ofensé celle qui t'a fait auoir le bruit que tu as: & ne s'est fouciee de faire entendre au Monde, que la meilleure partie du loz qu'il te donnoit, lui estoit due. Si tu usses esté plus modeste, encore que ie te fusse inconnue: cette faute ne te fust auenue.

AMOUR.

Comment est il possible porter honneur à une personne que lon n'a iamais vuë? Le ne t'ay point fait tant d'iniure que tu dis, vù que ne te connoissois. Car si i'usse sù qui tu es, & combien tu as de pouuoir, ie t'usse fait l'honneur que merite une grand' Dame. Mais est il possible, s'ainsi est que tant m'ayes aymé, & aydé en toutes mes entreprises, que m'ayant pardonné, me rendisses mes yeus?

FOLIE.

Que tes yeus te soient renduz, ou non, il n'est en mon pouuoir. Mais ie t'acoutreray bien le lieu ou ils estoient, en sorte que lon n'y verra point de diformité.

(Folie bande Amour, & lui met des esles.)

Et ce pendant que tu chercheras tes yeus, voici des esles que ie te preste, qui te conduiront aussi bien comme moy.

AMOUR.

Mais ou auois tu pris ce bandeau fi à propos pour me lier mes plaies?

FOLIE.

En venant i'ay trouué une des Parques, qui me l'a baillé, & m'a dit estre de telle nature que iamais ne te pourra estre oté.

AMOUR.

Comment oté! ie suis donq aveugle à iamais. O meschante & traytreffe! il ne te fuit pas de m'auoir creué les yeus, mais tu as oté aus Dieus la puissance de me les pouuoir iamais rendre. O qu'il n'est pas dit sans cause, qu'il ne faut point recevoir present de la main de ses ennemis. La malheureuse m'a blessé, & me suis mis entre ses mains pour estre pensé. O cruelles destinees! O noire iournee! O moi trop credule! Ciel, Terre & Mer, n'aurez vous compassion de voir Amour aveugle? O infame & detestable, tu te vanteras que ne t'ay pù fraper, que tu m'as oté les yeus, & trompé en me fiant en toy. Mais que me fert de plorer ici? Il vaut mieus que me retire en quelque lieu apart, & laisse passer ce festin. Puis s'il est ainsi que i'aye tant de faueur au Ciel ou en Terre: ie trouueray moyen de me venger de la fausse Sorciere, qui tant m'a fait d'outrage.

DISCOVRS II.

(Amour fort du Palais de Iupiter, & va refuant à fon infortune.)

AMOVR.



RES suis je las de toute chose. Il vaut mieus par despit descharger mon carquois, & getter toutes mes flesches, puis rendre arc & trouffe à Venus ma mère. Or aillent, ou elles pourront, ou en Ciel, ou en Terre, il ne m'en chaut : Aussi bien ne m'est plus loisible faire aymer qui bon me semblera. O que ces belles Destinees ont aujourd'hui fait un beau trait, de m'auoir ordonné estre aueugle, à fin qu'indiferemment, & sans acception de personne, chacun soit au hazard de mes traits & de mes flesches. Le faisois aymer les ieunes pucelles, les ieunes hommes : i'accompagnois les plus iolies des plus beaux & plus adroits. Le pardonnois aus laides, aus viles & basses personnes : ie laissois la vieilleffe en paix : Maintenant, pensant fraper un ieune, i'asfeneray sus un vieillart : au lieu de quelque beau galand, quelque petit laideron à la bouche torse : &

auiedra qu'ils feront les plus amoureux, & qui plus voudront auoir de faueur en amours : & possible par importunité, presens, ou richesses, ou disgrâce de quelques Dames, viendront au dessus de leus intention : & viendra mon regne en mespris entre les hommes, quand ils y verront tel desordre & mauvais gouuernement. Baste : en aille comme il pourra. Voila toutes mes flesches. Tel en souffrira qui n'en pourra mais.

VENVS.

Il estoit bien tems que ie te trouuasse, mon cher fils, tant tu m'as donné de peine. A quoi tient il, que tu n'es venu au banquet de Iupiter ? Tu as mis toute la compagnie en peine. Et en parlant de ton absence, Iupiter ha ouy dix mille plaintes de toy d'une infinité d'artisans, gens de labour, esclaves, chambrières, vieillars, vieilles edentees, crians tous à Iupiter qu'ils ayment : & en sont les plus apparens fachez, trouuant mauvais, que tu les ayes en cet endroit egalez à ce vil populaire : & que la passion propre aus bons esprits soit aujourd'hui familiere & commune aus plus lourds & grossiers.

AMOUR.

Ne fust l'infortune, qui m'est auenue, i'usse assisté

au banquet, comme les autres, & ne fussent les pleintes, qu'avez ouyes, esté faites.

VENVS.

Es tu blessé, mon fils? Qui t'a ainsi bandé les yeus?

AMOVR.

Folie m'a tiré les yeus: & de peur qu'ils ne me fussent renduz, elle m'a mis ce bandeau qui iamais ne me peut estre oté.

VENVS.

O quelle infortune! he moy miserable! Donq tu ne me verras plus, cher enfant? Au moins si te pouois arroser la plaie de mes larmes.

(Venus tache à defnouer la bande.)

AMOVR.

Tu pers ton tems: les neuz sont indissolubles.

VENVS.

O maudite ennemie de toute sapience, ô femme abandonnee, ô à tort nommee Deesse, & à plus grand tort immortelle. Qui vid onq telle iniure? Si Iupiter & les Dieus me croient. A tout le moins que iamais cette meschante n'ait pouuoir sur toy, mon fils.

AMOVR.

A tort se feront ces defenes, il les falloit faire

auant que fuffe aueugle : maintenant ne me feruiront gueres.

VENVS.

Et donques Folie, la plus miserable chose du monde, ha le pouuoir d'oter à Venus le plus grand plaisir qu'elle uft en ce monde : qui estoit quand son fils Amour la voyoit. En ce estoit son contentement, son desir, sa felicité. Helas fils infortuné ! O defastre d'Amour ! O mere desolee ! O Venus fans fruit belle ! Tout ce que nous aquerons, nous le laiffons à nos enfans : mon tresor n'est que beauté, de laquelle que chaut il à un aueugle ? Amour tant cheri de tout le monde, comme as tu trouué beste si furieuse, qui t'ait fait outrage ! Qu'ainfi soit dit, que tous ceus qui aymeront (quelque faueur qu'ils ayent) ne soient fans mal, & infortune, à ce qu'ils ne se dient plus heureux, que le cher fils de Venus.

AMOVR.

Cesse tes plaintes douce mere : & ne me redouble mon mal te voyant ennuiee. Laisse moy porter seul mon infortune : & ne desire point mal à ceus qui me fuiuront.

VENVS.

Allons mon fils, vers Iupiter, & lui demandons vengeance de cette malheureuse.

DISCOVRS III.

VENVS.



Ionques tu uz pitié de moy, Iupiter, quand le fier Diomedé me naura, lors que tu me voyois tra-uailer pour sauuer mon fils Enee de l'impetuosité des vents, vagues, & autres dangers, esquels il fut tant au siege de Troye, que depuis : si mes pleurs pour la mort de mon Adonis te murent à compassion : la iuste douleur, que i'ay pour l'iniure faite à mon fils Amour, te deura faire auoir pitié de moy. Je dirois que c'est, si les larmes ne m'empeschoient. Mais regarde mon fils en quel estat il est, & tu connoistras pourquoy ie me plains.

IVPITER.

Ma chere fille, que gaignes tu avec ces pleintes me prouoquer à larmes? Ne scez tu l'amour que ie t'ay portee de toute memoire? As tu defiance, ou que ie ne te veuille secourir, ou que ie ne puisse?

VENVS.

Estant la plus aſſigee mere du monde, ie ne puis parler, que comme les aſſigees. Encore que vous m'ayez tant montré de faueur & d'amitié, ſi eſt ce que ie n'oſe vous ſupplier, que de ce que facilement vous otroiriez au plus eſtrange de la terre. Ie vous demande iuſtice, & vengeance de la plus malheureuſe femme qui fuſt iamais, qui m'a mis mon fils Cupidon en tel ordre que voyez. C'eſt Folie, la plus outrageuſe Furie qui onques fut es Enfers.

IVPITER.

Folie ! ha elle eſté ſi hardie d'atenter à ce, qui plus vous eſtoit cher ? Croyez que ſi elle vous ha fait tort, que telle punicion en ſera faite, qu'elle ſera exemplaire. Ie penſois qu'il n'y uſt plus debats & noiſes qu'entre les hommes : mais ſi cette outrecuidee ha fait quelque deſordre ſi pres de ma perſonne, il lui ſera cher vendu. Toutefois il la faut ouir, à fin qu'elle ne ſe puiſſe pleindre. Car encore que ie puiſſe ſauoir de moymeſme la vérité du fait, ſi ne véus ie point mettre en auant cette coutume, qui pourroit tourner à conſequence, de condamner une perſonne ſans l'ouir. Pource, que Folie ſoit apelee.

FOLIE.

Haut & ſouuerain Iupiter, me voici preſte à reſ-

pondre à tout ce qu'Amour me voudra demander. Toutefois i'ay une requeste à te faire. Pource que ie fay que de premier bond la plus part de ces ieunes Dieus feront du coté d'Amour, & pourront faire trouuer ma cause mauuaise en m'interrompant, & ayder celle d'Amour acompagnant son parler de douces acclamacions: ie te supplie qu'il y ait quelcun des Dieus qui parle pour moy, & quelque autre pour Amour: à fin que la qualité des personnes ne soit plus tot consideree que la verité du fait. Et pource que ie crein ne trouuer aucun, qui, de peur d'estre apelé fol, ou ami de Folie, veuille parler pour moy: ie te supplie commander à quelcun de me prendre en sa garde & proteccion.

IVPITER.

Demande qui tu voudras, & ie le chargeray de parler pour toy.

FOLIE.

Ie te supplie donq que Mercure en ait la charge. Car combien qu'il soit des grans amis de Venus, si suis ie seure, que s'il entreprenent parler pour moy, il n'oublira rien qui serue à ma cause.

IVPITER.

Mercure, il ne faut iamais refuser de porter parole pour un miserable & affigé: Car ou tu le mettras hors

de peine, & fera ta louenge plus grande, d'autant qu'auras moins ù de regard aus faueurs & richesses, qu'à la iustice & droit d'un poure homme : ou ta prière ne lui seruira de rien, & neanmoins ta pitié, bonté & diligence, seront recommandees. A cette cause tu ne dois diferer ce que cette poure affligee te demande : Et ainsi ie veus & commande que tu le faces.

MERCURE.

C'est chose bien dure à Mercure moyenner des-plaisir à Venus. Toutefois, puis que tu me contrains, ie feray mon deuoir tant que Folie aura raison de se contenter.

IUPITER.

Et toy, Venus, quel des Dieus choisiras tu ? l'affection maternelle, que tu portes à ton fils, & l'enuie de voir venger l'injure, qui lui ha esté faite, te pourroit transporter. Ton fils estant irrité, & nauré recentemente, n'y pourroit pareillement satisfaire. A cette cause, choisi quel autre tu voudras pour parler pour vous : & croy qu'il ne lui fera besoin lui commander : & que celui, à qui tu t'adresseras, sera plus aisé de te faire plaisir en cet endroit, que toy de le requerir. Neanmoins s'il en est besoin, ie le lui commanderay.

VENVS.

Encor que lon ait semé par le monde , que la maison d'Apolon & la mienne ne s'acordoient guères bien : si le crois ie de si bonne sorte qu'il ne me voudra esconduire en cette necessité, luj requerant son ayde à cestui mien extreme besoin : & montrera par l'issue de cette afaire, combien il y ha plus d'amitié entre nous que les hommes ne cuident.

APOLON.

Ne me prie point, Deesse de beauté : & ne fais difficulté que ne te veuille autant de bien, comme merite la plus belle des Deesses. Et outre le temoignage, qu'en pourroient rendre tes iardins, qui font en Cypre & Ida, si bien par moy entretenus, qu'il n'y ha rien plus plaissant au monde : encore connoitras tu par l'issue de cette querelle combien ie te porte d'affection & me sens fort aise que, te retirant vers moy en cet afaire, tu declaires aus hommes comme faussement ils ont controuë, que tu auois coniuré contre toute ma maison.

I VPITER.

Retirez vous donq un chacun, & reuenez demain à semblable heure, & nous mettrons peine d'entendre & vuidre vos querelles.

DISCOVRS IIII.

(Cupidon vient donner le bon iour à Iupiter.)

IUPITER.



VE dis tu petit mignon? Tant que ton diferent soit terminé, nous n'aurons plaisir de toy. Mais ou est ta mère?

AMOVR.

Elle est allée vers Apolon, pour l'amener au confistoire des Dieus. Ce pendant elle m'a commandé venir vers toy te donner le bon iour.

IUPITER.

Je la plain bien pour l'ennui qu'elle porte de ta fortune. Mais ie m'esbahi comme, ayant tant ofensé de hauts Dieus & grans Signeurs, tu n'as iamais à mal que par Folie!

AMOVR.

C'est pource que les Dieus & hommes, bien auisez, creingnent que ne leur face pis. Mais Folie n'a pas la consideracion & iugement si bon.

IVPITER.

Pour le moins te deuroient ils hair, encore qu'ils ne t'osassent ofenser. Toutefois tous tant qu'ils font t'ayment.

AMOVR.

Je ferois bien ridicule, si ayant le pouuoir de faire les hommes estre ayez, ne me faisois aussi estre aymé.

IVPITER.

Si est il bien contre nature, que ceus qui ont reçu tout mauuais traitement de toy, t'ayment autant comme ceus qui ont à plusieurs faueurs.

AMOVR.

En ce se montre la grandeur d'Amour, quand on ayme celui dont on est mal traité.

IVPITER.

Je say fort bien par experience, qu'il n'est point en

nous d'estre aymez : car, quelque grand degré ou ie fois, si ày ie esté bien peu aymé : & tout le bien qu'ay reçu, l'ay plus tot ù par force & finesse, que par amour.

AMOVR.

I'ay bien dit que ie fais aymer encore ceus, qui ne font point aymez : mais si est il en la puissance d'un chacun le plus souuent de se faire aymer. Mais peu se treuent, qui facent en amour tel deuoir qu'il est requis.

IVPITER.

Quel deuoir ?

AMOVR.

La premiere chose dont il faut s'enquerir, c'est, s'il y a quelque Amour imprimee : & s'il n'y en ha, ou qu'elle ne soit encore enracinee, ou qu'elle soit desia toute usee, faut songneusement chercher quel est le naturel de la personne aymee : & connoissant le nostre, avec les commoditez, façons, & qualitez estre semblables, en user : si non, le changer. Les Dames que tu as aymees, vouloient estre louees, entretenues par un long tems, priees, adorees : qu'ell'Amour penes tu qu'elles t'ayent porté, te voyant en foudre, en Satire, en diuerfes sortes d'Animaus, & conuerti en choses insensibles ? La richesse te fera

iouir des Dames qui sont auares : mais aymer non. Car cette affection de gagner ce qui est au cœur d'une personne, chasse la vraye & entiere Amour : qui ne cherche son proufit, mais celui de la personne qu'il ayme. Les autres especes d'Animaus ne pouuoient te faire plus amiable. Il n'y a animant courtois & gracieus que l'homme, lequel puisse se rendre suget aus complexions d'autrui, augmenter sa beauté & bonne grace par mille nouueaus artifices : plorer, rire, chanter, & passionner la personne qui le voit. La lubricité & ardeur de reins n'a rien de commun, ou bien peu, avec Amour. Et pource les femmes ou iamais n'aymeront, ou iamais ne feront semblant d'aymer pour ce respect. Ta magesté Royale encores ha elle moins de pouuoir en ceci : car Amour se plait de choses egales. Ce n'est qu'un ioug, lequel faut qu'il soit porté par deus Taureaus semblables : autrement le harnois n'ira pas droit. Donq, quand tu voudras estre aymé, descend en bas, laisse ici ta couronne & ton sceptre, & ne dis qui tu es. Lors tu verras en bien seruant & aymant quelque Dame, que sans qu'elle ait egard à richesse ne puissance, de bon gré t'aymera. Lors tu sentiras bien un autre contentement, que ceus que tu as uz par le passé : & au lieu d'un simple plaisir, en receuras un double. Car autant y ha il de plaisir à estre baissé & aymé, que de baïser & aymer.

IUPITER.

Tu dis beaucoup de raisons : mais il y faut un long tems, une sigeccion grande, & beaucoup de passions.

AMOUR.

Je say bien qu'un grand Signeur se fache de faire longuement la court, que ses affaires d'importance ne permettent pas qu'il s'y assugettisse, & que les honneurs qu'il reçoit tous les iours, & autres passetems sans nombre, ne lui permettent croitre ses passions, de forte qu'elles puissent mouvoir leurs amies à pitié. Aussi ne doivent ils attendre les grans & faciles contentemens qui sont en Amour, mais souuentefois i'abaisse si bien les grans, que ie les say à tous, exemple de mon pouuoir.

IUPITER.

Il est tems d'aller au confistoire : nous deuiferons une autrefois plus à loisir.

DISCOVRS V.

APOLON.



Plonques te falut fongneusement
 pouuoir à tes affaires, fouuerain
 Iupiter, ou quand auec l'ayde de
 Briare tes plus proches te vouloient
 mettre en leur puiffance, ou quand
 les Geans, fils de la Terre, mettans montaigne fur
 montaigne, deliberoient nous venir combattre ius-
 ques ici, ou quand le Ciel & la Terrè cuiderent bru-
 ler : à cette heure, que la licence des fols est venue
 fi grande, que d'outrager deuant tes yeus l'un des
 principaus de ton Empire, tu n'as moins d'ocasion
 d'auoir creinte, & ne dois diferer à donner pront
 remede au mal ia commencé. S'il est permis à cha-
 cun atenter fur le lien qui entretient & lie tout en-
 semble : ie voy en peu d'heure le Ciel en defordre,
 ie voy les uns changer leur cours, les autres entre-
 prendre fur leurs voisins une confommacion uniuer-
 selle : ton fceptre, ton trone, ta magefté en danger.
 Le fommaire de mon oraifon fera conferuer ta gran-

deur en son integrité, en demandant vengeance de ceus qui outragent Amour, la vraye ame de tout l'Vniuers, duquel tu tiens ton sceptre. D'autant donq que ma cause est tant fauorable, coniointe avec la conseruacion de ton estat, & que neanmoins ie ne demande que iustice : d'autant plus me deuras tu atentiement escouter. L'iniure que ie meintien auoir esté faite à Cupidon, est telle : Il venoit au festin dernier : & voulant entrer par une porte, Folie acourt apres lui, & lui mettant la main sur l'espaule le tire en arriere, & s'auance, & passe la premiere. Amour voulant sauoir qui c'estoit, s'adresse à elle. Elle lui dit plus d'iniures, qu'il n'appartient à une femme de bien à dire. De là elle commence se hausser en paroles, se magnifier, fait Amour petit. Lequel se voyant ainsi peu estimé, recourt à la puissance, dont tu l'as tousiours vù, & permets user contre toute personne. Il la veut faire aymer : elle euite au coup : & feignnant ne prendre en mal, ce que Cupidon lui auoit dit, recommence à deuïser avec lui : & en parlant tout d'un coup lui leue les yeus de la teste. Ce fait, elle se vient à faire si grande sur lui, qu'elle lui fait entendre de ne lui estre possible le guerir, s'il ne reconnoissoit qu'il ne lui auoit porté l'honneur qu'elle meritoit. Que ne feroit on pour recouurer la ioyeuse vuë du Soleil ? Il dit, il fait tout ce qu'elle veut. Elle le bande, & pense ses plaies en attendant que meilleure ocaïon vint de lui rendre

la vuë. Mais la traytresse lui mit un tel bandeau, que iamais ne fera possible lui oter : par ce moyen voulant se moquer de toute l'ayde que tu lui pourrois donner : & encor que tu lui rendisse les yeus, qu'ils fussent néanmoins inutiles. Et pour le mieue acoutrer lui ha baillé de ses esles, à fin d'estre aussi bien guidé comme elle. Voila deus iniures grandes & atroces faites à Cupidon. On l'a blessé, & lui ha lon oté le pouuoir & moyen de guerir. La plaie se voit, le delit est manifeste : de l'auteur ne s'en faut enquerir. Celle qui ha fait le coup, le dit, le presche, en fait ses contes par tout. Interroque la : plus tôt l'aura confessé que ne l'auras demandé. Que reste il ? Quand il est dit : qui aura tiré une dent, lui en fera tiré une autre : qui aura arraché un oeil, lui en fera semblablement creué un, cela s'entent entre personnes egales. Mais quand on ha ofensé ceus, desquels depend la conseruacion de plusieurs, les peines s'agriuent, les loix s'arment de seuerité, & vengent le tort fait au public. Si tout l'Vniuers ne tient que par certaines amoureuses compositions, si elles cessoient, l'ancien Abime reuiendroit. Otant l'amour, tout est ruiné. C'est donq celui, qu'il faut conseruer en son estre : c'est celui, qui fait multiplier les hommes, viure ensemble, & perpetuer le monde, par l'amour & sollicitude qu'ils portent à leurs successeurs. Iniurer cet Amour, l'outrager, qu'est ce, sinon vouloir troubler & ruiner toutes choses ? Trop

mieus vaudroit que la temeraire se fust adreſſée à toy : car tu t'en fuſſes bien donné garde. Mais s'eſtant adreſſée à Cupidon, elle t'a fait dommage irreparable, & auquel n'as à puiffance de donner ordre. Cette iniure touche auſſi en particulier tous les autres Dieux, Demidieux, Faunes, Satires, Siluains, Deeffes, Nynfes, Hommes & Femmes : & crois qu'il n'y ha Animant, qui ne ſente mal, voyant Cupidon bleſſé. Tu as donq oſé, ô deteſtable, nous faire à tous deſpit, en outrageant ce que tu ſauois eſtre de tous aymé. Tu as à le cœur ſi malin, de naurer celui qui apaiſe toutes noiſes & querelles. Tu as oſé atenter au fils de Venus : & ce en la court de Iupiter : & as fait qu'il n'y ha à ça haut moins de franchiſe, qu'il n'y ha la bas entre les hommes, es lieux qui nous ſont conſacrez. Par tes foudres, ô Iupiter, tu abas les arbres, ou quelque poure femmelette gardant les brebis, ou quelque meſchant garſonneau, qui aura moins dinement parlé de ton nom : & cette cy, qui, meſpriſant ta majeſté, ha violé ton palais, vit encores ! & ou? au ciel, & eſt eſtimee immortelle, & retient nom de Deeffe. Les roues des Enfers ſoutiennent elles une âme plus deteſtable que cette cy ? Les montaignes de Sicile couurent elles de plus execrables perſonnes ? Et encores n'a elle honte de ſe préſenter deuant vos diuinitez : & lui ſemble (ſi ie l'oſe dire) que ſerez tous ſi fols, que de l'abſoudre. Ie n'ay neanmoins charge par Amour de requerir

vengeance & punicion de Folie. Les gibets, potences, roues, couteaus, & foudres ne lui plaisent, encor que fust contre ses malueillans, contre lesquels mesmes il ha si peu usé de son ire, que, oté quelque subit courrous de la ieunesse qui le fuit, il ne se trouua iamais un seul d'eus, qui ait voulu l'outrager, fors cette furieuse. Mais il laisse le tout à votre discrecion, ô Dieus : & ne demande autre chose, sinon que ses yeus lui soient rendus, & qu'il soit dit, que Folie ha ù tort de l'iniurer & outrager. Et à ce que par ci apres n'auienne tel desordre, en cas que ne veuillez enseuelir Folie sous quelque montaigne, ou la mettre à l'abandon de quelque aigle, ce qu'il ne requiert, vous veuillez ordonner, que Folie ne se trouuera pres du lieu ou Amour sera, de cent pas à la ronde. Ce que trouuez deuoir estre fait, apres qu'aurez entendu de quel grand bien sera cause Amour, quand il aura gagné ce point : & de combien de maus il sera cause, estant si mal acompagné, mesmes à present qu'il ha perdu les yeus. Vous ne trouuez point mauuais que ie touche en brief en quel honneur & reputacion est Amour entre les hommes, & qu'au demeurant de mon oraison ie ne parle guere plus que d'eus. Donques les hommes sont faits à l'image & semblance de nous, quant aus esprits : leurs corps sont composez de plusieurs & diuerses complexions : & entre eus si diferens tant en figure, couleur & forme, que iamais en tant de

siècles, qui ont passé, ne s'en trouua que deux ou trois pers, qui se ressemblassent : encore leurs seruiteurs & domestiques les connoissoient particulièrement l'un d'avec l'autre. Estans ainsi en meurs, complexions, & forme dissemblables, sont néanmoins ensemble liez & assemblez par une beniuolence, qui les fait vouloir bien l'un à l'autre : & ceus qui en ce sont les plus excellens, sont les plus reueurez entre eus. Delà est venue la première gloire entre les hommes. Car ceus qui auoient inuenté quelque chose à leur profit, estoient estimez plus que les autres. Mais faut penser que cette enuie de proufiter en publicq, n'est procedee de gloire, comme estant la gloire postérieure en tems. Quelle peine croyez vous, qu'à ù Orphee pour destourner les hommes barbares de leur acoutumee cruauté ? pour les faire assembler en compagnies politiques ! pour leur mettre en horreur le piller & robber l'autrui ? Estimez vous que ce fust pour gain ? duquel ne se parloit encores entre les hommes, qui n'auoient fouillé es entrailles de la terre ? La gloire, comme i'ay dit, ne le pouuoit mouuoir. Car n'estans point encore de gens politiquement vertueus, il n'y pouuoit estre gloire, ny enuie de gloire. L'amour qu'il portoit en general aus hommes, le faisoit trauailler à les conduire à meilleure vie. C'estoit la douceur de sa Musique, que lon dit auoir adouci les Loups, Tigres, Lions : attiré les arbres, & amolli les pierres : & quelle pierre ne

s'amolliroit entendant le dous preschement de celui qui amiablement la veut attendrir pour receuoir l'impression de bien & honneur? Combien estimez vous que Promethee soit loué là bas pour l'usage du feu, qu'il inuenta? Il le vous defroba, & encourut votre indinacion. Estoit ce qu'il vous voulust ofenser? ie croy que non : mais l'amour, qu'il portoit à l'homme, que tu lui baillas, ô Iupiter, commission de faire de terre, & l'assembler de toutes pieces ramassées des autres animaux. Cet amour que lon porte en general à son semblable, est en telle recommandacion entre les hommes, que le plus souuent se trouuent entre eus qui pour sauuer un país, leur parent, & garder l'honneur de leur Prince, s'enferment dedens lieux peu defensables, bourgades, colombiers : & quelque assurance qu'ils ayent de la mort, n'en veulent sortir à quelque composition que ce soit, pour prolonger la vie à ceux que lon ne peut assaillir que apres leur ruine. Outre cette affection generale, les hommes en ont quelque particuliere l'un envers l'autre, & laquelle, moyennant qu'elle n'ait point le but de gain, ou de plaisir de soy mesme, n'ayant respect à celui, que lon se dit aymer, est en tel estime au monde, que lon ha remarqué songneusement par tous les siecles ceus, qui se sont trouuez excellens en icelle, les ornant de tous les plus honorables titres que les hommes peuuent inuenter. Mesmes ont estimé cette seule vertu estre suffisante

pour d'un homme faire un Dieu. Ainsi les Scythes deifierent Pylade & Oreste, & leur dresserent temples & autels, les apelans les Dieus d'amitié. Mais auant iceus estoit Amour, qui les auoit liez & uniz ensemble. Raconter l'opinion qu'ont les hommes des parens d'Amour, ne feroit hors de propos, pour montrer qu'ils l'estiment autant ou plus, que nul autre des Dieus. Mais en ce ne sont d'un acord, les uns le faisant sortir de Chaos & de la Terre : les autres du Ciel & de la Nuit : aucuns de Discorde & de Zephire : autres de Venus la vraie mere, l'honorant par ces anciens peres & meres, & par les effets merueilleus que de tout temps il ha acoutumé montrer. Mais il me semble que les Grecs d'un seul furnom qu'ils t'ont donné, Iupiter, t'apelant amiable, témoignent assez que plus ne pouuoient exaucer Amour, qu'en te faisant participant de sa nature. Tel est l'honneur que les plus sauaus & plus renommez des hommes donnent à Amour. Le commun populaire le prise aussi, & estime pour les grandes experiences qu'il voit des commoditez qui prouiennent de lui. Celui qui voit que l'homme (quelque vertueux qu'il soit, languit en sa maison, sans l'amiable compagnie d'une femme, qui fidelement lui dispense son bien, lui augmente son plaisir, ou le tient en bride doucement, de peur qu'il n'en prenne trop pour sa fanté, lui ote les facheries, & quelquefois les empesche de venir, l'apaise, l'adoucit, le traite sain & malade,

le fait auoir deus corps, quatre bras, deus ames, & plus parfait que les premiers hommes du banquet de Platon, ne confessera il que l'amour coniugale est dine de recommandacion? & n'attribuera cette felicité au mariage, mais à l'amour qui l'entretient. Lequel, s'il defaut en cet endroit, vous verrez l'homme forcené, fuir & abandonner sa maison. La femme au contraire ne rit iamais, quand elle n'est en amour avec son mari. Ilz ne sont iamais en repos. Quand l'un veut reposer, l'autre crie. Le bien se dissipe, & vont toutes choses au rebours. Et est preuue certaine que la seule amitié fait auoir en mariage le contentement, que lon dit s'y trouuer. Qui ne dira bien de l'amour fraternelle, ayant veu Castor & Pollux, l'un mortel estre fait immortel a moitié du don de son frere? Ce n'est pas estre frere, qui cause cet heur (car peu de freres sont de telle sorte) mais l'amour grande qui estoit entre eus. Il seroit long à discourir, comme Ionathas sauua la vie à David : dire l'histoire de Pithias & Damon : de celui qui quitta son espouse à son ami la premiere nuit, & s'en fuit vagabond par le monde. Mais pour montrer quel bien vient d'amitié, j'allegueray le dire d'un grand Roy, lequel ourant une grenade, interrogué de quelles choses il voudroit auoir autant, comme il y auoit de grains en la pomme, respondit : de Zopires. C'estoit ce Zopire, par le moyen duquel il auoit recouré Babilone. Un Scythe demandant

en mariage une fille, & sommé de bailler son bien par déclaration, dit : qu'il n'auoit autre bien que deus amis, s'estimant assez riche avec telle possession pour ofer demander la fille d'un grand Seigneur en mariage. Et pour venir aus femmes, ne sauua Ariadne la vie à Thesee? Hypermetre à Lyncee? Ne se font trouuees des armées en danger en pais estranges, & sauuees par l'amitié que quelques Dames portoient aus Capiteines? des Rois remis en leurs principales citez par les intelligences, que leurs amies leur auoient pratiquées secretement? Tant y ha de pources foudars, qui ont esté esleuez par leurs amies es Contez, Duchez, Royaumes qu'elles possédoient. Certainement tant de commoditez prouenant aus hommes par Amour ont bien aydé à l'estimer grand. Mais plus que toute chose, l'affection naturelle, que tous auons à aymer, nous le fait esleuer & exalter. Car nous voulons faire paroître, & estre estimé ce à quoy nous nous sentons enclins. Et qui est celui des hommes, qui ne prenne plaisir, ou d'aymer, ou d'estre aymé? Le laisse ces Mysanthropes, & Taupes cachees sous terre, & enseueliz de leurs bizarreries, lesquels auront de par moy tout loisir de n'estre point ayez, puis qu'il ne leur chaut d'aymer. S'il m'estoit licite, ie les vous depeindrois, comme ie les voy descrire aus hommes de bon esprit. Et neanmoins il vaut mieus en dire un mot, à fin de connoître combien est mal plaifante & miserable la vie de ceus,

qui se font exemptez d'Amour. Ils dient que ce sont gens mornes, sans esprit, qui n'ont grace aucune à parler, une voix rude, un aller pensif, un visage de mauuaïse rencontre, un œil baissé, creintifs, auares, impitoyables, ignorans, & n'estimans personne : Loups garous. Quand ils entrent en leur maison, ils creignent que quelcun les regarde. Incontinent qu'ils sont entrez, barrent leur porte, ferment les fenestres, mangent fallement sans compagnie, la maison mal en ordre : se couchent en chapon le morceau au bec. Et lors à beaux gros bonnets gras de deus doits d'espais, la camisole atachee avec esplingues enrouillees iusques au deffous du nombril, grandes chauffes de laine venans à mycuisse, un oreiller bien chauffé & sentant sa greffe fondue : le dormir accompagné de toux, & autres tels excremens dont ils remplissent les courtines. Un leuer pesant, s'il n'y ha quelque argent à recevoir : vieilles chauffes repetaffees : souliers de païfant : pourpoint de drap fourré : long faye mal ataché deuant : la robbe qui pend par derriere iusques aus espales : plus de fourrures & peliffes : calottes & larges bonnets couurans les cheueus mal pignez : gens plus fades à voir, qu'un potage sans sel à humer. Que vous semble il ? Si tous les hommes estoient de cette sorte, y auroit il pas peu de plaisir de viure avec eus ? Combien plus tot choisiriez vous un homme propre, bien en point, & bien parlant, tel qu'il

ne s'est pû faire sans auoir enuie de plaire à quelcun? Qui ha inuenté un dous & gracieus langage entre les hommes? & ou premierement ha il esté employé? ha ce esté à persuader de faire guerre au país? eslire un Capiteine? acuser ou defendre quelcun? Auant que les guerres se fissent, paix, alliances & confederacions en public: auant qu'il fust besoin de Capiteines, auant les premiers iugements que fites faire en Athenes, il y auoit quelque maniere plus douce & gracieuse, que le commun: de laquelle userent Orphee, Amphion, & autres. Et ou en firent preuue les hommes, sinon en Amour? Par pitié on baille à manger à une creature, encore qu'elle n'en demande. On pense à un malade, encore qu'il ne veuille guerir. Mais qu'une femme ou homme d'esprit, prenne plaisir à l'afeccion d'une personne, qui ne la peut descourir, lui donne ce qu'il ne peut demander, escoute un rustique & barbare langage: & tout tel qu'il est, sentant plus son commandement, qu'aimoureuse priere, celà ne se peut imaginer. Celle qui se sent aymee, ha quelque autorité sur celui qui l'ayme: car elle voit en son pouuoir, ce que l'Amant poursuit, comme estant quelque grand bien & fort desirable. Cette autorité veut estre reueree en gestes, faits, contenance, & paroles. Et de ce vient, que les Amants choisissent les façons de faire, par lesquelles les personnes aymeas auront plus d'ocasion de croire l'estime & reputation que l'on ha d'elles.

On se compose les yeux à douceur & pitié, on adoucit le front, on amollit le langage, encore que de son naturel l'Amant uſt le regard horrible, le front deſpité, & langage ſot & rude : car il ha inceſſamment au cœur l'obiet de l'amour, qui lui cauſe un deſir d'eſtre dine d'en recevoir faueur, laquelle il ſcet bien ne pouuoir auoir ſans changer ſon naturel. Ainſi entre les hommes Amour cauſe une connoiſſance de ſoymeſme. Celui qui ne tache à complaire à perſonne, quelque perfeccion qu'il ait, n'en ha non plus de plaſir, que celui qui porte une fleur dedens ſa manche. Mais celui qui deſire plaire, inceſſamment penſe à ſon fait : mire & remire la choſe aymee : ſuit les vertus, qu'il voit lui eſtre agreables, & s'adonne aus complexions contraires à ſoymeſme, comme celui qui porte le bouquet en main, donne certain iugement de quelle fleur vient l'odeur & ſenteur qui plus lui eſt agreable. Apres que l'Amant ha compoſé ſon corps & complexion à contenter l'eſprit de l'aymee, il donne ordre que tout ce qu'elle verra ſur lui, on lui donnera plaſir, ou pour le moins elle n'y trouuera à ſe facher. De là ha à ſource la plaiſante inuencion des habits nouueaus. Car on ne veut iamais venir à ennui & laſſeté, qui prouient de voir touſiours une meſme choſe. L'homme ha touſiours meſme corps, meſme teſte, meſme bras, iambes, & piez : mais il les diuerſifie de tant de ſortes, qu'il ſemble tous les iours eſtre renouuelé. Chemi-

les parfumees de mile & mile fortes d'ourages : bonnet à la saison, pourpoint, chausses iointes & ferrees, montrans les mouuements du corps bien disposé : mile façons de bottines, brodequins, escarpins, fouliers, sayons, casaquins, robbes, robbons, cappes, manteaus : le tout en si bon ordre, que rien ne passe. Et que dirons nous des femmes, l'habit desquelles, & l'ornement de corps, dont elles usent, est fait pour plaire, si iamais rien fut fait. Est il possible de mieus parer une teste, que les Dames font & feront à iamais ? auoir cheueus mieus dorez, crespes, frizez ? acoutrement de teste mieus seant, quand elles s'acoutreront à l'Espagnole, à la Françoisse, à l'Alemande, à l'Italienne, à la Grecque ? Quelle diligence mettent elles au demeurant de la face ? Laquelle, si elle est belle, ils contregardent tant bien contre les pluies, vents, chaleurs, tems & vieillesse, qu'elles demeurent presque tousiours ieunes. Et si elle ne leur est du tout telle, qu'elles la pourroient désirer, par honneste soin la se procurerent ; & l'ayant moyennement agreable, sans plus grande curiosité, seulement avec vertueuse industrie la continuent, selon la mode de chacune nacion, contrée, & coutume. Et avec tout cela, l'habit propre comme la feuille autour du fruit. Et s'il y ha perfeccion du corps, ou lineament qui puisse, ou doiuue estre vù & montré, bien peu le cache l'agement du vêtement : ou, s'il est caché, il l'est en

forte, que lon le cuide plus beau & delicat. Le fein aparoit de tant plus beau, qu'il semble qu'elles ne le veuillent estre vù : les mamelles en leur rondeur releues font donner un peu d'air au large estomac. Au reste, la robbe bien iointe, le corps estre-ci ou il le faut : les manches serrees, si le bras est massif : si non, larges & bien enrichies : la chauffe tiree : l'escarpin façonnant le petit pié (car le plus souuent l'amoureuse curiosité des hommes fait rechercher la beauté jusqu'au bout des piez :) tant de pommes d'or, chaines, bagues, ceintures, pendans, gans parfumez, manchons : & en somme tout ce qui est de beau, soit à l'acoutrement des hommes ou des femmes, Amour en est l'auteur. Et s'il ha si bien tra-uailié pour contenter les yeux, il n'a moins fait aus autres sentimens : mais les a tous emmiellez de nouvelle & propre douceur. Les fleurs que tu fiz, ô Iupiter, naître es mois de l'an les plus chaus, sont entre les hommes faites hybernalles : les arbres, plantes, herbages, qu'auois distribuez en diuers païs, sont par l'estude de ceus qui veulent plaire à leurs amies, rassemblez en un verger : & quelquefois suis contreint, pour ayder à leur affection, leur departir plus de chaleur que le païs ne le requerroit. Et tout le proufit de ce, n'est que se ramenteuoir par ces petis presens en la bonne grace de ces amis & amies. Diráy ie que la Musique n'a esté inuentee que par Amour? & est le chant &

harmonie l'effect & signe de l'Amour parfait. Les hommes en usent ou pour adoucir leurs desirs, enflammez, ou pour donner plaisirs : pour lequel diuersifier tous les iours ils inuentent nouueaus & diuers instruments de Luts, Lyres, Citres, Doucines, Violons, Espinettes, Flutes, Cornets : chantent tous les iours diuerses chansons : & viendront à inuenter madrigalles, sonnets, pauanes, passemeses, gaillardes, & tout en commemoracion d'Amour : comme celui, pour lequel les hommes font plus que pour nul autre. C'est pour lui que l'on fait des serenades, aubades, tournois, combats tant à pié qu'à cheual. En toutes lesquelles entreprises ne se treuuent que ieunes gens amoureux : ou s'ils s'en treuuent autres meslez parmi, ceus qui ayment emportent tousiours le pris, & en remercient les Dames, desquelles ils ont porté les faueurs. Là aussi se rapporteront les Comedies, Tragedies, Jeux, Montres, Masques, Moresques. Dequoy allege un voyageur son traual, que lui cause le long chemin, qu'en chantant quelque chanson d'Amour, ou escoutant de son compagnon quelque conte & fortune amoureuse ? L'un loue le bon traitement de s'amie : l'autre se pleint de la cruauté de la sienne. Et mille accidens, qui interuiennent en amours : lettres descouvertes, mauuais rapports, quelque voisine ialouse, quelque mari qui reuiet plus tot que lon ne voudroit : quelquefois s'aperceuant de ce qui se fait : quelquefois n'en croyant rien, se fiant sur la

preudhomme de sa femme : & à fois eschaper un soufpiravec un changement de parler : puis force excuses. Brief, le plus grand plaisir qui soit après amour, c'est d'en parler. Ainsi passoit son chemin Apulee, quelque Filozofe qu'il fust. Ainsi prennent les plus feueres hommes plaisir d'ouir parler de ces propos, encore qu'ils ne le veuillent confesser. Mais qui fait tant de Poètes au monde en toutes langues ? n'est ce pas Amour ? lequel semble estre le suget, duquel tous Poètes veulent parler. Et qui me fait attribuer la poésie à Amour : ou dire, pour le moins, qu'elle est bien aydee & entretenue par son moyen ? c'est qu'incontinent que les hommes commencent d'aymer, ils escriuent vers. Et ceus qui ont esté excellens Poètes, ou en ont rempli leurs liures, ou, quelque autre suget qu'ils ayent pris, n'ont osé toutefois acheuer leur euure sans en faire honorable mencion. Orphee, Musee, Homere, Line, Alcee, Saphon, & autres Poètes & Filozofes : comme Platon, & celui qui ha à le nom de Sage, ha descrit ces plus hautes conceptions en forme d'amourettes. Et plusieurs autres escriueins voulans descire autres inuencions, les ont cachees sous semblables propos. C'est Cupidon qui a gaigné ce point, qu'il faut que chacun chante ou ses passions, ou celles d'autrui, ou couure ses discours d'Amour, sachant qu'il n'y ha rien, qui le puisse faire mieus estre reçu. Ouide ha toujours dit qu'il aymoît. Petrarque en son langage ha

fait sa seule affection approcher à la gloire de celui, qui ha représenté toutes les passions, coutumes, façons & natures de tous les hommes, qui est Homere. Qu'a iamais mieus chanté Virgile, que les amours de la Dame de Carthage ? ce lieu seroit long, qui voudroit le traiter comme il meriteroit. Mais il me semble qu'il ne se peut nier que l'Amour ne soit cause aus hommes de gloire, honneur, proufit, plaisir : & tel, que sans lui ne se peut commodément viure. Pource est il estimé entre les humains, l'honorans & ay-mans, comme celui qui leur ha procuré tout bien & plaisir. Ce qui lui ha esté bien aisé, tant qu'il ha à ses yeux. Mais aujourd'hui, qu'il en est priué, si Folie se mesle de ses affaires, il est à creindre, & quasi ineuitable, qu'il ne soit cause d'autant de vilenie, incommodité, & desplaisir, comme il ha esté par le passé d'honneur, proufit, & volupté. Les grans qu'Amour contreingnoit aymer les petis & les sugetz qui estoient sous eus, changeront en sorte qu'ils n'aymeront plus que ceus dont ils en penseront tirer seruire. Les petis, qui aymoient leurs Princes & Signeurs, les aymeront seulement pour faire leurs besongnes, en esperance de se retirer quand ils seront pleins. Car ou Amour voudra faire cette harmonie entre les hautes & basses personnes, Folie se trouuera pres, qui l'empeschera ; & encore es liens ou il se fera ataché. Quelque bon & innocent qu'il soit, Folie lui meslera de son naturel : tellement que

ceus qui aymeront, feront tousiours quelque tour de fol. Et plus les amitez seront estroites, plus s'y trouuera il de desordre quand Folie s'y mettra. Il retournera plus d'une Semiramis, plus d'une Biblis, d'une Mirrha, d'une Canace, d'une Phedra. Il n'y aura lieu saint au monde. Les hauts murs & treilliz garderont mal les Vestales. La vieillesse tournera son venerable & paternel amour, en fols & iuueniles desirs. Honte se perdra du tout. Il n'y aura discrecion entre noble, paisant, infidele ou More, Dame, maîtresse, seruante. Les parties seront si inegales, que les belles ne rencontreront les beaux, ains seront coniointes le plus souuent avec leurs dissemblables. Grands Dames aymeront quelquefois ceus dont ne daigneroient estre seruies. Les gens d'esprit s'abuseront autour des plus laides. Et quand les pources & loyaus amans auront languy de l'amour de quelque belle : lors Folie fera iouir quelque auolé en moins d'une heure du bien ou l'autre n'aura pù atteindre. Elle laisse les noises & querelles, qu'elle dressera par tout, dont s'en ensuiura blessures, outrages, & meurtres. Et ay belle peur, qu'au lieu ou Amour ha inuenté tant de sciences, & produit tant de bien, qu'elle n'ameine avec soy quelque grande oisueté acompagnée d'ignorance : qu'elle n'empesche les ieunes gens de suivre les armes & de faire seruice à leur Prince : ou de vaquer à estudes honorables : qu'elle ne leur mesle leur amour de paroles detestables, chansons trop vi-

leines, iurongnerie & gourmandise : qu'elle ne leur fuscite mille maladies, & mette en infiniz dangers de leurs personnes. Car il n'y ha point de plus dangereuse compagnie que de Folie. Voilà les maus qui sont à creindre, si Folie se trouue autour d'Amour. Et s'il auenoit que cette meschante le voulust empescher ça haut, que Venus ne voulust plus rendre un dous aspect avec nous autres, que Mercure ne voulust plus entretenir nos alliances, quelle confusion y auroit il? Mais i'ay promis ne parler que de ce qui se fait en terre. Or donq, Iupiter, qui t'apeles pere des hommes, qui leur es auteur de tout bien, leur donnes la pluie quand elle est requise, seiches l'humidité superabondante : considere ces maus qui sont preparez aus hommes, si Folie n'est separee d'Amour. Laisse Amour se resiouir en paix entre les hommes : qu'il soit loisible à un chacun de conuerser priuément & domestiquement les personnes qu'il aymera, sans que personne en ait creinte ou soupçon : que les nuits ne chassent sous prétexte des mauuaises langues, l'ami de la maison de s'amie : que l'on puisse mener la femme de son ami, voisin, parent, ou bon semblera, en telle seureté que l'honneur de l'un ou l'autre n'en soit en rien offensé. Et à ce que personne n'ait plus mal en teste, quand il verra telles priuautez, fais publier par toute la Terre, non à son de trompe ou par ataches mises aus portes des temples, mais en metant au cœur de tous ceus qui regarderont

les Amans, qu'il n'est possible qu'ils voufissent faire ou penser quelque Folie. Ainsi auras tu mis tel ordre au fait auenu, que les hommes auront occasion de te louer & magnifier plus que iamais, & feras beaucoup pour toy & pour nous. Car tu nous auras déliurez d'une infinité de plaintes, qui autrement nous seront faites par les hommes, des esclandres que Folie amoureuse fera au monde. Ou bien si tu ay mes mieus remettre les choses en l'estat qu'elles estoient, contreins les Parques & Destinees (si tu y as quelque pouuoir) de retourner leurs fuseaus, & faire en sorte qu'à ton commandement, & à ma priere, & pour l'amour de Venus, que tu as iufques ici tant chérie & aymee, & pour les plaisirs & contentemens que tous tant que nous sommes, auons reçuz & receuons d'Amour, elles ordonnent, que les yeus seront rendus à Cupidon, & la bande otee : à ce que le puissions voir encore un coup en son bel & naïf estre, piteus de tous les cotez dont on le fauroit regarder, & riant d'un seulement. O Parques, ne soyez à ce coup inexorables que l'on ne die que vos fuseaus ont esté ministres de la cruelle vengeance de Folie. Ceci n'empeschera point la suite des choses à venir, Iupiter composera tous ces trois iours en un, comme il fit les trois nuits, qu'il fut avec Alcmené. Je vous appelle, vous autres Dieus, & vous Deesses, qui tant auez porté & portez d'honneur à Venus. Voici l'endroit ou lui pouuez rendre

les faueurs que d'elle auez reçues. Mais de qui plus dois ie esperer, que de toy Iupiter? laisseras tu plover en vain la plus belle des Deesses! n'auras tu pitié de l'angoisse qu'endure ce poure enfant d'une de meilleure fortune! Aurons nous perdu nos veuz & prieres? Si celles des hommes te peuuent forcer, & t'ont fait plusieurs fois tomber des mains, sans mal faire la foudre que tu auois contre eus preparee : quel pouuoir auront les nôtres, auxquels as communiqué ta puissance & autorité? Et te prians pour personnes, pour lesquelles toymesme (si tu ne tenois le lieu de commander) prierois volontiers : & en la faueur desquelles (si ie puis fauoir quelque secret des choses futures) feras, possible, apres certaines reuolutions, plus que ne demandons, assugetissant à perpétuité Folie à Amour, & le faisant plus cler voyant que nul autre des Dieus. l'ay dit.

Incontinent qu'Apolon ut fini son acufacion, toute la compagnie des Dieus par un frémissement, se montra auoir compassion de la belle Deesse là présente, & de Cupidon son fils. Et ussent volontiers tout sur l'heure condamné la Deesse Folie : Quand l'equitable Iupiter par une majesté Imperiale leur commanda silence, pour ouir la defense de Folie enchargee à Mercure, lequel commença a parler ainsi :

MERCURE.

N'attendez point, Iupiter, & vous autres Dieus immortels, que ie commence mon oraison par excuses (comme quelquefois font les Orateurs, qui creignent estre blamez, quand ils soutiennent des causes

apertement mauuaises) de ce qu'ay pris en main la defenſe de Folie, & meſmes contre Cupidon, auquel ay en pluſieurs endrois porté tant d'obeiſſance, qu'il auroit raiſon de m'eſtimer tout ſien : & ay tant aymé la mere, que n'ay iamais eſpargné mes allees & venues, tant qu'ay penſé lui faire quelque choſe agreable. La cauſe, que ie defens, eſt ſi iuſte, que ceus meſmes qui ont parlé au contraire, apres m'auoir ouy, changeront d'opinion. L'iſſue du diferent, comme i'eſpere, fera telle, que meſme Amour quelque iour me remerciera de ce ſeruice, que contre lui ie ſay à Folie. Cette queſtion eſt entre deus amis, qui ne ſont pas ſi outrez l'un enuers l'autre, que quelque matin ne ſe puiſſent reconcilier, & prendre plaisir l'un de l'autre, comme au parauant. Si à l'apetit de l'un, vous chafſez l'autre, quand ce deſir de vengeance ſera paſſé (laquelle incontinent qu'elle eſt acheuee commence à deſplaire :) ſi vous ordonnez quelque cas contre Folie, Amour en aura le premier regret. Et n'eſtoit cette ancienne amitié & alliance de ces deux, maintenant auerſaires, qui les faiſoit ſi uniz & conioins, que iamais n'avez fait faueur à l'un, que l'autre ne s'en ſoit fenti : ie me deſierois bien que puiſſiez donner bon ordre ſur ce diferent, ayans tous fuiui Amour fors Pallas : laquelle eſtant ennemie capitale de Folie, ne ſerait raiſon qu'elle vouluſt iuger ſa cauſe. Et touteſois n'eſt Folie ſi inconnue ceans, qu'elle ne ſe reſſente d'auoir ſouuentefois eſté la bien

venue, vous apportant tousiours avec sa troupe quelque cas de nouveau pour rendre vos banquets & festins plus plaisans. Et pense que tous ceux de vous, qui ont aymé, ont aussi bonne souuenance d'elle, que de Cupidon mesme. Dauantage elle vous croit tous si equitables & raisonnables, qu'encore que ce fait fust le votre propre, si n'en feriez vous que la raison. I'ay trois choses à faire. Defendre la teste de Folie, contre laquelle Amour ha iuré : respondre aus acusacions que i'entends estre faites à Folie : & à la demande qu'il fait de ses yeus. Apolon, qui ha si long tems ouy les causeurs à Romme, ha bien retenu d'eus à conter tousiours à son auantage. Mais Folie, comme elle est tousiours ouuerte, ne veut point que i'en dissimule rien : & ne vous en veut dire qu'un mot sans art, sans fard & ornement quelconque. Et, à la pure vérité, Folie se iouant avec Amour, ha passé deuant lui pour gagner le deuant, & pour venir plus tot vous donner plaisir. Amour est entré en colere. Lui & elle se font pris de paroles. Amour la taché naurer de ses armes qu'il portoit. Folie s'est defendue des siennes, dont elle ne s'estoit chargee pour blesser personne, mais pource que ordinairement elle les porte. Car, comme vous sauez, ainsi qu'Amour tire au cœur, Folie aussi se gette aus yeus & à la teste, & n'a autres armes que ses doigts. Amour ha voulu montrer qu'il auoit puissance sur le cœur d'elle. Elle lui ha fait connoitre qu'elle auoit puissance de lui

oter les yeus. Il ne se pleingnoit que de la deformité de son visage. Elle esmue de pitié la lui ha couuert d'une bande à ce que lon n'aperçust deus trous vuides d'iceus, enlaidiffans sa face. On dit que Folie ha fait double iniure à Amour : premierement, de lui auoir creué les yeus : secondement, de lui auoir mis ce bandeau. On exagere le crime fait à une personne aymee d'une personne, dont plusieurs ont affaire. Il faut respondre à ces deus iniures. Quant à la premiere, ie dy : que les loix & raisons humaines ont permis à tous se defendre contre ceus qui les voudroient ofenser, tellement que ce, que chacun fait en se defendant, est estimé bien & iustement fait. Amour ha esté l'agresseur. Car combien que Folie ait premierement parlé à Amour, ce n'estoit toutefois pour quereler, mais pour s'esbatre, & se iouer à lui. Folie s'est defendue. Duquel côté est le tort? Quand elle lui uft pis fait, ie ne voy point comment on lui en uft pù rien demander. Et si ne voulez croire qu'Amour ait esté l'agresseur, interrogez le. Vous verrez qu'il reconnoitra vérité. Et n'est chose incroyable en son endroit de commencer tels brouilliz. Ce n'est d'aujourd'hui, qu'il ha esté si. insupportable, quand bon lui ha semblé. Ne s'ataqua il pas à Mars, qui regardoit Vulcan forgeant des armes, & tout soudain le bleffa? & n'y ha celui de cette compagnie, qui n'ait esté quelquefois las d'ouir ces brauades. Folie rit tousiours, ne pense si auant aus choses, ne

marche si auant pour estre la premiere, mais pource qu'elle est plus pronte & hatieue. Le ne say que fert d'alleguer la coutume toleree à Cupidon de tirer de son arc ou bon lui semble. Car quelle loy ha il plus de tirer à Folie, que Folie n'a de s'adresser à Amour? Il ne lui ha fait mal : neanmoins il s'en est mis en son plein deuoir. Quel mal ha fait Folie, rengeant Amour, en sorte qu'il ne peut plus nuire, si ce n'est d'auenture? Que se treuve il en eus de capital? y ha il quelque guet à pens, ports d'armes, congregacions illicites, ou autres choses qui puissent tourner au desordre de la Republique? C'estoit Folie & un enfant, auquel ne falloit auoir egard. Le ne say comment te prendre en cet endroit, Apolon. S'il est si ancien, il doit auoir appris à estre plus modeste, qu'il n'est : & s'il est ieune, aussi est Folie ieune, & fille de ieunesse. A cette cause, celui qui est blessé, en doit demeurer là. Et dorenaunt que personne ne se prenne à Folie. Car elle ha, quand bon lui semblera, dequoy venger ses iniures : & n'est de si petit lieu, qu'elle doie souffrir les ieunesses de Cupidon. Quand à la seconde iniure, que Folie lui ha mis un bandeau, ceci est une pure calomnie. Car en lui bandant le deffous du front, Folie iamais ne pensa lui agrandir son mal, ou lui oter le remede de guerir. Et quel meilleur témoignage faut il, que de Cupidon mesme? Il ha trouué bon d'estre bandé : il ha connu qu'il auoit esté agresseur, & que l'iniure prouenait de lui : il ha

reçu cette faueur de Folie. Mais il ne fauoit pas qu'il fust de tel pouuoir. Et quand il uft sù, que lui uft nuy de le prendre? Il ne lui deuoit iamais estre oté : par consequent donq ne lui deuoient estre ses yeus rendus. Si ses yeus ne lui deuoient estre rendus, que lui nuit lui le bandeau? Que bien tu te montres ingrat à ce coup, fils de Venus, quand tu calomnies le bon vouloir que t'ay porté, & interpretes à mal ce que ie t'ay fait pour bien. Pour agrauer le fait, on dit que c'estoit en lieu de franchise. Aussi estoit ce en lieu de franchise, qu'Amour auoit affailli. Les autels & temples ne sont inuentez à ce qu'il soit loisible aus mefchans d'y tuer les bons, mais pour sauuer les infortunez de la fureur du peuple, ou du courroux d'un Prince. Mais celui qui pollue la franchise n'en doit il perdre le fruit? S'il uft bien succédé à Amour, comme il vouloit, & uft blessé cette Dame, ie croy qu'il n'uft pas voulu que lon lui uft imputé ceci. Le semblable faut qu'il treuve bon en autrui. Folie m'a defendu que ne la fisse miserable, que ne vous supliasse pour lui pardonner, si faute y auoit : m'a defendu le plover, n'embrasser vos genous, vous adiurer par les gracieus yeus, que quelquefois auez trouuez agreables venans d'elle, ny amener ses parens, enfans, amis, pour vous esmouoir à pitié. Elle vous demande ce que ne lui pouuez refuser, qu'il soit dit : qu'Amour par sa faute mesme est devenu aueugle. Le second point qu'Apolon ha touché, c'est qu'il veut

estre faites defenes à Folie de n'aprocher dorenaunt Amour de cent pas à la ronde. Et ha fondé sa raison sur ce, qu'estant en honneur & reputacion entre les hommes, leur causant beaucoup de bien & plaisirs, si Folie y estoit meslee, tout tourneroit au contraire. Mon intencion sera de montrer qu'en tout celà Folie n'est rien inferieure à Amour, & qu'Amour ne seroit rien sans elle : & ne peut estre, & regner sans son ayde. Et pource qu'Amour ha commencé à montrer sa grandeur par son ancienneté, ie feray le semblable : & vous prieray reduire en memoire comme incontinent que l'homme fut mis sur terre, il commença sa vie par Folie : & depuis ces successeurs ont si bien continué, que iamais Dame n'ut tant bon credit au monde. Vray est qu'au commencement les hommes ne faisoient point de hautes folies, aussi n'auoient ils encore aucuns exemples deuant eus. Mais leur folie estoit à courir l'un après l'autre : à monter sus un arbre pour voir de plus loin : rouler en la vallee : à menger tour leur fruit en un coup : tellement que l'hiuer n'auoient que menger. Petit à petit ha cru Folie avec le tems. Les plus esuentez d'entre eus, ou pour auoir rescous des loups & autres bestes sauuages, les brebis de leurs voisins & compagnons, ou pour auoir defendu quelcun d'estre outragé, ou pource qu'il se sentoient ou plus forts, ou plus beaux, se sont fait couronner Rois de quelque feuillage de Chefne. Et croissant l'am-

bicion, non des Rois, qui gardoient fort bien en ce tems les Moutons, Beufs, Truies & Asneffes, mais de quelques mauuais garnimens qui les suiuoient, leur viure a esté séparé du commun. Il ha fallu que les viandes fussent plus délicates, l'habillement plus magnifique. Si les autres uoient de laiton, ils ont cherché un metal plus precieus, qui est l'or. Ou l'or estoit commun, ils l'ont enrichi de Perles, Rubis, Diamans, & toutes sortes de pierreries. Et, ou est la plus grand'Folie, si le commun ha à une loy, les grands en ont pris d'autres pour eus. Ce qu'ils ont estimé n'estre licite aus autres, se le sont pensé estre permis. Folie ha premierement mis en teste à quelcun de se faire creindre : Folie ha fait les autres obeir. Folie ha inuenté toute l'excellence, magnificence & grandeur, qui depuis à cette cause s'en est ensuiuie. Et neanmoins, qu'y ha il plus venerable entre les hommes, que ceus qui commandent aus autres? Toymesme, Iupiter, les apelles pasteurs de Peuples : veus qu'il leur soit obeï sous peine de la vie : & neanmoins l'origine est venue par cette Dame. Mais ainsi que tousiours as acoutumé faire, tu as converti à bien ce que les hommes auoient inuenté à mal. Mais, pour retourner à mon propos, quels hommes sont plus honorez que les fols ! Qui fut plus fol qu'Alexandre, qui se sentant souffrir faim, soif, & quelquefois ne pouuant cacher son vin, fuget à estre malade & blessé, neanmoins se

faisoit adorer comme Dieu? Et quel nom est plus celebre entre les Rois : quelles gens ont esté pour un tems en plus grande reputacion, que les Filozofes? Si en trouuez vous peu, qui n'ayent esté abreueez de Folie. Combien pensez vous qu'elle ait de fois remué le cerueau de Chryssippe? Aristote ne mourut il de deuil, comme un fol, ne pouuant entendre la cause du flux & reflux de l'Euripe? Crate, getant son tresor à la mer, ne fit il un sage tour? Empedocle qui se fust fait immortel sans ses sabots d'erain, en auoit il ce qui lui en failloit? Diogene avec son tonneau : & Aristippe qui se pensoit grand Filozofe, se sachant bien ouy d'un grand Seigneur, estoient ils sages? le crois qui regarderoit bien auant leurs opinions, que lon les trouueroit aussi crues, comme leurs cerueaus estoient mal faits. Combien y ha il d'autres sciences au monde, lesquelles ne sont que pure resuerie? encore que ceus qui en font professions soient estimez grands personnages entre les hommes? Ceus qui font des maisons au Ciel, ces getteurs de points, faiseurs de caracteres, & autres semblables, ne doiuent ils estre mis en ce reng? N'est à estimer cette sole curiosité de mesurer le Ciel, les Estoiles, les Mers, la Terre, consumer son tems à conter, getter, apprendre mille petites questions, qui de soy sont soles : mais neanmoins resiouissent l'esprit : le font aparoir grand & subtil autant que si c'estoit en quelque cas d'im-

portance. le n'aurois iamais fait, si ie voulois raconter combien d'honneur & de reputacion tous les iours se donne à cette Dame, de laquelle vous dites tant de mal. Mais pour le dire en un mot : Mettez moy au monde un homme totalement sage d'un coté & un fol de l'autre : & prenez garde lequel sera plus estimé. Monsieur le sage atendra que lon le prie, & demeurera avec sageffe tout seul, sans que lon l'apelle à gouverner les Viles, sans que lon l'apelle en conseil : il voudra escouter, aller posément ou il fera mandé : & on ha afaire de gens qui soient prongs & diligens, qui faillent plus tot que demeurer en chemin. Il aura tout loisir d'aller planter des chous. Le fol ira tant & viendra, en donnera tant à tort & à trauers, qu'il rencontrera en fin quelque cerueau pareil au sien qui le pouffera : & se fera estimer grand homme. Le fol se mettra entre dix mile arquebuzades, & possible en eschapera : il sera estimé, loué, prisé, suiui d'un chacun. Il dresera quelque entreprise esceruelee, de laquelle s'il retourne, il sera mis iusques au Ciel. Et trouuerez vray, en somme, que pour un homme sage, dont on parlera au monde, y en aura dix mile fols qui feront à la vogue du peuple. Ne vous sufit il de ceci ? assembleray ie les maus qui seroient au monde sans Folie, & les commoditez qui prouiennent d'elle ? Que dureroit mesme le monde, si elle n'empeschoit que lon ne preuit les facheries & hazars qui sont en

mariage ? Elle empesche que lon ne les voye & les cache : à fin que le monde se peuple tousiours à la maniere acoutumee. Combien dureroient peu aucuns mariages, si la sottise des hommes ou des femmes laissoit voir les vices qui y sont ? Qui uft trauerfé les mers, sans auoir Folie pour guide ? se commettre à la misericorde des vents, des vagues, des bancs, & rochers, perdre la terre de vuë, aller par voyes inconnues, trafiquer avec gens barbares & inhumains, dont est il premierement venu, que de Folie ? Et toutefois par là, sont communiquees les richesses d'un país à autre, les sciences, les façons de faire, & ha esté connue la terre, les proprietes, & natures des herbes, pierres & animaux. Quelle folie fust ce d'aller sous terre chercher le fer & l'or ? combien de mestiers faudroit il chasser du monde, si Folie en estoit bannie ? la plus part des hommes mourroient de faim : Dequoy viuroient tant d'Auocats, Procureurs, Greffiers, Sergens, Iuges, Menestriers, Farseurs, Parfumeurs, Brodeurs, & dix mille autres mestiers ? Et pource qu'Amour s'est voulu munir, tant qu'il ha pù, de la faueur d'un chacun, pour faire trouuer mauuais que par moy seule il ait reçu quelque infortune, c'est bien raison qu'apres auoir ouy toutes ses vanteries, ie lui conte à la verité de mon fait. Le plaisir, qui prouient d'Amour, consiste quelquefois ou en une seule personne, ou bien pour le plus, en deus, qui sont

l'amant & l'amie. Mais le plaisir que Folie donne, n'a si petites bornes. D'un mesme passetems elle fera rire une grande compagnie. Autrefois elle fera rire un homme seul de quelque pensée, qui sera venue donner à la trauerse. Le plaisir que donne Amour, est caché & secret : celui de Folie se communique à tout le monde. Il est si recreatif, que le seul nom esgaie une personne. Qui verra un homme enfariné avec une bossie derriere entrer en salle, ayant une contenance de fol, ne rira il incontinent ? Que lon nomme quelque fol insigne, vous verrez qu'à ce nom quelcun se resiouira, & ne pourra tenir le rire. Tous autres actes de Folie sont tels, que lon ne peut en parler sans sentir au cœur quelque allegresse, qui desfache un homme & le prouoque à rire. Au contraire, les choses sages & bien composees, nous tiennent premierement en admiration : puis nous soulent & ennuient. Et ne nous feront tant de bien, quelques grandes que soient & cerimonieuses, les assemblees des grans Signeurs & sages, que fera quelque folatre compagnie de ieunes gens deliberez, & qui n'auront ensemble nul respect & consideration. Seulement icelle voir, refueille les esprits de l'ame, & les rend plus dispos à faire leurs naturelles operacions : Ou, quand on sort de ces sages assemblees, la teste fait mal : on est las tant d'esprit que de corps, encore que lon ne soit bougé de sus une sellette. Toutefois ne faut estimer que les actes de

Folie soient toujours ainsi legers comme le faut des Bergers, qu'ils font pour l'amour de leurs amies : ny aussi deliberez comme les petites gayetez des Satires : ou comme les petites ruses que font les Pastourelles, quand elles font tomber ceus qui passent deuant elles, leur donnant par derriere la iambette, ou leur chatouillant leur sommeil avec quelque branche de chefne. Elle en ha qui sont plus feueres, faits avec grande premeditation, avec grand artifice, & par les esprits plus ingenieus. Telles sont les Tragedies que les garçons des vilages premierement inuenterent : puis furent avec plus heureux soin aportees es viles. Les Comedies ont de là pris leur source. La saltacion n'a à autre origine : qui est une representation faite si au vif de plusieurs & diuerses histoires, que celui, qui n'oit la voix des chantres, qui accompagnent les mines du ioueur, entent toutefois non seulement l'histoire, mais les passions & mouemens : & pense entendre les paroles qui sont conuenables & propres en tels actes : &, comme disoit quelcun, leurs piez & mains parlans. Les Bouffons qui courent le monde, en tiennent quelque chose. Qui me pourra dire, s'il y ha chose plus fole, que les anciennes fables contenues es Tragedies, Comedies, & Saltacions ? Et comment se peuuent exempter d'estre nommez fols, ceux qui les representent, ayans pris & prenans tant de peines à se faire sembler autres qu'ils ne sont ? Est il besoin reciter

les autres passetems, qu'a inuentez Folie pour garder les hommes de languir en oisiveté ? N'a elle fait faire les somptueus Palais, Theatres, & Amphitheatres de magnificence incroyable, pour laisser témoignage de quelle forte de folie chacun en son tems s'esbatoit ? N'a elle esté inuentrice des Gladiateurs, Luiteurs, & Athletes ? N'a elle donné la hardiesse & dexterité telle à l'homme, que d'oser, & pouvoir combatre sans armes un Lion, sans autre necessité ou atente, que pour estre en la grace & faueur du peuple ? Tant y en ha qui assailent les Taureaus, Sangliers, & autres bestes, pour auoit l'honneur de passer les autres en folie : qui est un combat, qui dure non seulement entre ceus qui vivent de mesme tems, mais des succeffeurs avec leurs predeceffeurs. N'estoit ce un plaisant combat d'Antoine avec Cleopatra, à qui dépendroit le plus en un festin ? Et tout cela seroit peu, si les hommes ne trouuans en ce monde plus fols qu'eus, ne dresseoient querelle contre les morts. Cesar se fachoit qu'il n'auoit encore commencé à troubler le monde en l'aage, qu'Alexandre le grand en auoit vaincu une grande partie. Combien Luculle & autres, ont ils laissé d'imitateurs, qui ont taché à les passer, soit à traiter les hommes en grand appareil, à amonceler les plaines, aplanir les montaignes, seicher les lacs, mettre ponts sur les mers (comme Claude Empereur) faire Colosses de bronze & pierre, arcs trionfans,

Pyramides? Et de cette magnifique folie en demeure un long tems grand plaisir entre les hommes, qui se destournent de leur chemin, font voyages expres, pour auoir le contentement de ces vicilles folies. En somme, sans cette bonne Dame l'homme seicheroit & seroit lourd, malplaisant & songeart. Mais Folie lui esueille l'esprit, fait chanter, danser, sauter, habiller en mille façons nouvelles, lesquelles changent de demi an en demi an, avec tousiours quelque aparence de raison, & pour quelque commodité. Si lon inuente un habit iont & rond, on dit qu'il est plus seant & propre : quand il est ample & large, plus honneste. Et pour ces petites folies, & inuencions, qui sont tant en habillemens qu'en contennances & façons de faire, l'homme en est mieus venu, & plus agréable aux Dames. Et comme i'ai dit des hommes, il y aura grand diference entre le recueil que trouuera un fol, & un sage. Le sage sera laissé sur les liures, où avec quelques anciennes matrones à deviser de la dissolucion des habits, des maladies qui courent, ou à demesler quelque longue genealogie. Les ieunes Dames ne cesseront qu'elles n'ayent en leur compagnie ce gay & ioly cerueau. Et combien qu'il en pousse l'une, pinse l'autre, descoiffe, leue la cotte, & leur fasse mille maus : si le chercheront elles tousiours. Et quand ce viendra à faire comparaisón des deus, le sage sera loué d'elles, mais le fol iouira du fruit de leur priuantez.

Vous verrez les Sages mesmes, encore qu'il soit dit que lon cherche son semblable, tomber de ce coté. Quand ils feront quelque assemblee, tousiours donneront charge que les plus fols y soient, n'estimant pouuoir estre bonne compagnie, s'il n'y ha quelque fol pour refueiller les autres. Et combien qu'ils s'excusent sur les femmes & ieunes gens, si ne peuuent ils diffimuler le plaisir qu'ils y prennent, s'adressans tousiours à eus, & leur faisant visage plus riant, qu'aus autres. Que te semble de Folie, Iupiter? Est elle telle, qu'il la faille enseuelir sous le mont Gibel, ou exposer au lieu de Promethee, sur le mont de Caucase? Est il raisonnable la priuer de toutes bonnes compagnies, ou Amour sachant qu'elle fera pour la facher y viendra, & conuendra que Folie, qui n'est rien moins qu'Amour, lui quitte sa place? S'il ne veut estre avec Folie, qu'il se garde de s'y trouuer. Mais que cette peine de ne s'assembler point, tombe sur elle, ce n'est raison. Quel propos y auroit il, qu'elle uft rendu une compagnie gaie & deliberee, & que sur ce bon point la fallust desloger? Encore s'il demandoit que le premier qui auroit pris la place, ne fust empesché par l'autre, & que ce fust au premier venu, il y auroit quelque raison. Mais ie lui montreray que iamais Amour ne fut sans la fille de leunesse, & ne peut estre autrement: & le grand dommage d'Amour, s'il auoit ce qu'il demande. Mais c'est une petite colere, qui lui ronge le cerueau,

qui lui fait auoir ces estranges afeccions : lesquelles cesseront quand il sera un peu refroidi. Et pour commencer à la belle premiere naissance d'Amour, qu'y ha il plus despouru de sens, que la personne à la moindre occasion du monde vienne en Amour, en receuant une pomme comme Cydipee? en lisant un liure, comme la Dame Francisque de Rimini? en voyant, en passant, se rende si tot serue & esclaué, & conçoiue esperance de quelque grand bien sans fauoir s'il en y ha? Dire que c'est la force de l'œil de la chose aymee, & que de là sort une futile euaporation, ou sang, que nos yeus reçoient, & entre iusques au cœur : ou, comme pour loger un nouvel hoste, faut pour lui trouuer sa place, mettre tout en desordre. Je say que chacun le dit : mais s'il est vray, i'en doute. Car plusieurs ont aymé sans auoir à cette occasion, comme le ieune Gnidien, qui ayma l'eure fait par Praxitelle. Quelle influxion pouuoit il receuoir d'un œil marbrin? Quelle sympathie y auoit il de son naturel chaud & ardent par trop, avec une froide & morte pierre? Qu'est ce donq qui l'enflammoit? Folie, qui estoit logee en son esprit. Tel feu estoit celui de Narcisse. Son œil ne receuoit pas le pur sang & sutil de son cœur mesme : mais la fole imaginacion du beau pourtrait, qu'il voyoit en la fontaine, le tourmentoit. Exprimez tant que voudrez la force d'un œil : faites le tirer mille traits par iour : n'oubliez qu'une ligne qui passe

par le milieu, iointe avec le fourcil, est un vray arc : que ce petit humide, que l'on voit luire au milieu, est le trait prest à partir : si est ce que toutes ces flesches n'iront en autres cœurs, que ceus que Folie aura preparez. Que tant de grans personnages, qui ont esté & sont de present, ne s'estiment estre iniuriez, si pour auoir aymé ie les nomme fols. Qu'ils se prennent à leurs Filozozes, qui ont estimé Folie estre priuacion de sagesse, & sagesse estre sans passions : desquelles Amour ne fera non plus tot deftitué, que la Mer d'ondes & vagues : vray est qu'aucuns dissimulent mieux leur passion : & s'ils s'en trouuent mal, c'est une autre espèce de Folie. Mais ceus qui montrent leurs afeccions estans plus grandes que les secrets de leurs poitrines, vous rendront & exprimeront une si viue image de Folie, qu'Apelle ne la saurait mieus tirer au yif. le vous prie imaginer un ieune homme, n'ayant grand affaire, qu'à se faire aymer : pigné, miré, tiré, parfumé : se pensant valoir quelque chose, sortir de sa maison le cerueau embrouillé de mille consideracions amoureuses : ayant discoursu mille bons heurs, qui passeront bien loin des cotes : fuiui de pages & laquais habillez de quelque liuree representant quelque travail, fermeté, & esperance : & en cette sorte viendra trouuer sa Dame à l'Eglise : autre plaisir n'aura qu'à geter force œillades, & faire quelque reuerence en passant. Et que sert ce seul regard ? Que ne va il en

masque pour plus librement parler? Là se fait quelque habitude, mais avec si peu de démonstration du côté de la Dame, que rien moins. A la longue il vient quelque priuauté : mais il ne faut encore rien entreprendre, qu'il n'y ait plus de familiarité. Car lors on n'ose refuser d'ouïr tous les propos des hommes, soient bons ou mauuais. On ne creint ce que lon ha acoutumé voir. On prend plaisir à disputer les demandes des pourfuiuants. Il leur semble que la place qui parle, est demi gaignee. Mais s'il auient, que, comme les femmes prennent volontiers plaisir à voir debatre les hommes, elles leur ferment quelquefois rudement la porte, & ne les appellent à leurs petites priuauitez, comme elles fouloient, voilà mon homme aussi loin de son but comme n'a gueres s'en pensoit pres. Ce sera à recommencer. Il faudra trouuer le moyen de se faire prier d'accompagner sa Dame en quelque Eglise, aus ieus, & autres assemblees publiques. Et ce pendant expliquer ses passions par soupirs & paroles tremblantes : redire cent fois une mesme chose : protester, iurer, promettre à celle qui possible ne s'en soucie, & est tournée ailleurs & promise. Il me semble que seroit folie parler des sortes & plaisantes amours vilageoises : marcher sur le bout du pié, ferrer le petit doigt : apres que lon ha bien bu, escrire sur le bout de la table avec du vin, & entrelasser son nom & celui de s'amie : la mener premiere à la danse, & la

tourmenter tout un iour au Soleil. Et encore ceus, qui par longues alliances, ou par entrees ont practiqué le moyen de voir leur amie en leur maison, ou de leur voisin, ne viennent en si estrange folie, que ceus qui n'ont faveur d'elles qu'aus lieux publiques & festins : qui de cent soupirs n'en peuvent faire connoitre plus d'un ou deus le mois : & neanmoins pensent que leurs amies les doiuent tous conter. Il faut auoir tousiours pages aus escoutes, fauoir qui va, qui vient, corrompre des chambrieres à beaus deniers, perdre tout un iour pour voir passer Madame par la rue, & pour toute remuneracion, auoir un petit adieu auec quelque souzris, qui le fera retourner chez soy plus content, que quand Vlisse vid la fumee de son Itaque. Il vole de joye : il embrasse l'un, puis l'autre : chante vers : compose, fait s'amie la plus belle qui soit au monde, combien que possible soit laide. Et si de fortune suruient quelque ialousie, comme il auient le plus souuent, on ne rit, on ne chante plus : on deuient pensif & morne : on connoit ses vices & fautes : on admire celui que lon pense estre aymé : on parangonne sa beauté, grace, richesse, auec celui duquel on est ialous : puis soudein on le vient à despriser : qu'il n'est possible, estant de si mauuaise grace, qu'il soit aymé : qu'il est impossible qu'il face tant son deuoir que nous, qui languissons, mourons, brulons d'Amour. On se pleint, on apelle s'amie cruelle, variable : lon se lamente de

son malheur & destinee. Elle n'en fait que rire, ou lui fait acroire qu'à tort il se pleint : on trouue mauuaises ses querelles, qui ne viennent que d'un cœur soupsonneus & ialous : & qu'il est bien loin de son conte : & qu'autant lui est de l'un que de l'autre. Et lors ie vous laisse penser qui ha du meilleur. Lors il faut connoitre que lon ha failli par bien seruir, par masques magnifiques, par deuises bien inuentees, festins, banquetts. Si la commodité se trouue, faut se faire paroître par dessus celui dont on est ialous. Il faut se montrer liberal : faire present quelquefois de plus que lon n'a : incontinent qu'on s'aperçoit que lon souhaite quelque chose, l'enuoyer tout soudein, encores qu'on n'en soit requis : & iamais ne confesser que lon soit poure. Car c'est une tresmauuaise compagne d'Amour, que Poureté : laquelle estant suruenue, on connoit sa folie, & lon s'en retire à tard. Je croy que ne voudriez point ressembler encore à cet Amoureux, qui n'en ha que le nom. Mais prenons le cas que lon lui rie, qu'il y ait quelque reciproque amitié, qu'il soit prié se trouuer en quelque lieu : il pense incontinent qu'il soit fait, qu'il receura quelque bien, dont il est bien loin : une heure en dure cent : on demande plus de fois quelle heure il est : on fait semblant d'estre demandé : & quelque mine que lon face, on lit au visage qu'il y ha quelque passion vehemente. Et quand on aura bien couru, on trouuera que ce n'est rien, &

que c'estoit pour aller en compagnie se promener sur l'eau, ou en quelque iardin : ou aussi tot un autre aura faueur de parler à elle que lui, qui ha esté conuïé. Encore ha il ocaſion de se contenter, à son auis. Car si elle n'ust plaisir de le voir, elle ne l'ust demandé en sa compagnie. Les plus grandes & hazardeuses folies suiuent tousiours l'acroiſſement d'Amour. Celle qui ne pensoit qu'à se iouer au commencement, se trouue prise. Elle se laisse visiter à heure suspecte. En quels dangers ? D'y aller accompagné, seroit declarer tout. Y aller seul, est hazardeus. Le laisse les ordures & infeccions, dont quelquefois on est parfumé, Quelquefois se faut desguiser en portefaix, en Cordelier, en femme : se faire porter dens un coffre à la merci d'un gros vilain, que s'il fauoit ce qu'il porte, le lairroit tomber pour auoir sondé son fol faix. Quelquefois ont esté surpris, batuz, outragez, & ne s'en ose son vanter: Il se faut guinder par fenestres, par sus murailles, & tousiours en danger, si Folie n'y tenoit la main. Encore ceus cy ne sont que des mieus payez. Il y en ha qui rencontrent Dames cruelles, desquelles iamais on n'obtient merci. Autres sont si rusees, qu'apres les auoir menez iusques aupres du but, les laissent là. Que font ils ? apres auoir longuement soupiré, ploré & crié, les uns se rendent Moynes : les autres abandonnent le país, les autres se laissent mourir. Et penseriez vous, que les amours des femmes

soient de beaucoup plus sages ? les plus froides se laissent bruler dedens le corps auant que de rien auouer. Et combien qu'elles voufissent prier, si elles osoient, elles se laissent adorer : & tousiours refusent ce qu'elles voudroient bien que lon leur otast par force. Les autres n'atendent que l'ocasion : & heurus qui la peut rencontrer. Il ne faut auoir creinte d'estre esconduit. Les mieus nees ne se laissent veincre, que par le tems. Et se connoissant estre aymeas, & endurent en fin le semblable mal qu'elles ont fait endurer à autrui, ayant fiance de celui auquel elles se descourent, auoient leur foiblesse, confessent le feu qui les brule : toutefois encore un peu de honte les retient, & ne se laissent aller, que vaincues, & consumees à demi. Et aussi quand elles sont entrees une fois auant, elles font de beaux tours. Plus elles ont resisté à Amour, & plus s'en treuent prises. Elles ferment la porte à raison. Tout ce qu'elles creingnoient, ne le doutent plus. Elles laissent leurs ocupacions muliebres. Au lieu de filer, coudre, besongner au point, leur estude est se bien parer, promener es Eglises, festes, & banquets pour auoir tousiours quelque rencontre de ce qu'elles ayment. Elles prennent la plume & le lut en main : escriuent & chantent leurs passions : & en fin croit tant cette rage, qu'elles abandonnent quelquefois, pere, mere, maris, enfans, & se retirent ou est leur cœur. Il n'y ha rien qui plus se

fache d'estre contreint, qu'une femme : & qui plus se contreingne, ou elle ha enuie montrer son affection. Le vois souuentefois une femme, laquelle n'a trouué la folitude & prison d'environ septans longue, estant avec la personne qu'elle aymoit. Et combien que nature ne lui uft nié plusieurs graces, qui ne la faisoient indine de toute bonne compagnie, si est ce qu'elle ne vouloit plaire à autre qu'à celui qui la tenoit prisonniere. l'en ay connu une autre, laquelle absente de son ami, n'alloit iamais dehors qu'acompannee de quelcun des amis & domestiques de son bien aymé : voulant tousiours rendre témoignage de la foy qu'elle lui portoit. En somme, quand cette affection est imprimée en un cœur genereus d'une Dame, elle y est si forte, qu'à peine se peut elle esacer. Mais le mal est, que le plus souuent elles rencontrent si mal, que plus ayment, & moins sont aymees. Il y aura quelcun, qui fera bien aisé de leur donner martel en teste, & fera semblant d'aymer ailleurs, & n'en tiendra conte. Alors les pourettes entrent en estranges fantasies : ne peuuent si aisément se defaire des hommes, comme les hommes des femmes, n'ayant la commodité de s'eslongner & commencer autre parti, chassans Amour avec autre Amour. Elles blament tous les hommes pour un. Elles apellent foles celles qui ayment. Maudissent le iour que premierement elles aymerent. Protestent de iamais n'aimer : mais celà ne leur dure gueres.

Elles remettent incontinent deuant les yeux ce qu'elles ont tant aymé. Si elles ont quelque enfeigne de lui, elles la baissent, rebaissent, fement de larmes, s'en font un cheuet & oreiller, & s'escoutent elles mesmes pleingnantes leurs miserables detresses. Combien en voy ie, qui se retirent iusques aus Enfers, pour effaier si elles pourront, comme iadis Orphee, reuoquer leurs amours perdues ? Et en tous ces actes, quels traits trouuez vous que de Folie ? Auoir le cœur séparé de soy-mesme, estre maintenant en paix, ores en guerre, ores en treues : couvrir & cacher sa douleur : changer visage mille fois le iour : sentir le sang qui lui rougit la face, y montant : puis soudein s'enfuit, la laissant palle, ainsi que honte, esperance, ou peur, nous gouvernent : chercher ce qui nous tourmente, feignant le fuir. Et neanmoins auoir creinte de le trouuer : n'auoir qu'un petit ris entre mille soupirs : se tromper soy-mesme : bruler de loin, geler de pres : un parler interrompu : un silence venant tout à coup : ne font ce tous signes d'un homme aliéné de son bon entendement ? Qui excusera Hercule deuidant les pelotons d'Omphale ? Le sage Roi Hebrieu avec cette grande multitude de femmes ? Annibal s'abatardissant autour d'une Dame ? & maints autres, que iournellement voyons s'abuser tellement, qu'ils ne se connoissent eus mesmes. Qui en est cause, sinon Folie ? Car c'est elle en somme, qui fait Amour grand

& redouté : & le fait excuser, s'il fait quelque chose autre que de raison. Reconnois donq, ingrat Amour, quel tu es, & de combien de biens ie te fais cause. Je te fay grand : ie te fay esleuer ton nom : voire & ne t'ussent les hommes réputé Dieu sans moy. Et apres que t'ay tousiours acompagné, tu ne me veus seulement abandonner, mais me veus renger à cette sugeccion de fuir tous les lieux ou tu seras. Je crois auoir satisfait à ce qu'auois promis montrer : que iusques ici Amour n'auoit esté sans Folie. Il faut passer outre, & montrer qu'impossible est d'estre autrement. Et pour y entrer : Apolon, tu me confeseras, qu'Amour n'est autre chose qu'un desir de iouir, avec une conionccion, & assemblément de la chose aymee. Estant Amour desir, ou, quoy que ce soit, ne pouuant estre sans desir : il faut confesser qu'incontinent que cette passion vient saisir l'homme, elle l'altere & immue. Car le desir incessamment se demeine dedens l'ame, la poingnant tousiours & refuseillant. Cette agitation d'esprit, si elle estoit naturelle, elle ne l'affligeroit de la sorte qu'elle fait : mais, estant contre son naturel, elle la malmeine, en sorte qu'il se fait tout autre qu'il n'estoit. Et ainsi en foy n'estant l'esprit à son aise, mais troublé & agité, ne peut estre dit sage & posé. Mais encore fait il pis : car il est contreint se decourir : ce qu'il ne fait que par le ministere & organe du corps & membres d'icelui. Et estant une fois acheminé, il

faut que le pourfuiuant en amours face deus chofes : qu'il donne à connoitre qu'il ayme : & qu'il fe face aymer. Pour le premier, le bien parler y eft bien requis : mais feul ne fuffira il. Car le grand artifice, & douceur inufitee, fait foupçonner pour le premier coup, celle qui l'oit : & la fait tenir fur fes gardes. Quel autre témoignage faut il? Toufiours l'ocafion ne fe prefente à combatre pour fa dame, & defendre fa querelle. Du premier abord vous ne vous offrez à lui ayder en fes affaires domestiques. Si faut il faire à croire que lon eft passionné. Il faut long tems, & long feruice, ardentés prieres, & conformité de complexions. L'autre point, que l'Amant doit gagner, c'est fe faire aymer : lequel prouient en partie de l'autre. Car le plus grand enchantement, qui foit pour eftre aymé, c'est aymer. Ayez tant de fufumigacions, tant de caracteres, adiuracions, poudres, & pierres, que voudrez : mais fi fauez bien vous ayder, montrant & declarant votre amour : il n'y aura befoin de ces eſtranges receptes. Donq pour fe faire aymer, il faut eftre aymable. Et non ſimplement aymable, mais au gré de celui qui eft aymé : auquel ſe faut renger, & meſurer tout ce que voudrez faire ou dire. Soyez paifible & discret. Si votre Amie ne vous veut eftre telle, il faut changer voile, & nauiguer d'un autre vent : ou ne ſe meſſer point d'aymer. Zethe & Amphion ne ſe pouuoient acorder, pource que la vacation de l'un ne plaifoit à l'autre.

Amphion ayma mieus changer, & retourner en grace avec son frere. Si la femme que vous aymez est auare, il faut se transmuer en or, & tomber ainsi en son sein. Tous les seruiteurs & amis d'Atalanta estoient chasseurs, pource qu'elle y prenoit plaisir. Plusieurs femmes pour plaire à leurs Poëtes amis, ont changé leurs paniers & coutures, en plumes & liures. Et certes il est impossible plaire, sans suiure les afeccions de celui que nous cherchons. Les tristes se fachent d'ouir chanter. Ceus qui ne veulent aller que le pas, ne vont volontiers avec ceus qui tousiours voudroient courir. Or me dites, si ces mutacions contre notre naturel ne sont vrayes folies, ou non exemptes d'icelle? On dira qu'il se peut trouuer des complexions si semblables, que l'Amant n'aura point de peine de se transformer es meurs de l'aymee. Mais si cette amitié est tant douce & aisee, la folie fera de s'y plaire trop : en quoy est bien difficile de mettre ordre. Car si c'est vray amour, il est grand & vehement, & plus fort que toute raison. Et, comme le cheual ayant la bride sur le col, se plonge si auant dedens cette douce amertume, qu'il ne pense aus autres parties de l'ame, qui demeurent oisues : & par une repentance tardive, apres un long temps, témoigne à ceus qui l'oyent, qu'il ha esté fol comme les autres. Or si vous ne trouuez folie en Amour de ce coté là, dites moi entre vous autres Signeurs, qui faites tant pro-

session d'Amour, ne confessez vous, que Amour cherche union de foy avec la chose aymee ? qui est bien le plus fol desir du monde : tant par ce, que le cas auenant, Amour faudroit par soy mesme, estant l'Amant & l'Aymé confonduz ensemble, que aussi il est impossible qu'il puisse auenir, estant les especes & choses indiuidues tellement separees l'une de l'autre, qu'elles ne se peuuent plus conioindre, si elles ne changent de forme. Alleguez moy des branches d'arbres qui s'unissent ensemble. Conte moy toutes sortes d'Antes, que iamais le Dieu des iardins inuenta. Si ne trouuez vous point que deus hommes soient iamais deuenuz en un : & y soit le Gerion à trois corps tant que voudrez. Amour donq ne fut iamais sans la compagnie de Folie & ne le fauroit estre. Et quand il pourroit ce faire, si ne le deuroit il pas souhaiter : pource que lon ne tiendroit conte de lui à la fin. Car quel pouuoir auroit il, ou quel lustre, s'il estoit pres de sagesse ? Elle lui diroit qu'il ne faudroit aymer l'un plus que l'autre : ou pour le moins n'en faire semblant de peur de scandaliser quelcun. Il ne faudroit rien faire plus pour l'un que pour l'autre : & seroit à la fin Amour ou aneanti, ou deuisé en tant de pars, qu'il seroit bien foible. Tant s'en faut que tu doiues estre sans Folie, Amour, que si tu es bien conseilé, tu ne demanderas plus tes yeus. Car il ne t'en est besoin, & te peuuent nuire beaucoup : desquels si

tu t'estois bien regardé quelquefois, toymesme te voudrois mal. Pensez vous qu'un soudart, qui va à l'affaut, pense au fossé, aus ennemis, & mile harquebuzades qui l'atendent? non. Il n'a autre but, que paruenir au haut de la bresche : & n' imagine point le reste. Le premier qui se mit en mer, n'imaginoit pas les dangers qui y sont. Pensez vous que le ioueur pense iamais perdre? Si sont ils tous trois au hazard d'estre tuez, noyez, & destruis. Mais quoy, ils ne voyent, & ne veulent voir ce qui leur est dommageable. Le semblable estimez des Amans : que si iamais ils voyent, & entendent clerement le peril ou ils sont, combien ils sont trompez & abusez, & quelle est l'esperance qui les fait tousiours aller auant, iamais n'y demeureront une seule heure. Ainsi se perdrait ton regne, Amour : lequel dure par ignorance, nonchailance, esperance, & cecité, qui sont toutes damoifelles de Folie, lui faisans ordinaire compagnie. Demeure donq en paix, Amour : & ne vien rompre l'ancienne ligue qui est entre toy & moy : combien que tu n'en fusses rien iusqu'à present. Et n'estime que ie t'aye creué les yeus, mais que ie t'ay montré, que tu n'en auois aucun usage auparauant, encore qu'ils te fussent à la teste que tu as de present. Reste de te prier, Iupiter, & vous autres Dieus, de n'auoir point respect aus noms (comme ie say que n'aurez) mais regarder à la verité & dinité des choses. Et pourtant, s'il est plus

honorable entre les hommes dire un tel ayme, que, il est fol : que celà leur soit imputé à ignorance. Et pour n'auoir en commun la vraye intelligence des choses, ny pù donner noms selon leur vray naturel, mais au contraire auoir baillé beaus noms à laides choses, & laids aus belles, ne delaissez, pour ce, à me conferuer Folie en sa dinité & grandeur. Ne laissez perdre cette belle Dame, qui vous ha donné tant de contentement avec Genie, leuneffe, Bacchus, Silene, & ce gentil Gardien des iardins. Ne permettez facher celle, que vous auez conferuee iusques ici sans rides, & sans pas un poil blanc. Et n'otez, à l'apetit de quelque colere, le plaisir d'entre les hommes. Vous les auez otez du Royaume de Saturne : ne les y faites plus entrer : &, soit en Amour, soit en autres affaires, ne les enuiez, si pour apaiser leurs facheries, Folie les fait esbatre & s'esfouir. l'ay dit.

Quand Mercure ut fini la defenfe de Folie, Iupiter voyant les Dieux estre diuerfement afecionnez & en contrarietez d'opinions, les uns se tenans du coté de Cupidon, les autres se tournans à aprouer la cause de Folie : pour apointer le diferent, vâ prononcer un arrest interlocutoire en cette maniere :

IUPITER.

Pour la dificulté & importance de vos diferens, & diuerfité d'opinions, nous auons remis votre affaire

d'ici à trois fois, sept fois, neuf siècles. Et ce pendant vous commandons viure amiablement ensemble, sans vous outrager l'un l'autre. Et guidera Folie l'aveugle Amour, & le conduira par tout ou bon lui semblera. Et sur la restitution de ses yeus, apres en auoir parlé aus Parques, en sera ordonné.

FIN DV DEBAT DE FOLIE ET D'AMOVR.





ELEGIES.

I

Au tems qu'Amour, d'hommes & Dieus vainqueur
Faisoit bruler de sa flamme mon cœur,
En embrassant de sa cruelle rage
Mon sang, mes os, mon esprit & courage :
Encore lors ie n'auois la puissance
De lamenter ma peine & ma souffrance.
Encor Phebus, ami des Lauriers vers,
N'auoit permis que ie fisse des vers :
Mais maintenant que sa fureur diuine
Remplit d'ardeur ma hardie poitrine,
Chanter me fait, non les bruians tonnerres

*De Iupiter, ou les cruelles guerres,
Dont trouble Mars, quand il veut, l'Uniuers.
Il m'a donné la lyre, qui les vers
Souloit chanter de l'Amour Lesbienne :
Et à ce coup pleurera de la mienne.
O dous archet, adouci moy la voix,
Qui pourroit fendre & aigrir quelquefois,
En recitant tant d'ennuis & douleurs,
Tant de despits, fortunes & malheurs.
Trempe l'ardeur, dont iadis mon cœur tendre
Fut en brulant demi reduit en cendre.
Ie sen desia un piteus souuenir,
Qui me contreint la larme à l'œil venir.
Il m'est auis que ie sen les alarmes,
Que premiers i'u d'Amour, ie voy les armes,
Dont il s'arma en venant m'affaillir.
C'estoit mes yeus, dont tant faisois saillir
De traits, à ceus qui trop me regardoient,
Et de mon arc assez ne se gardoient.
Mais ces miens traits ces miens yeus me desfrent
Et de vengeance estre exemple me firent.
Et me moquant, & voyant l'un aymer,
L'autre bruler & d'Amour consommer :
En voyant tant de larmes espandues,
Tant de soupirs & prieres perdues,
Ie n'aperçu que soudein me vint prendre
Le mesme mal que ie soulois reprendre :
Qui me persa d'une telle furie,*

Qu'encor n'en suis apres long tems guerrie :
 Et maintenant me suis encor contrainte
 De rafraeschir d'une nouvelle plainte
 Mes maus passez. Dames, qui les lirez,
 De mes regrets avec moy soupirez.
 Possible, un iour ie feray le semblable,
 Et ayderay votre voix pitoyable
 A vos traux & peines raconter,
 Au tems perdu vainement lamenter.
 Quelque rigueur qui loge en votre cœur,
 Amour s'en peut un iour rendre vainqueur.
 Et plus aurez lui esté ennemies,
 Pis vous fera, vous sentant asseruies.
 N'estimez point que lon doive blamer
 Celles qu'a fait Cupidon enflamer.
 Autres que nous, nonobstant leur hautesse,
 Ont enduré l'amoureuse rudesse :
 Leur cœur hautein, leur beauté, leur lignage,
 Ne les ont su preseruer du seruage
 De dur Amour : les plus nobles esprits
 En sont plus fort & plus soudein esprits.
 Semiramis, Royne tant renommee,
 Qui mit en route avecques son armee
 Les noirs squadrons des Ethiopiens,
 Et en montrant louable exemple aus siens
 Faisoit couler de son furieus branc
 Des ennemis les plus braues le sang,
 Ayant encor enuie de conquerre

Tous ses voisins, ou leur mener la guerre,
 Trouua *Amour*, qui si fort la pressa,
 Qu'armes & loix vaincue elle laissa.
 Ne meritoit sa Royale grandeur
 Au moins auoir un moins fascheus malheur
 Qu'aymer son fils? *Royne de Babylonne*,
 Ou est ton cœur qui es combatz resonne?
 Qu'est deuenu ce fer & cet escu,
 Dont tu rendois le plus braue veincu?
 Ou as tu mis la *Marciale creste*,
 Qui obombroit le blond or de ta teste?
 Ou est l'espee, ou est cette cuirasse,
 Dont tu rompois des ennemis l'audace?
 Ou sont fuiz tes coursiers furieus,
 Lesquels trainoient ton char victorieus?
 T'a pù si tot un foible ennemi rompre?
 Ha pù si tot ton cœur viril corrompre,
 Que le plaisir d'armes plus ne te touche :
 Mais seulement languis en une couche?
 Tu as laissè les aigreurs *Marciales*,
 Pour recouurer les douceurs *geniales*.
 Ainsi *Amour* de toy i'a estrangee,
 Qu'on te diroit en une autre changee,
 Donques celui lequel d'amour esprise
 Pleindre me voit, que point il ne mesprise
 Mon triste deuil : *Amour*, peut estre, en brief
 En son endroit n'aparoitra moins grief.
 Telle i'ay vù qui auoit en jeunesse

Blamé Amour : apres en sa vieillesse
 Bruler d'ardeur, & pleindre tendrement
 L'apre rigueur de son tardif tourment.
 Alors de fard & eau continuelle
 Elle essayoit se faire venir belle,
 Voulant chasser le ridé labourage,
 Que l'aage auoit graué sur son visage.
 Sur son chef gris elle auoit empruntee
 Quelque perruque, & assez mal antee :
 Et plus estoit à son gré bien fardee,
 De son Ami moins estoit regardée :
 Lequel ailleurs fuiant n'en tenoit conte,
 Tant lui sembloit laide, & auoit grand' honte
 D'estre aymé d'elle. Ainsy la poure vieille
 Receuoit bien pareille pour pareille.
 De maints en vain un temps fut reclamee,
 Ores qu'elle ayme, elle n'est point aymee.
 Ainsy Amour prend son plaisir, à faire
 Que le veuil d'un soit à l'autre contraire.
 Tel n'ayme point, qu'une Dame aymera :
 Tel ayme aussi, qui aymé ne sera :
 Et entretient, neanmoins, sa puissance
 Et sa rigueur d'une vaine esperance.





D'VN tel vouloir le serf point ne desire
La liberté, ou son port le nauire,
Comme i'atens, hélas, de iour en iour
De toy, Ami, le gracieus retour.
Là, i'auois mis le but de ma douleur,
Qui fineroit, quand i'auois ce bon heur
De te reuoir : mais de la longue atente,
Hélas, en vain mon desir se lamente.
Cruel, Cruel, qui te faisoit promettre
Ton brief retour en ta premiere lettre?
As tu si peu de memoire de moy,
Que de m'auoir si tot rompu la foy?
Comme ose tu ainsi abuser celle
Qui de tout tems i'a esté si fidelle?
Or' que tu es aupres de ce riuage
Du Pau cornu, peut estre ton courage
S'est embrasé d'une nouvelle flame,
En me changeant pour prendre une autre Dame :
Ià en oubli inconstamment est mise
La loyauté que tu m'auois promise.

*S'il est ainfi, & que defia la foy
 Et la bonté se retirent de toy :
 Il ne me faut emerueiller fi ores
 Toute pitié tu as perdu encores.
 O combien ha de penfee & de creinte,
 Tout aparsoy, l'ame d'Amour ateinte!
 Ores ie croy, vù notre amour passée,
 Qu'impossible est, que tu m'aies laissée :
 Et de nouuel ta foy ie me fiance,
 Et plus qu'humaine estime ta constance.
 Tu es, peut estre, en chemin inconnu
 Outre ton gré malade retenu.
 Ie croy que non : car tant suis coutumiere
 De faire aus Dieus pour ta santé priere,
 Que plus cruels que tigres ils seroient,
 Quand maladie ils te prochasseroient :
 Bien que ta fole & volage inconstance
 Meriteroit auoir quelque souffrance.
 Telle est ma foy, qu'elle pourra sufrire
 A te garder d'auoir mal & martire.
 Celui qui tient au haut Ciel son Empire
 Ne me sauroit, ce me semble, desdire :
 Mais quand mes pleurs & larmes entendroit
 Pour toy prians, son ire il retiendroit.
 J'ay de tout tems vescu en son seruice,
 Sans me sentir coupable d'autre vice
 Que de t'auoir bien souuent en son lieu
 D'amour forcé, adoré comme Dieu.*

*Desia deus fois depuis le promis terme
 De ton retour, Phebe ses cornes ferme,
 Sans que de bonne ou mauuaise fortune
 De toy, Ami, i' aye nouvelle aucune.
 Si toutefois, pour estre enamouré
 En autre lieu, tu as tant demeuré,
 Si say ie bien que t' amie nouvelle
 A peine aura le renom d'estre telle,
 Soit en beauté, vertu, grace & faconde,
 Comme plusieurs gens sauans par le monde
 M'ont fait à tort, ce croy ie, estre estimee.
 Mais qui pourra garder la renommee?
 Non seulement en France suis flatee,
 Et beaucoup plus, que ne veus, exaltee.
 La terre aussi que Calpe & Pyrenée
 Avec la mer tiennent enuironnee,
 Du large Rhin les roulantes areines,
 Le beau país auquel or' te promeines
 Ont entendu (tu me l'as fait à croire)
 Que gens d'esprit me donnent quelque gloire.
 Goute le bien que tant d'hommes desirent :
 Demeure au but ou tant d'autres aspirent :
 Et croy qu'ailleurs n'en auras une telle.
 Je ne dy pas qu'elle ne soit plus belle :
 Mais que iamais femme ne t'aymera,
 Ne plus que moy d'honneur te portera.
 Maints grans Signeurs à mon amour pretendent,
 Et à me plaire & seruir prêts se rendent,*

Ioutes & ieus, maintes belles deuises
 En ma faueur sont par eux entreprises :
 Et neanmoins tant peu ie m'en soucie,
 Que seulement ne les en remercie :
 Tu es tout seul, tout mon mal & mon bien :
 Auec toy tout, & sans toy ie n'ay rien :
 Et n'ayant rien qui plaise à ma pensee,
 De tout plaisir me treuue delaissee,
 Et pour plaisir, ennui saisir me vient.
 Le regretter & plorer me conuient,
 Et sur ce point entre en tel desconfort,
 Que mille fois ie souhaite la mort.
 Ainsi, Ami, ton absence lointaine
 Depuis deus mois me tient en cette peine,
 Ne viuant pas, mais mourant d'un Amour
 Lequel m'occit dix mille fois le iour.
 Reuien donq tot, si tu as quelque enuie
 De me reuoir encor' un coup en vie.
 Et si la mort auant ton arriuee
 Ha de mon corps l'aymante ame priuee,
 Au moins un iour vien, habillé de dueil,
 Enuironner le tour de mon cercueil.
 Que. plust à Dieu que lors fussent trouuez
 Ces quatre vers en blanc marbre engrauez.
 PAR TOT, AMY, TANT VESQVI ENFLAMMEE,
 QV'EN LANGVISSANT PAR FEV SVIS CONSVMEE,
 QVI COVVE ENCOR SOVS MA CENDRE EMBRAZEE,
 SI NE LA RENDS DE TES PLEVRS APAIZEE.



III

QVAND vous lirez, ô Dames Lionnoïses,
Ces miens escrits pleins d'amoureuses noïses,
Quand mes regrets, ennuis, despits & larmes
M'orrez chanter en pitoyables carmes,
Ne veuillez point condamner ma simpleſſe,
Et ieune erreur de ma fole ieuneſſe,
Si c'est erreur : mais qui deſſous les Cieus
Se peut vanter de n'estre vicieus ?
L'un n'est content de ſa ſorte de vie,
Et touſtours porte à ſes voiſins enuie :
L'un forcenant de voir la paix en terre,
Par tous moyens tache y mettre la guerre :
L'autre croyant poureté eſtre vice,
A autre Dieu qu'Or, ne fait ſacrifice :
L'autre ſa foy pariure il emploira
A deceuoir quelcun qui le croira :
L'un en mentant de ſa langue lezarde,
Mile brocars ſur l'un & l'autre darde :
Je ne ſuis point ſous ces planettes nee,
Qui m'uſſent pù tant faire infortunee.

Onques ne fut mon œil marri, de voir
 Chez mon voisin mieux que chez moy pleuvoir.
 Onq ne mis noise ou discord entre amis :
 A faire gain iamais ne me soumis.
 Mentir, tromper, & abuser autrui,
 Tant m'a desplu, que mesdire de lui.
 Mais si en moy rien y ha d'imparfait,
 Qu'on blame Amour : c'est lui seul qui l'a fait.
 Sur mon verd aage en ses laqs il me prit,
 Lors qu'exerçoi mon corps & mon esprit
 En mille & mille euures ingenieuses,
 Qu'en peu de tems me rendit ennuieuses.
 Pour bien sauoir avec l'esguille peindre
 L'usse entrepris la renommee esteindre
 De celle là, qui plus docte que sage,
 Avec Pallas comparoit son ourage.
 Qui m'ust vu lors en armes fiere aller,
 Porter la lance & bois faire voler,
 Le deuoir faire en l'estour furieus,
 Piquer, volter le cheual glorieus,
 Pour Bradamante, ou la haute Marphise,
 Seur de Roger, il m'ust, possible, prise.
 Mais quoy? Amour ne put longuement voir
 Mon cœur n'aymant que Mars & le sauoir :
 Et mē voulant donner autre souci,
 En souriant, il me disoit ainsi :
 Tu penses donq, ô Lionnoise Dame,

Pouvoir fuir par ce moyen ma flame :
 Mais non feras, i' ai subiugué les Dieux
 Es bas Enfers, en la mer & es Cieus.
 Et penses tu que n'aye tel pouuoir
 Sur les humeins, de leur faire sauoir
 Qu'il n'y a rien qui de ma main eschape?
 Plus fort se pense & plus tot ie le frape.
 De me blamer quelquefois tu n'as honte,
 En te fiant en Mars dont tu fais conte :
 Mais maintenant, voy si pour persister
 En le suiuant me pourras resister.
 Ainsi parloit, & tout échaufé d'ire
 Hors de sa trouffe une sagette il tire,
 Et decochant de son extreme force,
 Droit la tira contre ma tendre escorce :
 Foible harnois, pour bien couvrir le cœur,
 Contre l'Archer qui tousiours est vainqueur.
 La bresche faite, entre Amour en la place,
 Dont le repos premierement il chasse :
 Et de trauail qui me donne sans cesse,
 Boire, menger, & dormir ne me laisse.
 Il ne me chaut de soleil ne d'ombrage :
 Ie n'ay qu'Amour & feu en mon courage,
 Qui me desguise, & fait autre paroître,
 Tant que ne peu moymesme me connoître.
 Ie n'auois vù encore seize Hiuers,
 Lors que i' entray en ces ennuis diuers :

Et à voicy le treizième Esté
 Que mon cœur fut par Amour arresté.
 Le tems met fin aus hautes Pyramides,
 Le tems met fin aus fontaines humides :
 Il ne pardonne aus braues Colisees,
 Il met à fin les viles plus prisees :
 Finir aussi il ha acoutumé
 Le feu d'Amour tant soit il allumé :
 Mais, las! en moy il semble qu'il augmente
 Avec le tems, & que plus me tourmente.
 Paris ayma OEnone ardemment,
 Mais son amour ne dura longuement :
 Medee fut aymee de Iason,
 Qui tot apres la mit hors sa maison.
 Si meritoient elles estre estimees,
 Et pour aymer leurs Amis, estre aymees.
 S'estant aymé on peut Amour laisser,
 N'est il raison, ne l'estant, se laisser?
 N'est il raison te prier de permettre,
 Amour, que puisse à mes tourmens fin mettre?
 Ne permets point que de Mort face espreuve,
 Et plus que toy pitoyable la treuve :
 Mais si tu veus que i' ayme iusqu'au bout,
 Fay que celui que i' estime mon tout,
 Qui seul me peut faire plorer & rire,
 Et pour lequel si souuent ie soupire,
 Sente en ses os, en son sang, en son ame,

*Ou plus ardente, ou bien égale flame.
Alors ton faix plus aisé me sera,
Quand avec moy quelcun le portera.*

FIN DES ELEGIES.





SONNETS. — I.

*Non hauria Ulysse o qualunqu'altro mai
Piu accorto fù, da quel diuino aspetto
Pien di gratie, d'honor & di rispetto
Sperato qual i sento affanni e guai.*

*Pur, Amor, co i begli occhi tu fatt' hai
Tal piaga dentro al mio innocente petto,
Di cibo & di calor gia tuo ricetto,
Che rimedio non v'e si tu nel' dai.*

*O sorte dura, che mi fa esser quale
Punta d'un Scorpio, & domandar riparo
Contr' el velen' dall' istesso animale.*

*Chieggio li sol' ancida questa noia,
Non estingua el desir a me si caro,
Che mancar non potra ch' i non mi muoia.*



II

*O beaux yeus bruns, ô regards destournez,
O chaus sounirs, ô larmes espendues,
O noires nuits vainement atendues,
O jours luisans vainement retournez :*

*O tristes pleins, ô desirs obstinez,
O tems perdu, ô peines despendues,
O mile morts en mile rets tendues,
O pires maus contre moi destinez.*

*O ris, ô front, cheueus, bras, mains & doirs :
O lut pleintif, viole, archer & vois :
Tant de flambeaus pour ardre une femmelle !*

*De toy me plein, que tant de feus portant,
En tant d'endroits d'iceus mon cœur tatant,
N'en est sur toy volé quelque estincelle.*



III

*O longs desirs, ô esperances vaines,
Tristes soupirs & larmes coutumieres
A engendrer de moy maintes riuieres,
Dont mes deus yeus sont sources & fontaines :*

*O cruautéz, ô durtez inhumaines,
Piteus regards des celestes lumieres :
Du cœur transi ô passions premieres,
Estimez vous croire encore mes peines ?*

*Qu'encor Amour sur moy son arc essaie,
Que nouueaus feus me gette & nouueaus dars ;
Qu'il se despite, & pis qu'il pourra face :*

*Car ie suis tant nauree en toutes pars,
Que plus en moy une nouvelle plaie,
Pour m'empirer ne pourroit trouuer place.*



IIII

*Depuis qu'Amour cruel empoisonna
Premierement de son feu ma poitrine,
Toujours brulay de sa fureur diuine,
Qui un seul iour mon cœur n'abandonna.*

*Quelque trauail, dont assez me donna,
Quelque menasse & procheine ruine :
Quelque penser de mort qui tout termine,
De rien mon cœur ardent ne s'estonna.*

*Tant plus qu'Amour nous vient fort assaillir,
Plus il nous fait nos forces recueillir,
Et tousiours frais en ses combats fait estre :*

*Mais ce n'est pas qu'en rien nous fauorise,
Cil qui les Dieus & les hommes mesprise :
Mais pour plus fort contre les fors paroître :*



V

*Clere Venus, qui erres par les Cieux,
Entens ma voix qui en pleins chantera,
Tant que ta face au haut du Ciel luira.
Son long trauail & souci ennuieus.*

*Mon œil veillant s'atendrira bien mieus,
Et plus de pleurs te voyant getera.
Mieus mon lit mol de larmes baignera,
De ses trauaus voyant temoins tes yeus.*

*Donq des humains sont les lassez esprits
De dous repos & de sommeil esprits.
L'endure mal tant que le Soleil luit :*

*Et quand ie suis quasi toute cassee,
Et que me suis mise en mon lit lassee,
Crier me faut mon mal toute la nuit.*



VI

*Deus ou trois fois bienheureus le retour
De ce cler Astre, & plus heureux encore
Ce que son œil de regarder honore.
Que celle là receuroit un bon iour,*

*Qu'elle pourroit se vanter d'un bon tour
Qui baiseroit le plus beau don de Flore,
Le mieus sentant que iamais vid Aurore,
Et y feroit sur ses leures seiour!*

*C'est à moi seule à qui ce bien est du,
Pour tant de pleurs & tant de tems perdu :
Mais le voyant, tant lui feray de feste,*

*Tant emploiray de mes yeus le pouuoir,
Pour dessus lui plus de credit auoir,
Qu'en peu de tems feray grande conqueste.*



VII

*On voit mourir toute chose animee,
Lors que du corps l'ame futile part :
Je suis le corps, toy la meilleure part :
Ou es tu donq, ô ame bien aymee?*

*Ne me laissez par si long tems pamee,
Pour me sauuer apres viendrois trop tard.
Las, ne mets point ton corps en ce hazard :
Rens lui sa part & moitié estimee.*

*Mais fais, Ami, que ne soit dangereuse
Cette rencontre & reuë amoureuse,
L'accompnant, non de feuerité,*

*Non de rigueur : mais de grace amiable,
Qui doucement me rende ta beauté,
Iadis cruelle, à present favorable.*



VIII

*Le vis, ie meurs : ie me brule & me noye.
L'ay chaut estreme en endurant froidure :
La vie m'est & trop molle & trop dure.
L'ay grans ennuis entremestez de ioye :*

*Tout à un coup ie ris & ie larmoye,
Et en plaisir maint grief tourment i'endure :
Mon bien s'en va, & à iamais il dure :
Tout en un coup ie seiche & ie verdoye.*

*Ainsi amour inconstamment me meine :
Et quand ie pense auoir plus de douleur,
Sans y penser ie me treuve hors de peine.*

*Puis quand ie croy ma ioye estre certaine,
Et estre au haut de mon desiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.*



IX

*Tout aussi tot que ie commence à prendre
Dens le mol lit le repos désiré,
Mon triste esprit hors de moy retiré
S'en va vers toy incontinent se rendre.*

*Lors m'est auis que dedens mon sein tendre
Le tiens le bien, ou i'ay tant aspiré,
Et pour lequel i'ay si haut soupiré,
Que de sanglots ay souuent cuidé fendre.*

*O dous sommeil, ô nuit à moy heureuse!
Plaisant repos, plein de tranquillité,
Continuez toutes les nuit mon songe :*

*Et si iamais ma pource ame amoureuse
Ne doit auoir de bien en verité,
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.*



X

*Quand i'aperçoy ton blond chef couronné
D'un laurier verd, faire un Lut si bien pleindre,
Que tu pourrois à te suiure contreindre
Arbres & rocs : quand ie te vois orné,*

*Et de vertus dix mile enuironné,
Au chef d'honneur plus haut que nul ateindre :
Et des plus hauts les louenges esteindre :
Lors dit mon cœur en soy passionné :*

*Tant de vertu qui te font estre aymé,
Qui de chacun te font estre estimé,
Ne te pourroient aussi bien faire aymer?*

*Et aioutant à ta vertu louable
Ce nom encor de m'estre pitoyable,
De mon amour doucement i'enflamer?*



XI

*O dous regards, ô yeus pleins de beauté,
Petits iardins, pleins de fleurs amoureuses
Ou sont d'Amour les flefches dangereuses,
Tant à vous voir mon œil s'est arresté!*

*O cœur felon, ô rude cruauté,
Tant tu me tiens de façons rigoureuses,
Tant i'ay coulé de larmes langoureuses,
Sentant l'ardeur de mon cœur tourmenté!*

*Donques, mes yeus, tant de plaisir auez,
Tant de bons tours par ses yeus receuez:
Mais toy, mon cœur, plus les vois s'y complaire,*

*Plus tu languisz, plus en as de souci,
Or deuinez si ie suis aise aussi,
Sentant mon œil estre à mon cœur contraire.*



XII

*Lut, compagnon de ma calamité,
De mes soupirs témoin irréprochable,
De mes ennuis contrôleur véritable,
Tu as souuent avec moy lamenté :*

*Et tant le pleur piteus t'a molesté,
Que commençant quelque son delectable,
Tu le rendois tout soudein lamentable,
Feignant le ton que plein auoit chanté.*

*Et si tu veus efforcer au contraire,
Tu te destens & si me contreins taire :
Mais me voyant tendrement soupirer,*

*Donnant faueur à ma tant triste plainte :
En mes ennuis me plaire suis contrainte,
Et d'un dous mal douce fin esperer.*



XIII

*Oh si i'estois en ce beau sein rauie
De celui là pour lequel vois mourant :
Si avec lui viure le demeurant
De mes cours iours ne m'empeschoit enuie,*

*Si m'acollant me disoit, chere Amie,
Contentons nous l'un l'autre, s'asseurant
Que ia tempeste, Euripe, ne Courant
Ne nous pourra destioindre en notre vie :*

*Si de mes bras le tenant acollé,
Comme du Lierre est l'arbre encercelé,
La mort venoit, de mon aise enuieuse :*

*Lors que souef plus il me baiseroit,
Et mon esprit sur ses lèvres fueroit,
Bien ie mourrois, plus que viuante, heureuse.*



XIII

*Tant que mes yeus pourront larmes espandre,
A l'heur passé avec toy regretter ;
Et qu'aus sanglots & soupirs resister
Pourra ma voix, & un peu faire entendre :*

*Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignart Lut, pour tes graces chanter :
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toy comprendre :*

*Je ne souhaite encore point mourir.
Mais quand mes yeus ie sentiray tarir,
Ma voix cassée, & ma main impuissante,*

*Et mon esprit en ce mortel seiour
Ne pouuant plus montrer signe d'amante :
Priray la Mort noircir mon plus cler iour.*



XV

*Pour le retour du Soleil honorer,
Le Zephir, l'air serein lui apareille :
Et du sommeil l'eau & la terre esueille,
Qui les gardoit l'une de murmurer,*

*En dous coulant, l'autre de se parer
De mainte fleur de couleur nompareille.
Ia les oiseaus es arbres font merueille,
Et aus passans font l'ennui moderer :*

*Les Nynfes ia en mile ieus s'esbatent
Au cler de Lune, & dansans l'herbe abatent :
Veus tu Zephir de ton heur me donner,*

*Et que par toy toute me renouvelle?
Fay mon Soleil deuers moy retourner,
Et tu verras s'il ne me rend plus belle.*



XVI

*Après qu'un tems la gresle & le tonnerre
Ont le haut mont de Caucaſe batu,
Le beau iour vient, de leur reuétu.
Quand Phebus ha ſon cerne fait en terre,*

*Et l'Ocean il regaigne à grand erre :
Sa ſeur ſe montre avec ſon chef pointu.
Quand quelque tems le Parthe ha combatu,
Il prent la fuite & ſon arc il deſſerre.*

*Un tems i'ay vù & conſolé pleintif,
Et deſiant de mon feu peu hatif :
Mais maintenant que tu m'as embrasée,*

*Et ſuis au point auquel tu me voulois,
Tu as ta flame en quelque eau arrosée,
Et es plus froid qu'eſtre ie ne ſoulois.*



XVII

*Je fuis la vile, & temples, & tous lieux,
Esquels prenant plaisir à t'ouïr pleindre,
Tu peus, & non sans force, me contredire
De te donner ce qu'estimois le mieus.*

*Masques, tournois, ieus me sont ennuius,
Et rien sans toy de beau ne me puis peindre :
Tant que tachant à ce desir esteindre,
Et un nouuel objet faire à mes yeus,*

*Et des pensers amoureux me distraire,
Des bois espais sui le plus solitaire :
Mais i'aperçoy, ayant erré maint tour,*

*Que si ie veus de toy estre deliure,
Il me conuient hors de moymesme viure,
Ou fais encor que loin sois en seiour.*



XVIII

*Baïse m'encor, rebaiſe moy & baiſe :
 Donne m'en un de tes plus ſauoureux,
 Donne m'en un de tes plus amoureux :
 Le t'en rendray quatre plus chaus que baiſe.*

*Las, te pleins tu ? ça que ce mal t'apaiſe,
 En t'en donnant dix autres doucereus.
 Ainſi meſlans nos baiſers tant heureux
 Louiſſons nous l'un de l'autre à notre aiſe.*

*Lors double vie à chacun en ſuiura.
 Chacun en ſoy & ſon ami viura.
 Permets m'Amour penſer quelque folie :*

*Touſiours ſuis mal, viuant diſcrettement,
 Et ne me puis donner contentement,
 Si hors de moy ne fay quelque ſaillie.*



XIX

*Diane estant en l'espeffeur d'un bois,
Après auoir mainte beste assenee,
Prenoit le frais, de Nynfes couronnee :
L'allois resuant comme fay maintefois,*

*Sans y penser : quand i'ouy une vois,
Qui m'apela, disant, Nynfe estonnee,
Que ne t'es tu vers Diane tournee ?
Et me voyant sans arc & sans carquois,*

*Qu'as tu trouué, ô compagne, en ta voye,
Qui de ton arc & flesches ait fait proye ?
Le m'animay, respons ie, à un passant ,*

*Et lui getay en vain toutes mes flesches
Et l'arc apres : mais lui les ramassant
Et les tirant me fit cent & cent bresches.*



XX

*Predit me fut, que deuoit fermement
Un iour aymer celui dont la figure
Me fut descrite : & sans autre peinture
Le reconnu quand vy premierement :*

*Puis le voyant aymer fatalement,
Pitié ie pris de sa triste auenture :
Et tellement ie forçay ma nature,
Qu'autant que lui aymay ardentement.*

*Qui n'ust pensé qu'en faueur deuoit croitre
Ce que le Ciel & destins firent naitre ?
Mais quand ie voy si nubileus aprets,*

*Vents si cruels & tant horrible orage :
Ie croy qu'estoient les infernaus arrets,
Qui de si loin m'ourdissoient ce naufrage.*



XXI

*Quelle grandeur rend l'homme venerable?
Quelle grosseur? quel poil? quelle couleur?
Qui est des yeus le plus emmieleur?
Qui fait plus tot une playe incurable?*

*Quel chant est plus à l'homme conuenable?
Qui plus penetre en chantant sa douleur?
Qui un dous lut fait encore meilleur?
Quel naturel est le plus amiable?*

*Je ne voudrois le dire assurément,
Ayant Amour forcé mon iugement :
Mais ie say bien & de tant ie m'assure,*

*Que tout le beau que lon pourroit choisir,
Et que tout l'art qui aide la Nature,
Ne me sauroient acroitre mon desir.*



XXII

*Luisant Soleil, que tu es bien heureux,
De voir tousjours de l'Amie la face :
Et toy, sa seur, qu'Endimion embrasse,
Tant te repais de miel amoureux.*

*Mars voit Venus : Mercure auentureus
De Ciel en Ciel, de lieu en lieu se glasse :
Et Iupiter remarque en mainte place
Ses premiers ans plus gays & chaleureus.*

*Voilà du Ciel la puissante harmonie,
Qui les esprits diuins ensemble lie :
Mais s'ils auoient ce qu'ils ayment lointein,*

*Leur harmonie & ordre irreuocable
Se tourneroit en erreur variable,
Et comme moy trauailleroient en vain.*



XXIII

*Las! que me sert, que si parfaitement
Louas iadis & ma tresse doree,
Et de mes yeus la beauté comparee
A deus Soleils, dont Amour finement*

*Tira les trets causes de ton tourment?
Ou estes vous, pleurs de peu de duree?
Et mort par qui deuoit estre honoree
Ta ferme amour & iteré serment?*

*Donques c'estoit le but de ta malice
De m'asseruir sous ombre de seruire?
Pardonne moy, Amy, à cette fois,*

*Estant outree & de despit & d'ire :
Mais ie m'assure, quelque part que tu sois,
Qu' autant que moy tu souffres de martire.*



XXIII

*N*e reprenez, Dames, si i'ay aymé :
 Si i'ay senti mille torches ardentes,
 Mille trauaus, mille douleurs mordantes :
 Si en pleurant i'ay mon tems consumé,

*L*as que mon nom n'en soit par vous blamé.
 Si i'ai failli, les peines sont presentes,
 N'aigrissez point leurs pointes violentes :
 Mais estimez qu'Amour, à point nommé,

*S*ans votre ardeur d'un Vulcan excuser,
 Sans la beauté d'Adonis acuser,
 Pourra, s'il veut, plus vous rendre amoureuses :

*E*n ayant moins que moi d'ocasion,
 Et plus d'estrange & forte passion.
 Et gardez vous d'estre plus malheureuses.

FIN DES EVVRES DE LOVIZE LABE LIONNOIZE.



AVS POETES DE LOVIZE LABE.



AVX POETES DE LOVIZE LABE.

SONNET.

*Vous qui le los de Louïze escriuez,
Et qui auez, par gaye fantafie
Cette beauté, votre suger, choisie,
Voyez quel bien pour vous, vous poursuiuez.*

*Elle des dons des Muses cultiuez,
S'est pour soymesme & pour autrui faisie :
Tant qu'en louant sa dîne Poësie,
Mieus que par vous par elle vous viuez.*

*Laure ut besoin de faueur empruntée,
Pour de renom ses graces animer :
Louïze autant en beauté réputée,*

*Trop plus se fait par sa plume estimer.
Et de soymesme elle se faisant croire,
A ses loueurs est cause de leur gloire.*





ESCRIZ

DE DIVERS POETES,

A LA LOVENCE

DE LOVIZE LABE LIONNOISE.

ΕΙΣ ΩΔΑΣ ΛΟΙΣΗΣ ΛΑΒΑΙΑΣ.

Τάς Σαπφούς ὠδὰς γλυκυφώνου ἄς ἀπολεσσαν
Ἡ' παμφάγου χρόνου βίη,
Μειλιχίῳ Παφίης καὶ Ἐρώτων νυν γέ Λαβαίῃ
Κόλπῳ τραφεῖς' ἀνήγαγε.
Εἰ δὲ τις ὡς καινὸν θαυμάζει, καὶ πόθεν ἐστι,
Φησὶν, νέη ποιήτρια,
Γνοίῃ ὡς γοργὸν καὶ ἀκαμπτον δυστυχέουσα
Ἐχει Φάων' ἐρώμενον :
Τοῦ πληθεῖσα φυγῆ, λιγυρὸν μέλος ἤρξε τάλαινα
Χορδαῖς ἐναρμόζειν λυρῆς.
Σφοδρὰ δὲ πρὸς ταυτας ποιήσεις οἴστρ' ἐνήσει
Παιδῶν ἐρὰν ὑπερφηάων.



DE ALOYSÆ LABÆÆ OSCULIS.

*Iam non canoras Pegasidas tuis
 Affuesce votis : nil tibi Cynthus
 Fontisue Dircaei recessus
 Profuerint, vel inanis Euan.*

*Sed tu Labææ basia candidæ
 Imbuta poscas nectare, quæ rosas
 Spirant amaracosque molles,
 Et violas, Arabumque succos.*

*Non illa summis dispereunt labris,
 Sed quæ reclusis obicibus patet
 Inerme pectus, suaueolentis
 Oris aculeolo calefcit.*

*Illo medullæ protinus astuant,
 Et dissolutis spiritus omnibus
 Nodis in ore suauiantis
 . Lenius emoritur Labææ.*

*Hoc plenus æstro (dicere seu lubet
 Sectis puellas unguibus acriter
 Depræliantes, aut iniustam
 Dente notam labiis querentis :*

*Cæliue motus & redeuntia
 Anni vicissim tempora : nec suo*

*Fulgore lucentem Dianam,
Sideribusue polos micanteis,*

*Dignum Labæe basiolis melos
Quod voce mistis cum fidibus canat)
Dices coronatus quod aureis
Cecropias Latiasque pungat.*

EN GRACE DV DIALOGVE D'AMOUR ET DE FOLIE, EVVRE
DE D. LOVÏZE LABE LIONNOIZE.

*Amour est donq pure inclinacion
Du Ciel en nous, mais non necessitante :
Ou bien vertu, qui nos cœurs impuissante
A resister contre son accion ?*

*C'est donq de l'ame une alteracion
De vain desir legerement naissante,
A tout obiet de l'espoir perissante,
Comme muable à toute passion ?*

*Ja ne soit crù, que la douce folie
D'un libre Amant d'ardeur libre amollie
Perde son miel en si amer Absynte,*

*Puis que lon voit un esprit si gentil
Se recourer de ce Chaos sutil,
Ou de Raison la Loy se laberynte.*

NON SI NON LA.

 EN CONTEMPLACION DE D. LOVIZE LABE.

*Quel Dieu graua cette magesté douce
 En ce gay port d'une pronte alegresse?
 De quel liz est, mais de quelle Deesse
 Cette beauté, qui les autres destrouffe?*

*Quelle Syrene hors du sein ce chant pouffe,
 Qui deceuroit le caut Prince de Grece?
 Quels sont ces yeus, mais bien quel trofee est ce,
 Qui tient d'Amour l'arc, les trets & la trouffe?*

*Ici le Ciel liberal me fait voir
 En leur parfait, grace, honneur, & sauoir,
 Et de vertu le rare témoignage :*

*Ici le traytre Amour me veut surprendre :
 Ah! de quel feu brule un cœur ia en cendre?
 Comme en deus pars ce peut il mettre en gage?*

P. D. T.

A D. LOVIZE LABE, SVR SON PORTRAIT.

*Iadis un Grec sus une froide image,
 Que consacra Praxitele à Cyprine,
 Rafreschissant son ardente poitrine
 Redit du maitre admirable l'ourage.*

*Las ! peu s'en faut qu'à ce petit ombrage,
Reconnoissant ta bouche coralline,
Et tous les traits de ta beauté diuine,
le n'aye autant porté témoignage.*

*Qu'ust fait ce Grec si cette image nue
Entre ses bras fust Venus deuenue ?
Que suis ie lors quand Louize me touche,*

*Et l'accollant d'un long baiser me baise ?
L'ame me part, & mourant en cet aise,
le la reprends ia fuiant en sa bouche.*

SONNET.

*le laisse apart Meduse, & sa beauté,
Qui transmuoit en pierre froide & dure,
Ceus qui prenoient à la voir trop de cure,
Pour admirer plus grande nouueauté,*

*Et reciter la douce cruauté
De BELLE A SOY, qui fait bien plus grand' chose,
Lors qu'en son tout grace naïue enclose,
Veut estargir sa douce priuauté.*

*Car d'un corps fait au comble de son mieu,
Du vif mourant contournement des yeus,
A demi clos tournant le blanc en vuë :*

*Puis d'un soupir mignardement issant,
 Avant l'apas d'un souzris blandissant,
 Les regardans en soymesme transmue.*

DEVOIR DE VOIR.

A CELLE QUI N'EST SEVLEMENT A SOY BELLE.

*Si le Soleil ne peut tousjours reluire,
 Fuir ne faut pourtant tout ce qui luit,
 Car si au Ciel quelqu'autre flamme duit,
 Sans le Soleil peut bien la clarté luire.*

*Mais quoy? sans lui, las! on la veut reduire
 Au seul plaisir d'un Astre radieus,
 Qui autre part d'esclairer enuieus,
 Par ce moyen peut à la clarté nuire.*

*Las! quel Climat lui sera donq heureux,
 N'ayant faueur que par l'Astre amoureux,
 Ou viue meurt cette lueur premiere?*

*Si d'autre espoir de sa propre vertu
 N'est par effet son lustre reuétu,
 Sous tel Phebus s'esteindra sa lumiere.*

DEVOIR DE VOIR.

AVTRE A ELLE MESME.

*Voyez, Amans, voyez si la pitié
 A mon secours or' à tort ie reclame :
 Du haut, ou bas, rien n'est fors ma poure ame,
 Qui n'ait goûté quelque fruit d'amitié.*

*Par quel destin, las ! toute autre moitié
 La mienne suit ? suiuant l'ingrate trace
 De celle là, dont esperant la grace,
 Acquis ie n'ay que toute inimitié ?*

*O douce Mort (à tous plus qu'à soy belle)
 A ta clarté ne sois ainsî rebelle,
 Ains doucement la fais en toy mourir :*

*Si tu ne veus par façon rigoureuse
 Sans aliment la rendre tenebreuse :
 Car ia l'esteint, qui la peut secourir.*

A D. LOVIZE, DES MVSES OV PREMIERE OV DIZIEME
 COVRONNANTE LA TROUPE.

*Nature ayant en ses ldees pris
 Un tel suget, qu'il surpassoit son mieus :
 De grace ell' ut pour l'illustrer des Dieus
 O'troy entier du plus supernel pris :*

*Dont elle put l'Univers rendre esprits,
Ouvrant l'amas des infus bienheureus,
Duquel le rare epuré par les Cieux
Atire encor le bien né des esprits.*

*Dieus qui soufrez flamboyer tel Soleil
A vous egal, à vous le plus pareil,
Témoins le front de sa beauté premiere,*

*Permettez vous chose si excellente
Patir l'horreur d'Atrope palissante,
Ne la laissant immortelle lumiere ?*

D'IMMORTEL ZELE.

SONETTO.

*Qui doue in braccio al Rodano si vede
Girne le Sona queta, si ch' a pena
Scorger si puo là doue l'onde mena,
Si lenta muoue entr' al suo letto il piede :*

*Giunsi punto d'Amor, cinto di Fede,
Di speme priuo, e colmo de la pena,
Ch' all' Alma (pria d'ogni dolcezza piena)
Fa di tutto il piacere aperte prede ;*

*E mouendo i sospiri a chiamar voi
(Lungi dal vostro puro aer' sereno)
Sperai vinto dal sonno alta quiete :*

*Ma tosto udij dirmi da voi: Se i tuoi
Occhi son tristi e molli, i miei non meno,
Così sempre per noi pianto si miete.*

SONETTO.

*Ardo d'un dolce fuoco, e quest' ardore
Smorzar non cerco; anzi m'è caro tanto,
Che lieto in mezo de le fiamme io canto
Le vostre lodi e'l sopran vostro honore;*

*E chieggio in guiderdone al mio Signore
Che non mi dia cagion d'eterno pianto;
Ma d'un' istesso fuoco hoggi altrettanto
Vi porga sì ch' ogn'hor n'auuampi il cuore.*

*Amor seco ogni ben mai sempre apporta,
Quando d'un par desio due Petti inuoglia:
Ma s'un ne lascia, è morte atroce e ria:*

*Siatemi dunque voi sicura scorta:
Suegliate homai questa grauosa spoglia,
Ch' a voi consacrerò la penna mia.*

Ammenturofi fiori,
Che così dolce seno,
Che così care chiome in guardia haveste;
Benedetto il sereno
Aer' done nasceste;
E' que' mille colori
Di cui natura in voi vaga si piacque:
Ben' fù dolce destino
Il vostro, e' quel' mattino
Che si felice al morir' vostro nacque:
Vinchino hor' vostri odori
Gli odorosi Sabei, gli Arabi honori.

Dolce Luisa mia
Che tanto bella sete,
Quanto effer' vi volete: E' come il core
Havete sculto amore, e cortesia:
Tal' ne gli occhi di lor' si scorge traccia:
Da queste dolci braccia,
Da questi ardenti baci, anima bella,
Morte sola mi suella
Ne unqua mai fra noi maggior' si sia
Paura e' gelosia.

Altra luce non veggio:
Altro sole, alma bella,
Fuor' che i vostri occhi santi
Non ho: e' questi hor' chieggio
Sol' per mia guida e' stella

*Sempre come hor' sereni.
 A voi beati amanti
 Altra inuidia, altro zelo
 Non hauro mai : se il cielo
 Vuol' che io mia vita meni
 In cosi fatta guisa
 A i dolci raggi lor' dolce Luisa.*

ESTREINES, A DAME LOUIZE LABE.

*Louïze est tant gracieuse & tant belle,
 Louïze à tout est tant bien auenante,
 Louïze ha l'œil de si viue estincelle,
 Louïze ha face au corps tant conuenante,
 De si beau port, si belle & si luisante,
 Louïze ha voix que la Musique auoue,
 Louïze ha main qui tant bien au lut ioue,
 Louïze ha tant ce qu'en toutes on prise,
 Que ie ne puis que Louïze ne loue,
 Et si ne puis assez louer Louïze.*

A D. L. I.

*Ton lut her soir encor se resentoit
 De ta main douce, & gozier gracieus,
 Et sous mes doigts sans leur ayde chantoit :
 Quand un Demon, ou sur moy enuius,
 Ou de mon bien se feingnant soucieus,*

*Me dit : c'est trop sus un lut pris plaisir.
 N'aperçois tu un furieux desir
 Cherchant autour de toy une cordelle,
 Pour de ton cœur la Dame au lut saisir ?
 Et, ce disant, rompit ma chanterelle.*

ÉPIÏRE A SES AMIS, DES GRACIEVSETEZ DE D. L. L.

*Que faites vous, mes compagnons,
 Des cheres Muses chers mignons ?
 Au'ous encore en notre absence
 De votre Magny souuenance ?
 Magny votre compagnon dous,
 Qui ha souuenance de vous
 Plus qu'assez, s'une Damoiselle
 Sa douce maitresse nouvelle
 Qui l'estreint d'une estroite Foy
 Le laisse souuenir de soy.
 Mais le Pouret qu'Amour tourmente
 D'une chaleur trop vehemente,
 En oubli le Pouret ha mis
 Soymesme & ses meilleurs amis :
 Et le Pouret à rien ne pense,
 Et si n'a de rien souuenance,
 Mais seulement il lui souuient
 De la maitresse qui le tient,
 Et rien sinon d'elle il ne pense
 N'ayant que d'elle souuenance.
 Et tout brulé du feu d'amours
 Passe ainsi les nuits & les iours,
 Sous le ioug d'une Damoiselle*

Sa douce maitresse nouvelle,
 Qui le fait ore esclave sien,
 Ataché d'un nouveau lien :
 Qui le cœur de ce miserable
 Brule d'un feu non secourable,
 Si le secours soulacieu
 Ne lui vient de ses mesmes yeus,
 Qui premiers sa flamme alumerent,
 Qui premiers son cœur enflammerent,
 Et par qui peut estre adouci
 L'amoureux feu de son souci.
 Mais ny le vin ny la viande,
 Tant soit elle douce & friande,
 Ne lui peuvent plus agreer.
 Rien ne pourroit le recreer,
 Non pas les gentilles belles
 De ces gentiles Damoiselles,
 De qui la demeure lon met
 Sur l'Heliconien sommet,
 Qu'il auoit tousiours honorees,
 Qu'il auoit tousiours adorees
 Des son ieune aage nouuelet,
 Encores enfant tendrelet.
 Adieu donq Nynfes, adieu belles,
 Adieu gentiles Damoiselles,
 Adieu le Chœur Pegasiën,
 Adieu l'honneur Parnasiën.
 Venus la mignarde Deesse,
 De Paphe la belle Princeße,
 Et son petit fils Cupidon
 Me maitrisent de leur brandon.
 Vos chansons n'ont point de puissance
 De me donner quelque allegeance

*Aus tourmens qui tiennent mon cœur,
 Genné d'une douce langueur
 le n'ay que faire de vous, belles :*
Adieu, gentiles Damoiselles :
*Car ny pour voir des monceaux d'or
 Assemblez dedens un tresor,
 Ny pour voir flostoter le Rone,
 Ny pour voir escouler la Sone,
 Ny le gargouillant ruisselet,
 Qui coulant d'un bruit doucelet,
 A dormir, d'une douce enuie,
 Sur la fresche riue conuie :*
*Ny par les ombreus arbrisseaus
 Le dous ramage des oiseaus,
 Ny violons, ny espinettes,
 Ny les gaillardes chansonnettes,
 Ny au chant des gaires chansons
 Voir les garces & les garçons
 Fraper en rond, sans qu'aucun erre,
 D'un branle mesuré, la terre.
 Ny tout celà qu'a de ioyeus
 Le renouueau deliciaeus,
 Ny de mon cher Giués (qui m'ayme
 Comme ses yeus) le confort mesme.
 Mon cher Giués, qui comme moy
 Languit en amoureux é moy,
 Ne peuvent flater la langueur
 Qui tient genné mon poure cœur :*
*Bien que la mignarde maitresse,
 Pour qui ie languis en détresse,
 Contre mon amoureux tourment
 Ne s'endurcisse fierement :*
Et bien qu'ingrate ne soit celle,

*Celle gentile Damoiselle
Qui fait d'un regard bien humain,
Arde cent feus dedens mon sein.*

*Mais que sert toute la careffe
Que ie reçoÿ de ma maitresse ?
Et que me vaut passer les iours
En telle esperance d'amours,
Si les nuiz de mile ennuiz pleines
Rendent mes esperances veines ?
Et les iours encor pleins d'ennuis,
Qu'absent de la belle ie suis ?
Quand ie meurs, absent de la belle,
Ou quand ie meurs present pres d'elle
N'osant montrer (ô dur tourment !)
Comment ie l'ayme ardemment ?*

*Celui vraiment est miserable
Qu'Amour, voire estant favorable,
Rend de sa flame langoureux.
Chetif quiconque est amoureux,
Par qui si cher est estimee
Vne si legere fumee
D'un plaisir suiui de si pres
De tant d'ennuiz qui sont apres.
Si ay ie aussi cher estimee
Vne si legere fumee.*

DES BEAUTEZ DE D. L. L.

*Ou print l'enfant Amour le fin or qui dora
En mile crespillons ta teste blondissante ?
En quel iardin print il la roze rougissante
Qui le liz argenté de ton teint colora ?*

*La douce granité que ton front émirz
 Les deux rubis balais de ta bouche illecite
 Et les rais de cet ail qui doucement m'encourage
 En quel lieu les print il quand il : en terre -*

*Il'ou print Amour encor ces filez & ces le-Jes.
 Ces haims & ces apasfs que sans feu tu me briffes.
 Soit parlant ou riant ou guignant de tes yeux*

*Il print d'Herme, de Cypre, & du sein de l'Amour.
 Des rayons du Soleil, & des Graces encor.
 Ces atraits & ces dons, pour prendre hommes & Dieux.*

A ELLE MESME.

*O ma belle rebelle,
 Las que tu m'es cruelle !
 Ou quand d'un dous souzris
 Larron de mes esprits,
 Ou quand d'une parole
 Si mignardement mole,
 Ou quand d'un regard d'yeus
 Traytrement gracieus,
 Ou quand d'un petit geste
 Non autre que celeste,
 En amoureuse ardeur
 Tu m'enflames le cœur.
 O ma belle rebelle,*

Las que tu m'es cruelle !
 Quand la cuisante ardeur
 Qui me brule le cœur,
 Veut que ie te demande
 A sa brulure grande
 Vn rafraeschissement
 D'un baiser seulement.

O ma belle rebelle,
 Que tu serois cruelle !
 Si d'un petit baiser,
 Ne voulois l'apaiser,
 Au lieu d'alegement
 Acroissant mon tourment.
 Me puisse ie un iour, dure,
 Venger de cette iniure :
 Mon petit maitre Amour
 Te puisse outrer un iour
 Et pour moi langoureuse,
 Il te face amoureuse,
 Comme il m'a langoureux
 Pour toy fait amoureux.
 Alors par ma vengeance
 Tu auras connoissance
 Que vaut d'un dous baiser
 Vn Amant refuser.
 Et si ie te le donne,
 Ma gentile mignonne,
 Quand plus fort le desir
 En viendroit te saisir :
 Lors apres ma vengeance,
 Tu auras connoissance
 Quel bien fait, d'un baiser
 L'Amant ne refuser.

DOVBLE RONDEAV, A ELLE.

*Estant nauré d'un dard secrettement,
 Par Cupidon, & blessé à outrance,
 le n'ois pas declairer mon tourment
 Saisi de peur, delaisé d'esperance,
 Mais celui seul, qui m'auoit fait l'ofense,
 M'a assureé, disant, que sans ofense
 le pouuois bien mon ardeur deceler,
 Ce que i'ay fait sans plus le receler,
 Estant nauré.*

*A une donq pourement assureé,
 Creingnant bien fort d'elle estre refusé,
 Ay declairé du tout ma doleance :
 Et sur mon mal hardiment excusé
 Lui supliant me donner allegeance,
 Ou autrement ie perdrais pacience
 Estant nauré.*

*Au mien propos ha si bien respondu
 Celle que i'ay plus chere, que mon ame,
 Et mon vouloir sagement entendu,
 Que ie consens qu'il me soit donné blame
 Si ie l'oublie : car elle m'a rendu
 Le sens, l'esprit, l'honneur, le cœur & l'ame
 Estant nauré.*

ODE EN FAVEUR DE D. LOVÏZE LABE, A SON BON SIGNEVR.

D. M.

*Muses, filles de Iupiter,
 Il nous faut ores aquiter
 Vers ce docte & gentil Fumee,
 Qui contre le tems inhumain
 Tient vos meilleurs trets en sa main,
 Pour paranner sa renommee.*

*le lui dois, il me doit aussi :
 Et si i'ay ores de souci
 Pour faire mon payment plus dine,
 le le voy ores deuant moy
 En un aussi plaisant é moy
 Pour faire son Ode Latine.*

*Mais par ou commencerons nous ?
 Dites le, Muses : car sans vous
 le ne suis l'ignorante tourbe,
 Et sans vous ie ne peu chanter
 Chose, qui puisse contenter
 Le pere de la lyre courbe.*

*Quand celui qui iadis naquit
 Dans la tour d'erein, que conquit
 Iupiter d'une caute ruse,
 Vt trenché le chef qui muoit
 En rocher celui qu'il voyoit,
 Le chef hideus de la Meduse :*

*Adonques par l'air s'en allant,
 Monté sur un cheual volant,
 Il portoit cette horrible teste :
 Et ia desia voisin des Cieus
 Il faisoit voir en mile lieus
 La grandeur de cette conqueste.*

*Tandis du chef ainsi trenché
 Estant freschement arraché,
 Distiloit du sang goutte à goutte :
 Qui soudein qu'en terre il estoit,
 Des fleurs vermeilles enfantoit,
 Qui changeoient la campagne toute,*

*Non en serpent, non en ruisseau,
 Non en loup, & non en oiseau,
 En pucelle, Satire ou Cyne :
 Mais bien en pierre : faisant voir
 Par un admirable pouuoir
 La vertu de leur origine.*

*Et c'est aussi pourquoy ie crois,
 Que fendant l'air en mile endrois
 Sur mile estrangeres campagnes,
 A la fin en France il vola,
 Ou du chef hideus s'escoula
 Quelque sang entre ces montagnes :*

*Mesmement aupres de ce pont
 Opposé viz à viz du mont,
 Du mont orgueilleus de Foruiere :
 En cet endroit ou ie te vois
 Egaier meinte & meintefois
 Entre l'une & l'autre riuere.*

*Car deslors que fatalement
 l'en aprochay premierement,
 le vis des la premiere aproche
 le ne say quelle belle fleur :
 Qui soudein m'esclauant le cœur
 Le fit changer en une roche.*

*le viz encor tout à l'entour
 Mile petis freres d'Amour,
 Qui menoient mile douces guerres :
 Et mile creintifs amoureux
 Qui tous comme moy langoureux
 Auoient leurs cœurs changez en pierres.*

*Depuis estant ainsi rocher,
 le viz pres de moy aprocher
 Vne Meduse plus acorte
 Que celle dont s'arme Pallas,
 Qui changea iadis cet Atlas
 Qui le Ciel sur l'eschine porte.*

*Car elle ayant moins de beautez,
 De ces cheueus enserpentez
 Faisoit ces changemens estranges :
 Mais cetteci, d'un seul regard
 De son œil doucement hagard
 Fait mile plus heurus eschanges.*

*Celui qui voit son front si beau,
 Voit un Ciel, ainçois un tableau
 De cristal, de glace, ou de verre :
 Et qui voit son sourcil benin,
 Voit le petit arc hebenin,
 Dont Amour ses traits nous defferre.*

*Celui qui voit son teint vermeil,
 Voit les roses qu'à son réueil
 Phebus épanit & colore :
 Et qui voit ses cheveux encor,
 Voit dans Pactole le tresor
 Dequoy ses sablons il redore.*

*Celui qui voit ses yeux iumeaus,
 Voit au ciel deux heureux flambeaus,
 Qui rendent la nuit plus serene :
 Et celui qui peut quelquefois
 Esconter sa diuine voix
 Entend celle d'une Sirene.*

*Celui qui fleure en la baisant
 Son vent si doux & si plaisant,
 Fleure l'odeur de la Sabee :
 Et qui voit ses dens en riant
 Voit des terres de l'Orient
 Meinte perlette defrobee.*

*Celui qui contemple son sein
 Large, poli, profond & plein,
 De l'Amour contemple la gloire,
 Et voit son teton rondelet,
 Voit deux petis gazons de lait,
 Ou bien deux boulettes d'iuoire.*

*Celui qui voit sa belle main,
 Se peut assurer tout soudein
 D'auoir vù celle de l'Aurore :
 Et qui voit ses piez si petis,
 S'assure que ceus de Thetis
 Heureus il ha pù voir encore.*

Quant à ce que l'acoutrement
 Cache, ce semble, expressement
 Pour mirer sur ce beau chef d'œuvre,
 Nul que l'Ami ne le voit point :
 Mais le grasselet embonpoint
 Du visage le nous descœuvre.

Et voilà comment ie fuz pris
 Aus rets de l'enfant de Cypris,
 Esprouuant sa douce pointure :
 Et comme une Meduse fit,
 Par un dommageable proufit,
 Changer mon cœur en pierre dure.

Mais c'est au vray la rarité
 De sa grace & de sa beauté,
 Qui rait ainsi les personnes :
 Et qui leur ôte cautelement
 La franchise & le sentiment,
 Ainsi que faisoient les Gorgonnes.

Le Tems cette grand' faulx tenant
 Se vét de couleur azuree,
 Pour nous montrer qu'en moissonnant
 Les choses de plus de duree,
 Il se gouuerne par les Cieus :
 Et porte ainsi la barbe grise,
 Pour faire voir qu'Hommes & Dieus
 Ont de lui leur naissance prise.

Il assemble meinte couleur
 Sur son azur, pource qu'il treine
 Le plaisir apres la douleur

Et le repos apres la peine :
 Montrant qu'il nous faut endurer
 Le mal, pensant qu'il doit fin prendre.
 Comme l'Amant doit esperer,
 Et merci de sa Dame attendre.

Il porte sur son vètement,
 Vn milier d'estes empennees,
 Pour montrer comme vitement
 Il s'en vole avec nos annees :
 Et s'accompagne en tous ses faits
 De cette gente Damoiselle,
 Confessant que tous ses efets
 N'ont grace ne vertu sans elle.

Elle s'apelle Ocasion
 Qui chauue par derriere porte,
 Sous une docte allusion,
 Ses longs cheueus en cette sorte :
 A fin d'enseigner à tous ceus
 Qui la rencontrent d'aenture,
 De ne se montrer pareffeus
 A la prendre à la cheuelure.

Car s'elle se tourne & s'en fuit,
 En vain apres on se traueille :
 Sans espoir de fruit on la suit.
 Le tems ce dous loisir nous baille,
 De pouuoir gayement ici
 Dire & ouir maintes sornettes,
 Et adoucir notre souci,
 En contant de nos amourettes.

*Le Tems encore quelquefois
 Admirant ta grace eternelle
 Chantera d'une belle voix
 D'Auanson ta gloire eternelle :*
*Mais or' l'ocasion n'entend
 Que plus long tems ie l'entretienne,
 Creingnant perdre l'heur qui m'atend
 Ou qu'autre masque ne suruienne.*

MADRIGALE.

*Arse così per voi, Donna, il mio core
 Il primo di ch' intento vi mirai,
 Che certo mi pensai
 Che no potesse in me crescere piu ardore :*
*Ma in voi belta crescendo d'hor' in hora,
 Cresc' in me il fuoco ancora,
 Il qual no potra mai crescer' si poco,
 Ch' altro nò saro piu che fiamme e fuoco.*

ODE.

*Toute bonté abondante
 Aus gouverneurs des saints Cieux,
 Vn, qui de main foudroyante
 Estonne mortels & Dieus,*

*Ensemença ces bas lieus
De diuersité d'atomes
Formez de ce vertueus
Surpassant celui des hommes.*

*Lesquels d'une destinee
Sous quelque fatal heurus,
Pour former une bien nee
Furent ensemble amoureux :
Et goutant le sauoureux,
Lequel ou l'Amour termine,
Ou le rend plus doucereus,
La font voir chose diuine.*

*Mesmement si familiere
A la troupe des neuf Sœurs,
Qu'elle l'ont pour leur lumiere
Fait lampeger en leurs chœurs :
Là receuant les honneurs
De ceus, qu'on n'a laissé boire
Aus sources & cours donneurs
De perpetuelle gloire.*

*Elle le fait aparôître
Au doctre de ses escriz,
Qu'on voit iournellement naître,
Et deuancer les esprits,
Qui auoient gaigné le pris
D'estre mieus luz en notre aage.
O feminin entrepris
De l'immortalité gage !*

*Qui une flame amoureuse,
Qui mieus les passionnez,*

*Et de veine plus heureuse
Discerne les aptes nez,
Et à l'Amour fortunez,
De ceus, lesquels à outrance
Seront tousiours mal menez,
Et repuz d'une esperance ?*

*Qui de langue plus diserte
Fait le Musagete orer
Contre l'eloquence experte
Du Dieu, qui peut atirer
Par le caut de son parler
L'erreur à la vraye trace ?
Qui pres d'eus peut sommeiller,
Comme elle, sur le Parnasse ?*

*Donq que sur ses temples vole
Ce vert entortillonné
Pris de la ramure mole
De la fuyarde Daphné,
Et doctement façonné
Pour orner la seur de celle,
Qui sortit, le coup donné,
En armes, de la ceruelle.*

SONNET A D. L. L. PAR A. F. R.

*Si de ceus qui ne t'ont connue, qu'en lisant
Tes Odes & Sonnets, Louize, es honoree :
Si ta voix de ton lut argentin temperee,
D'arrester les passans est moyen suffisant :*

*Et si souuent tes yeus d'un seul rayon luisant
 Ont meinte ame en prison pour t'adorer serree :
 Tu te peus bien de moy tenir toute assuree.
 Car si iamais ton œil sus un cœur fut puissant,*

*Il ha esté sur moy, & fait meinte grand' playe :
 Telle grace à chanter, baller, sonner te suit,
 Qu'à rompre ton lien ou fuir ie n'essaye.*

*Tant tes vers amoureux t'ont donné los & bruit,
 Qu'heureus me sens t'auoir non le premier aymee,
 Mais prisé ton sauoir auant la renommee.*

A DAME LOVÏZE LABE, LIONNOIZE, LA COMPARANT AVS
 CIEVS.

*Sept feus on voit au Ciel, lesquels ainsi
 Sont tous en toy meslez ensemblement.
 Phebé est blanche : & tu es blanche aussi.
 Mercure est docte : & toy pareillement.*

*Venus tousiours belle : semblablement
 Belle tousiours à mes yeus tu te montre.
 Tout de fin or est le chef du Soleil :
 Le tien au sien ie voy du tout pareil.
 Mars est puissant : mais il creint ta rencontre.*

Iupiter tient les Cieux en sa puissance :
Ta grand' beauté tient tout en son pouuoir.
Saturne au Ciel ha la plus haute essence .
Tu as aussi la douce iouissance
Du plus haut heur qu'autre pourroit auoir.

Donq qui veut voir les grans dons, que les Dieus
Ont mis en toy, qu'il contemple les Cieux.

DES LOVENGES DE DAME LOVÏZE LABE, LIONNOIZE.

Il ne faut point que i'apelle
Les hauts Dieus à mon secours,
Ou bien la bande pucelle
Pour m'ayder en mon discours.
Puis que les Dieus, de leur grace,
Les saintes Musés, les Cieux
Ont tant illustré la face,
Le corps, l'esprit curieus
De celle, dont i'apareille
La louenge nompareille,
le congnoy bien clerement
Que toute essence diuine
Me fauorise, & s'encline
A ce beau commencement.

Sus sus donq, blanche fenestre,
Fay tes resonans effors :

Et toy, ó mignarde destre,
 Chatouille ses dons acors :
 Chantons la face angelique,
 Chantons le beau chef doré,
 Si beau, que le Dieu Delphique
 D'un plus beau n'est décoré.
 N'oublions en notre metre
 Comme elle osa s'entremettre
 D'armer ses membres mignars :
 Montrant au haut de sa teste
 Vne esponuentable creste
 Sur tous les autres soudars.

O noble, ó diuin chef d'œuvre
 Des Dieus hauteins tous puissans,
 Au moins maintenant descœuvre
 Tes yeus tous restouiffans,
 Pour voir ma Muse animee,
 Qui de sa robuste main
 Hauffera ta renommee
 Trop mieus que ce vieil Romain,
 Qui sa demeure ancienne,
 La terre Saturnienne
 Delaiſſa pour ta beauté,
 A fin qu'à toy rigoureuse
 Il fut hostie piteuse
 En sa ferme loyauté.

La Muse docte diuine
 Du vieillard audacieus,
 Par le vague s'achemine
 Pour t'enleuer iusqu'aus Cieux :
 Mais la Parque naturelle

*Dans les Iberiens chams,
 Courut desemplumer l'aile
 De ses pleurs, & de ses chants :
 Enuoyant en sa vieillesse,
 Mal feant en ta ieunesse,
 Son corps, au tombeau ombreus :
 Et son ame enamouree
 En l'obscure demouree
 Des Royaumes tenebreus.*

*Dieus des voutes estoilees,
 Qui en perdurable tour
 Retiennent emmantelees
 Les terres, tout à l'entour :
 Permetez moy que ie viue
 Des ans le cours naturel,
 A fin qu'à mon gré i'escriue
 En un ourage eternal,
 De cette noble Deesse
 La beauté enchanteresse,
 Ce qu'elle ha bien meritè :
 Et qu'en sa gloire immortelle,
 On voye esbahie en elle
 Toute la posterité.*

*Ainsi que Semiramide,
 Qui feignant estre l'enfant
 De son mari, print la guide
 Du Royaume trionfant,
 Puis démantant la Nature,
 Et le sexe feminin
 Hazarda à l'aenture
 Son corps iadis tant benin,*

*Courant furieuse en armes
 Parmi les Mores gendarmes,
 Et es Indiques dangers
 De sa rude simeterre
 Renuersant dessus la terre
 Les escadrons estrangers.*

*Ainsi qu'es Alpes cornues
 (Qui, soit Hiuer soit Esté,
 Ont tousiours couuert de nues
 Le front au Ciel arresté)
 On voit la superbe teste
 D'un roc de * pins emplumé,
 Rauie par la tempeste
 De son corps acoutumé,
 En roullant par son orage
 Froisser tout le labourage,
 Des Beufs les apres trauaus,
 Ne laissant rien en sa voye
 Qu'en pieces elle n'enuoye,
 Cherchant les profondes vaux :*

*Ou comme Penthasilee,
 Qui pour son ami Hector
 Combatoit entremeslee
 Par les Grecs, aus cheueus d'or,
 Ores de sa roide lance
 Enferrant l'un au trauers,
 Or' du branc en violance
 Trebuchant l'autre à l'enuers :
 Et ainsi que ces pucelles*

* Apherese pour sapins.

*Qui l'une de leurs mammelles
Se bruloient pour s'adestrer
Aus combas & entreprises
Aus bons guerroyeurs requises.
Pour l'ennemi rencontrer :*

*Louize ainsi furieuse
En laissant les habiz mols
Des femmes, & enuieuse
De bruit, par les Espagnols
Souuent courrut, en grand' noise,
Et meint assaut leur donna,
Quand la ieunesse Françoisse
Parpignan enuironna.
Là sa force elle desploye,
Là de sa lance elle ploye
Le plus hardi assaillant :
Et braue dessus la celle
Ne demontroit rien en elle
Que d'un chevalier vaillant.*

*Ores la forte guerriere
Tournoit son destrier en rond :
Ores en une carriere
Essayoit s'il était pront :
Branlant en flots son panache,
Soit quand elle se iouoit
D'une pique, ou d'une hache,
Chacun Prince la louoit :
Puis ayant à la fenestre
L'espee ceinte, à la destre
La dague, enrichies d'or,
En s'en allant toute armee*

*Ell' sembloit parmi l'armee
Vn Achile, ou un Hector.*

*L'orgueilleus fils de Clymene
Nous peut bien auoir appris
Qu'il ne faut par gloire vaine
Qu'un grand trein soit entrepris.
L'entreprise qui est faite
Sans le bon conseil des Dieus
N'a point, ainsi qu'on souhaite,
Son dernier effet ioyeus :
Ainsi cette belliqueuse
Ne fut iamais orgueilleuse :
Telle au camp elle n'alla :
Ains ce fut à la priere
De Venus, sa douce mere,
Qui un soir lui en parla.*

*Vn peu plus haut que la plaine,
Ou le Rone impetueus
Embrasse la Sone humeine
De ses grans bras tortueus,
De la mignonne pucelle
Le plaisant iardin estoit,
D'une grace & façon telle
Que tout autre il surmontoit :
En regardant la merueille
De la beauté nompareille
Dont tout il estoit armé,
Celui bien on l'ust pù dire
Du iuste Roy de Corcyre
En pommes tant renommé.*

*A l'entree on voyoit d'herbes,
 Et de thin verflorissant,
 Les lis & croiffans superbes
 De notre Prince puiffant :
 Et tout autour de la plante
 De petis ramelets vers
 De marioleine flairante
 Eftoient plantez ces fix vers :*
 DV TRESNOBLE ROY DE FRANCE
 LE CROISSANT NEVVE ACROISSANCE
 DE IOUR EN IOUR REPRENDRA,
 IVSQUES A TANT QVE SES CORNES
 IOINTES SANS AVCVNES BORNES
 EN VN PLEIN ROND IL RENDRA.

*Tout autour eftoient des treilles
 Faites avec un tel art,
 Qu'aucun n'uft sù sans merueilles
 Là efpandre fon regard :
 La voute en eftoit sacree
 Au Dieu en Inde inuoqué,
 Car elle eftoit acoutree
 Du fep au raisin musqué :
 Les coulomnes bien polies
 Eftoient autour enrichies
 De romarins & rofiers,
 Leſquels faciles à tordre
 S'entrelaſſoient en bel ordre
 En mille neus fais d'oſiers.*

*Au milieu pour faire ombrage
 Eftoient meints arceaux couuers
 De Coudriers & d'un bocage
 Fait de cent arbres diuers :*

*Là l'Oliue palissante
 Qu' Athene tant reclama,
 Et la branche verdissante
 Qu' Apolon iadis ayma :*
*Là l'Arbre droit de Cibelle,
 Et le ceruerin rebelle
 Au plaisir venerien :*
*Auec l'obscure ramee
 Par Phebe iadis formee
 Du corps Cyparissien.*

*Sous cette douce verdure,
 Soit en sa gaye saison,
 Ou quand la triste froidure
 Nous renferme en la maison,
 Tarins, Rossignols, Linotes
 Et autres oiseaus des bois
 Exercent en gayer notes
 Les dous iargons de leurs voix :*
*Et la vesue tourterelle
 Y pleint & pleure à par elle
 Son amoureux tout le iour :*
*De sa parole enrouee
 A pleints & à pleurs vouee
 Efroyant l'air tout autour.*

*Et à fin qu'à beauté telle
 Rien manquer on ne pust voir,
 De la beauté naturelle
 Qu'un beau iardin peut auoir,
 Il y ut une fonteine,
 Dont l'eau coulant contre val
 En sautant hors de sa veine*

*Sembloit au plus cler cristal :
 Elle ne fut point ornee,
 Ny autour enuironnee
 De beaux mirtes Cipriens,
 Ny de buis, ny d'aucun arbre,
 Ny de ce precieus marbre
 Qu'on taille es monts Pariens :*

*Mais elle estoit tapissée
 Tout l'environ de ses bors,
 Ou son onde courroucée
 Murmuroit ses doux acors,
 D'herbe tousiours verdoyante,
 Peinte de diuerses fleurs,
 Qui en l'eau doufondoyante
 Mesloient leurs belles couleurs.
 Qui uft regardé la teste
 D'un Narcisse qui s'arreste
 Tout panchant le col sur l'eau,
 On uft dit que son courage
 Contemploit encor l'image
 Qui trop & trop lui fut beau.*

*Aussi par cette verdure
 Estoit le iaune souci,
 Qui encor la peine dure
 De ses feus n'a adouci :
 Ains tousiours se vire & tourne
 Vers son Ami qu'il veut voir,
 Soit au matin, qu'il aiourne,
 Ou quand il est pres du soir.
 Là aussi estoient Brunettes,
 Mastis, damas, violettes*

*Çà & là sans nul compas :
Avec la fleur, en laquelle
Hiacinte renouvelle
Son nom apres son trespas.*

*Le ruisseau de cette source
A par soy s'ebanoyant,
D'une foible & lente course
Deçà delà tournoyant
Faisoit une portraiture
Du lieu ou fut renfermé
Le monstre contre nature
En Paphæ formé :
Puis son onde entrelassée,
De longues erreurs lassée
Par un beau pré s'espandoit :
Ou malgré toute froidure
Vne plaisante verdure
Eternelle elle rendoit.*

*Titan laissant sa campagne
Peu à peu sous nous couloit,
Et dens la tiede eau d'Espagne
Son char il desateloit :
Quand en ce lieu de plaisance
Louïze estoit pour un soir,
Qui cherchant resjouissance
Pres la font se vint assôir :
Elle ayant assez du pouce
Taté l'harmonie douce
De son lut, sentant le son
Bien d'accord, d'une voix franche
lointe au bruit de sa main blanche,*

Elle dit cette chanson :

*La forte Tritonienne,
Fille du Dieu Candien,
Et la vierge Ortygienne,
Seur du beau Dieu Cynthien,
Sont les deus seules Deesses
Ou i'ay mis tout mon desir,
Et que ie sù pour maitresses
Des mon enfance choisir.
Si Venus m'a rendu belle,
Et toute semblable qu'elle,
Auec sa diuinité,
Que pourtant elle ne pense,
Qu'en un seul endroit i' offense
Ma chaste virginité.*

*La pucelle Lionnoize
Fredonnant meints tons diuers,
Au son plein de douce noise,
N'ut deus fois chanté ces vers,
Qu'un sommeil de course lente
Descendant parmi les Cieux,
Finit sa voix excellente
Et son ieu melodieux.
Sur la verdure esbandue
Tous dous il l'a estendue,
Flatant ses membres dispos :
Dessus ses yeus il se pose,
Et tout son corps il arrose
D'un tresgracieux repos.*

En dormant tout deuant elle

*Sa mere se presenta,
 En son beau visage telle
 Qu' alors qu' elle s'acointa
 D' Anchise, pres du riuage
 Du Simoent Phrygien :
 Dont naquit le preus courage
 Qui au camp Hesperien
 Renouuella la memoire,
 Et la trionfante gloire
 Du sang Troyen abatu,
 Qui deuant en rude guerre
 Tout le grand rond de la Terre
 Conquerir par sa vertu.*

*Ell' regarde par merueille
 Son visage nompareil,
 Son haut front, sa ronde oreille,
 Son teint freschement vermeil,
 Le vif coral de sa bouche,
 Ses sourcis tant gracieus,
 Que doucement elle touche
 Pour voir les rais de ses yeus :
 Non sans contempler encore
 Celle beauté qui decore
 La rondeur de son tetin,
 Qui ni plus ni moins soupire
 Qu' au printems le dous Zephire
 Alenant l' air du matin.*

*Après que la Cyprienne
 Vt son regard contenté,
 Voyant de la fille sienne
 La plus qu' humane beauté,*

*Ebahie en son courage
 De sa grand' perfection,
 Elle augmenta dauantage
 Vers ell' son afeccion ;
 Puis toute gaye & ioyeuse,
 D'une voix tresgracieuſe,
 Pour deſcourir ſon ſouci,
 Tenant les vermeilles roſes
 De ſa bouche un peu deſcloſes
 Elle parola ainſi :*

*Les Dieux n'ont voulu permettre
 Aus vains penſers des mortels,
 Que d'eus ils ſe puſſent mettre
 A fin : bien que leurs autels
 Soient tous couuers de fumees,
 Ou pour gagner leur faueur
 Ou pour leur ire animee
 Faire tourner en douceur,
 Tous les veus pas ils n'entendent
 Qui deuant leurs yeus ſe rendent :
 Ains les ont à nonchaloir.
 Veu ni priere qu'on face
 N'y font rien, ſi de leur grace
 Ils n'ont un meſme vouloir.*

*Que penſes tu fille chere,
 Penſes tu bien reſiſter
 Contre les dars de ton frere
 S'il lui plait t'en moleſter ?
 Il ſcet domter tout le monde
 De ſon arc audacieus :
 L'Ocean, la Terre ronde,*

*L'Air, les Enfers & les Cieux.
 Onq fille n'ut la puissance
 De lui faire resistance,
 Et ses fiers coups soutenir :
 Mais ie te veus faire entendre
 Pourquoi i'ai voulu descendre
 Du Ciel, pour à toy venir.*

*Les hommes pleins d'ignorance,
 Citoyens de ces bas lieux,
 Te pensent de leur semence,
 Et non de celle des Dieus :
 Mais par trop ils se deçoient
 (Bien qu'ils le tiennent pour seur)
 Et assez ils n'aperçoient
 De ta beauté la grandeur.
 Qui diroit, voyant ta face,
 Que tu fusses de la race
 D'un homme simple & mortel ?
 La Terre sale & immunde,
 Ne saurait aus yeus du monde
 De soy produire riens tel.*

*Tout ainsi la beauté rare
 D'Heleine, chacun pensoit
 Engendree de Tyndare :
 Car on ne la connoissoit.
 Toutefois si estoit elle
 Fille du Dieu haut tonnant,
 Qui sa maison supernelle,
 Le haut Ciel, abandonnant,
 Atourné d'un blanc plumage,
 Semblant l'Oiseau qui presage,*

*En chantant, sa proche mort,
En Lede fille de Theste
De sa semence celeste,
La conçut par son effort,*

*Auecques deus vaillans freres,
Dont l'un alaigne escreimeur
Domta les menasses fieres,
Et la trop apre rigueur
Du cruel Roy de Bebrice,
Acoutumé d'outrager,
Et meurtrir par sa malice
Chacun soudart estranger :
L'autre de hardi courage,
Inuenta premier l'usage
De ioindre au char le coursier :
Ou il se roula grand' erre,
Effroyant toute la terre
Des deus ronds bornez d'acier.*

*Ainsi, bien qu'on ne te donne
L'honneur d'estre de mon sang,
Et du fier Dieu qui ordonne
Les puissans soudars en rang,
Si m'est ce chose asseuree,
Que de Gradiue le fort
En moy tu fus engendree,
Ioingnant le gracieus bord,
Ou la Sone toute quoye
Fait une paisible voye
S'en allant fendre Lion :
Dens lequel on voit encore*

*Vn mont *, ou lon me decore,
Qui retient de moy son nom.*

*Le lieu ou tu fus conçue
Ne fut vile ny chateau,
Ains une forest tissue
De meint plaisant arbrisseau,
Dont ie veux (en témoignage
De ta race) te pourvoir,
Ainsi que d'un heritage
Que ie tiens en mon pouvoir.
Là autour sont meintes plaines,
Esquelles les blondes graines
De Ceres pourras cueillir,
Et la liqueur qui agree
A Bachus, & meinte pree
Ou l'herbe ne peut faillir.*

*Là aussi sont meints bocages
Deça delà expandus,
Ou en tout tems les ramages
Des Oiseaus sont entendus.
Par fois tu y pourras tendre
Le ret rare, à ton desir,
Et quelque gibier y prendre
Pour acroitre ton plaisir :
Où t'exerçant à la chasse
Tu poursuiuras à la trace
Les Lieures fuians de peur,
De chiens autour toute armee,
Vagans dessous la ramee,
Se guidans à la senteur.*

* Le mont de Fourriere, anciennement apelé Forum Veneris.

Et si par trop tu te peines
 En trop violent effort,
 De meintes cleres fontaines.
 Tu pourras auoir confort :
 L'eau sortante de leur source
 Tes membres refreschira,
 Et la murmurante course
 A son bruit t'endormira :
 Apres chargee de proye,
 Tu te pourras mettre en voye
 Pour à ton chateau tourner,
 Qu'en brief batir ie veus faire,
 Sufisant pour te complaire
 S'il te plait y seiourner.

Sur tout (fille) ie t'auise,
 Que d'un cœur tant odieus
 Ton frere tu ne mesprise,
 C'est le plus puissant des Dieus.
 En ta beauté excellente
 Meint homme il rendra transi,
 Mais sa main ne sera lente
 A te tourmenter aussi.
 Prends bien à ce propos garde,
 Car ia desia il te darde
 Son tret apre & rigoureux :
 Dont il t'abatra par terre,
 Rendant d'un homme de guerre
 Ton tendre cœur amoureux.

En ce il prendra bien vengeance
 Du bon Poëte Romain,
 Auquel sans nulle allegeance

*Ton cœur est trop inhumein.
 Bien prendra à ta ieunesse
 Avoir appris à souffrir
 Des durs harnois la rudesse,
 Et à meint travail s'offrir :*
*Souuent seras rencontrée
 Depuis la tarde vespree
 Iusqu'au point du prochain iour,
 Parmi les bois languissante,
 Et tendrement gémissante
 La grand' cruauté d'Amour.*

*Alors pour estre assuree
 Point en femme tu n'iras,
 Ains d'une lance paree
 Cheualier tu te diras.
 Ia en ton harnois brauante
 Ie te regarde assaillir
 Meint cheualier, qui se vante
 Hors de l'arçon te saillir :*
*Puis dextrement aprestee,
 Ayant ta lance arrestee,
 Le desarçonner en bas,
 Lui tout froissé, à grand' peine
 Leuer son arme incerteine,
 Chancelant à chacun pas.*

*A si grans trauaus ton frere
 Durement te contreindra,
 Iusqu'à ce qu'à la premiere
 Liberté il te rendra :*
*Alors laissant les alarmes,
 Et les hazars perilleus,*

Tu rueras ius les armes,
 Et le courage orgueilleus,
 Dont tu soulois mettre en terre
 Meint vaillant homme de guerre
 Renuersé sous son escu,
 Qui repentant en sa face,
 De sa premiere menasse
 Tout haut se crioit vaincu.

Donq laissant dague & espee
 Ton habit tu reprendras,
 A plus dous ieus occupee
 Ton dous lut tu retendras :
 Et lors meints nobles Poëtes,
 Pleins de celestes esprits,
 Diront tes graces parfaites
 En leurs tresdoctes escriz :
 Marot, Moulin, la Fontaine,
 Avec la Muse hauteine
 De ce Sceue audacieus,
 Dont la tonnante parole,
 Qui dens les Astres carole,
 Semble un contrefoudre es Cieus.

Toutefois leur fantasie
 Ton loz point tant ne dira,
 Comme d'un la Poësie,
 Qui de l'onde sortira
 Du petit Clan, dont la riue
 Priuee de flots irez,
 Ha en tout tems l'herbe viue
 Autour des bors retirez.
 De cil la Muë nouvelle

*Rendra ta grace immortelle :
 Du Ciel il est ordonné
 Qu'à lui le bruit de la gloire
 De t'avoir mise en memoire,
 Entierement soit donné.*

*Qu'à ton cœur toujours agree
 Du Poëte le labeur :
 Son escriture est sacree
 A tout immortel bonheur.
 Ayant qui ton loz escriue,
 Mourir ne peus nullement :
 Ainsi Laure, ainsi Olive
 Vivent éternellement.
 Vn Bouchet en façon telle,
 Met en memoire immortelle
 De son Ange le beau nom :
 Sacrant l'Angelique face,
 Sa beauté, sa bonne grace,
 Au temple du saint renom.*

*A tant la Deesse belle
 Mit fin à son dous parler :
 Son chariot elle atelle
 Toute preste à s'en voler :
 Les mignonnes colombelles
 Par le vague doucement
 Esbranlent leurs blanches esles
 D'un paisible mouuement.
 Louize estant esueillee
 Restra toute esmerueillee
 De la sainte vision :
 Ignorante si son songe*

*Est verité ou mensonge,
Ou quelque autre illusion.*

*Son corps droit, sa bonne grace,
Son dur teton, ses beaux yeus,
Les diuins traits de sa face,
Son port, son ris gracieus,
Le front serein, la main belle,
Le sein comme albastre blanc
Montrent euidentement qu'elle
Sortit du Ciprien flanc.
Puis sa vaillance & prouesse,
Son courage, son adresse,
Et la force du bras sien
De grand heur acompagnée,
La montrent de la lignee
Du Gradiue Thracien.*

*Mais d'autre part, sa doctrine,
Sa sagesse, son sauoir,
La pensèe aus arts encline
Autant qu'autre onq put auoir,
Les vers doctes qu'elle acorde,
En les chantant de sa voix,
A l'harmonieuse corde,
Fretillante sous ses doigts :
Et la chasteté fidele,
Qui tousiours est aüec elle,
Nous rendent quasi tous seurs
Qu'elle ut la naissance sienne
De la couple Cynthienne,
Ou de l'une des neuf Seurs.*

*Toutefois il nous faut croire
 Ce que nous disent les Dieux,
 Qui par la nuitée noire
 Se montrent aus dormans yeus.
 Ainsi Hector à Enee
 En un songe s'aparut,
 Et la sienne destinee
 En songe il lui discourut.
 Souuent la future chose
 Du sain esprit qui repose
 Est prouuè de bien loin :
 Ce songe presque incroyable,
 Qui apres fut veritable,
 En pourra estre témoin.*

*Mais il est tems douce Lire,
 Que tu cesses tes acors.
 Si assez tu n'as pu dire,
 Si as tu fait tes effors.
 Celle harpe Methimnoïse,
 Qui peut la mer esmouuoir,
 N'ut la Ninfe Lionnoize
 Chanté selon son deuoir :
 Non pas toute la Musique
 De celle bende Lirique
 Qui (longtems ha) florissoit
 En la Grece : qui meint Prince,
 Meint país, meinte prouince,
 De son chant resiouissoit.*



TESTAMENT
DE LOYSE LABÉ.

POUR n'omettre rien de ce qui concerne Loyse Labé, nous reproduisons ici son testament d'après le texte qui en a été donné tome 1, pages 35-46, des *Archives historiques & statistiques du département du Rhône*, Lyon, 1825. Ce curieux document, qui avait sa place marquée dans l'édition de 1824 & dont, on ne fait pour quel motif, la notice de M. Cochard ne donne qu'une courte analyse, avait été relevé par ce diligent investigateur des antiquités lyonnaises, dans les archives de la Chambre des notaires à Lyon. C'est au moins ce qui résulte des quelques lignes qui l'accompagnent dans l'estimable recueil d'où nous l'avons extrait.

Ce testament, qui n'est pas l'acte authentique, mais une simple copie du temps, vidimée & signée par le notaire De Laforest, se trouve encore dans les archives de la Chambre des notaires, où nous l'avons vu (liasse De Laforest, de l'année 1564 à 1579).

Au nom de Dieu, amen. A tous ceux qui ces presentes lettres ver-
ront, Nous garde du scel commun royal establi aux contrats du bail-
liage de Mafcon & senechauffee de Lyon, fcauoir faisons que par deuant

Pierre de la Forest, notaire & tabellion royal à Lyon deffoubsigné, & en presence des tefmoins aprez nommez, a esté presente dame Loyse Charlin dite Labé, veuve de feu sire Ennemond Perrin, en son viuant bourgeois citoyen habitant à Lyon, laquelle faisant de son bon gré & ame pieuse & pure volonté, sans force ni contrainte, mais de sa liberale volonté, considerant qu'il n'est rien si certain que la mort ni moins incertain que l'heure d'icelle, ne voulant de ce monde deceder sans tester & ordonner des biens qu'il a plu à Dieu lui donner en ce mortel monde, afin que, aprez son decez & trespas, differend n'en aduienne entre ses successeurs : à ces causes & aultres considerations à ce la mouuant, ladite testatrice, aprez auoir reuouqué comme elle reuouque, casse & adnulle tous & chacuns ses aultres testaments qu'elle pourroit auoir fait de bouche ou par escript, & aprez auoir déclaré comme elle declare que ce present son testament soit valable par forme de testament nuncupatif, testament solempnel, par forme de codicile, donation à cause de mort & autrement comme mieulx il pourra & debura valoir selon les droits, loix canoniques & aultres us & coutumes introduictes en faueur des testateurs, a fait son testament & ordonnance de derniere volonté de tous & chacuns ses biens meubles & immeubles presents & aduenir quelconques, en la forme & maniere qui s'en suit : & premierement ladite testatrice, comme bonne & loyale chrestienne, a recommandé son ame à Dieu le createur, le priant, par la mort & passion de son seul fils Iesus Christ, recepuoir son ame, & la colloquer en son royaume de Paradis, par l'intercession de sa treffacree mere, saints & saintes, & pour à ce paruenir s'est munie du seing de la croix †, disant : Au nom du Pere, du Fils & du Saint Esprit. *Item*, ladite testatrice, en cas qu'elle decede en cette ville de Lyon, eslit la sepulture de son corps en l'eglise de N.-D. de Confort, & ou decedera ailleurs, veult estre enterree en la paroisse du lieu ou elle decedera, & veult estre enterree sans pompe ni superstitions, à sçauoir de nuict, à la lanterne, accompagnée de quatre prestres, outre les porteurs de son corps, & ordonne estre dites en l'eglise du lieu ou elle decedera, une grande messe à diacre & soubfdiacre, & cent petites messes continuellement iusques à huit iours apres son decez, & veult que semblable seruice soit fait l'an reuolu de son decez & donne à l'eglise ou elle fera enterree la somme de 100 liures pour une fois, à sçauoir 25 liures pour faire lesdits seruices, & le reste pour em-

ployer en reparations, laquelle somme elle veut estre payee auxdits defferveurs, à ççavoir 12 liures 10 fols apres son decez, aultres 12 liures 10 fols pour ledit service, avec le surplus desdites 100 liures pour lesdites reparations, dans l'an aprez son decez que ledit service fera fait. *Item*, ladite testatrice, esmeue de deuotion, a doté, fondé & legué à ladite eglise de Parcieu en Dombes une pension annuelle & perpetuelle d'une annee vin & une mesure bled froment bon, pur & marchand, mesure dudit lieu, laquelle pension elle impose sur sa grange & tenement qu'elle a audit lieu de Parcieu en Dombes, & veut estre payee aus S^{rs} defferveurs par chacun an, a chacune feste de S. Martin d'hiver, à commencer à la prochaine feste de S. Martin aprez le decez de ladite testatrice, à la charge que lesdits defferveurs & leurs successeurs feront tenus dire & celebrer perpetuellement, ou par chacune semaine, une messe basse en ladite eglise, à son intention, & de ses parents & amys, à commencer dans la semaine aprez son decez. *Item*, ladite testatrice, pour charité, pitié, aumosne, a donné & legue aux pauvres la somme de 1,000 liures de fonds, avec les dons au profit de cinq pour cent ou aultre profit qu'il plaira au roy donner à cause de ladite somme, & icelle prendra sur le credit de plus grand somme qu'elle a au grand party du roy sous le nom du S^r Thomas Fortin (ou Fourtin), & duquel elle a cedulle, lequel credit doit estre assigné sur la ville de Rouan à raison de cinq pour cent, laquelle somme de fonds ou dons & reuenus ladite testatrice veut estre distribuée aux pauvres par ledit Fortin, lequel elle prie d'en prendre la charge, & aprez le decez d'iceluy Fortin, & ou ladite somme par lui n'auroit pas esté distribuée, en laisse la charge aux recteurs de l'Aumosne generale de cette ville de Lyon, ainfy que lesdits Fortin & recteurs verroient estre plus charitable. *Item*, ladite testatrice a donné & legué, pour aider à marier trois pauvres filles, à chacune la somme de 50 liures tournois à prendre sur les premiers deniers de la rente du reste de fondit credit du roy, en laissant la nomination & election, distribution & deliurance desdits deniers, ladite testatrice en laisse la charge aux sieurs recteurs de l'Aumosne generale de Lyon. *Item*, ladite testatrice a donné & prelegué en preciput & aduantage à Pierre Charly dit Labé son nepueu & l'un de ses héritiers aprez nommez, le reste des deniers, que icelle testatrice a audit grand party sous le nom dudit S^r Thomas Fortin, qui est tout ce qui reste, desdits les 1,000 li-

ures leguees auxdits pauvres & les 150 liures tournois pour les dons leguez pour marier pauvres filles, pour dudit reste d'iceluy credit, tant de principal que de dons, faire & disposer par ledit Pierre Charly comme de sa chose propre, & fans qu'il soit tenu le rapporteur ou conférer à la masse d'hoirie de ladite testatrice avec ses heritiers ou coheritiers, le faisant en ce son heritier particulier. *Item*, ladite testatrice donne & legue à quatre filles d'un nommé Villard de Parcieu son voisin, à chacune d'elles une robbe iusques à 5 liures tournois, lesquelles leur veult estre deliurees ou elles suruiuront à ladite testatrice, incontinent aprez son decez & trespas, pour une fois, & non autrement. *Item*, ladite testatrice donne & legue à Antoinette, femme de Pierre Valiant tissotier, iadis seruante de ladite testatrice, la somme de 100 liures tournois, laquelle luy veult estre payee pour une fois aprez le decez de ladite testatrice. *Item*, donne & legue icelle testatrice à une sienne chambriere qu'elle a dit estre nommee Pernette, ieune fille, la somme de 50 liures, laquelle luy veult estre payee pour une fois lorsqu'elle sera mariee, & cas demeurant que ladite Pernette decedast sans estre mariee, donne & legue ladite somme aux pauvres à la nomination dudit Fortin, & aprez luy, desdits recteurs. *Item*, donne & legue icelle testatrice à aultre Pernette sa vieille chambriere qu'elle tient à la grange de Parcieu, une pension viagere de 10 liures, d'un poinçon de trois anees de vin & d'une anee bled froment, le tout bon, pur, net & marchand, mesure dudit lieu, laquelle veult estre payee à ladite Pernette, & tant qu'elle viura, par sedits heritiers & substituez aprez nommez, par chacun an, à commencer aprez le decez d'icelle testatrice : declarant icelle testatrice auoir 18 liures tournois appartenant à ladite Pernette, tant pour reste de ses gages que deniers qu'elle lui a baillez en garde, laquelle somme lui veult estre restituée apres le decez de ladite testatrice. *Item*, ladite testatrice a donné & legué à Jacquesme Ballaffon, iadis son jardinier, lequel demeure en la paroisse de Parcieu, une pension annuelle & viagere de deux anees bled froment, bon, pur & marchand, mesure du lieu, laquelle elle veult estre payee audit Jacquesme & à ses enfants, tant qu'ils viuront, & non plus aultrement, aprez le decez de ladite testatrice, & veult & entend icelle testatrice que ladite pension puisse estre rachetee par ses heritiers & substituez, en payant audit Ballaffon ou à sedits enfants, la somme de 100 liures tournois, quand bon semblera à ses heritiers. *Item*, ladite

testatrice donne & legue à Claude Chomel son seruiteur, pour une fois, la somme de 10 liures tournois, laquelle veult lui estre payee aprez son decez : declarant estre debitrice audit Chomel de 30 livres tournois, tant pour reste de ses gages que pour deniers qu'il luy a baillez en garde, lesquelles 30 liures tournois luy veult estre restituées aprez son decez. *Item*, la mesme testatrice donne & legue à Benoit Frotté, son grangier dudit lieu de Parcieu, la somme de 10 liures, à la femme dudit grangier & à la niepce de la grangiere, à chacune une cotte iusques à 5 liures tournois, lesquelles leur veult estre payees respectiement & aprez son decez. *Item*, ladite testatrice, pour bonnes considerations, à ce la mouuant, a donné & legué, donne & legue par ces presentes, audit S^r Thomas Fortin, marchand florentin, demeurant audit Lyon, les usufruits, proufits, reuenus & iouissance de la grange & tenement qu'elle a audit lieu de Parcieu, en quoy que ladite grange consiste, soit en mesonnaiges, bastiments, iardins, fonds, heritages & immeubles quelconques, & tant celle ou ladite testatrice a coustume habiter que celle ou elle tient son grangier, avec toutes les pensions qui sont deues à ladite testatrice tant audit lieu de Parcieu que lieux circonuoisins, qui peuuent monter à la quantité de vingt anees bled par chacun an, ou enuiron, pour en iouir & user par ledit Fortin & les siens, & autres qu'il plaira audit Fortin legataire ordonner aprez son decez, pendant & durant le temps de vingt ans continuels & consecutifs à compter du iour du decez de ladite testatrice : tant seulement & outre ce, donne & legue audit Fortin & aux siens sudsits, pendant ledit temps de vingt ans, l'usage & iouissance des biens meubles d'icelle testatrice, de quelque qualité, nature & condition qu'ils soyent & qu'ils seront, tant en ladite grange que celle ou habite son grangier audit lieu de Parcieu, & veult & entend icelle testatrice que ledit Fortin legataire & les siens sudsits puissent incontinent aprez le decez de ladite testatrice prendre & apprehender la possession & iouissance reelle & actuelle des choses ci-dessus leguees, sans recognoissance & cause de benefice d'inventaire, ne aultre requisition : mais prohibe & defend expressement à seldits heritiers & succeffeurs aprez nommez & à tous aultres n'empeschier ledit Fortin & les siens sudsits en ladite possession & iouissance reelle & actuelle desdites maison & grange, en l'estat qu'elle sera lors dudit decez, & tout ainsi qu'elle se trouuera meuble & garnie, & sans que iceluy Fortin, comme usufructier ou autrement, soit tenu de prester

aucune caution, ne prester & rendre aucun compte & reliquat defdits biens meubles, & à ces fins venant le decez de ladite testatrice, icelle testatrice, pour le fait dudit usufruit a transferé & transporte en la personne dudit Fortin & des siens susdits, tous droicts & propriété de possession pour le temps susdit, & au cas ou lefdits heritiers soubnommez vinssent à troubler ou à empescher ledit Fortin & les siens susdits, en la iouissance actuelle defdits biens leguez, ou qu'ils le voulsissent contraindre à faire inuentaie, bailler caution, ou de les prendre par les mains defdits heritiers, en ce cas ladite testatrice a reuouqué & reuoque l'institution d'heritier faite au proufit de sefdits heritiers aprez nommez : en ce cas, a institué & institue & nomme de sa propre bouche ses heritiers uniuersels en tous ses biens, les pauures de l'Aumosne generale de cette ville de Lyon : car telle est la volonté d'icelle testatrice. *Item*, donne & legue à Germain Borgne de Cahors, cordonnier habitant à Lyon, quatre ainees bled froment, bon, pur & marchand, lesquelles luy veult estre deliurees aprez son decez. *Item*, ladite testatrice a donné & legué & par droit d'institution à tous autres pretendans auoir droit sur sefdits biens, la somme de 5 sols tournois, laquelle leur veult estre payee, & à chacun d'eulx pour une fois, aprez le decez d'icelle testatrice, & à ce les a faits & instituez par chacun d'eulx ses heritiers particuliers, sans pouuoir aultre chose quereller ne demander sur sefdits biens. *Item*, ladite testatrice a déclaré & declare estre debitrice des sommes suiuantes, à sçauoir, à M. Jacques....., apothicaire à la Grenette, de 8 liures ou enuiron, à Benoit Bertrand, en rue Salnerie, d'autres 8 liures pour vente de carrons (*fic*), & prest de....., de 60 liures 1 fol pour reste d'une terre que modernement elle a acquise de luy, & finalement ladite testatrice au residu de tous & chacuns sefdits biens meubles & immeubles, presents & aduenir quelconques, desquels elle n'a cy dessus disposé ni ordonné, a fait, constitué, créé & nommé, & par ces presentes fait, constitue, cree & nomme de sa propre bouche ses heritiers uniuersels, à sçauoir, ses bien-aimez Jacques Charlin dit Labé & ledit Pierre Charlin son frere, nepueux de ladite testatrice & enfans de feu François Charlin dit Labé son frere, demeurans à Lyon, & chacun d'eulx, par moitié & egale portion, & leurs enfans males, naturels & légitimes & de chacun d'eulx, & cas aduenant que sefdits nepueux heritiers susdits ou leurs enfans males vinssent à deceder sans enfans males & legitimes, audit cas & iceluy aduenant, ladite testa-

trice a substitué & substitue en tous fefdits biens, les filles descendans du degré de fefdits heritiers, pour iouir par elles des biens de ladite testatrice, leur vie & de chacune d'elles durant, & apres le decez de fefdits nepueux & heritiers, ou de leurs enfans mafles & de leurfdites filles, au cas que fefdits nepueux ou leurs enfans mafles decedassent fans enfans mafles, audit cas & iceluy aduenant, ladite testatrice a substitué & substitue en fefdits biens les pauures de l'Aumosne generale de cette ville de Lyon, à la charge de payer & acquitter ses dettes, legats & frais funeraires, de les accomplir sans aucune exception ne figure de procez, declarant par exprez ladite testatrice qu'elle n'a voulu ne entendu, mais a expressement prohibé & deffendu, & deffend par ces presentes, tant à fefdits heritiers que substituez, l'alienation de ses biens ou partie d'iceulx, & toute distraction de quarte trebellianique, parce qu'elle veut fefdits biens estre conferuez en sa maison & famille, pour en défaut d'icelle paruenir auxdits pauures, en faueur desquels ladite prohibition a esté par elle faite. Ladite testatrice a fait par ces presentes executeur de ce present son testament ledit S^r Thomas Fortin, auquel elle donne pouuoir & puissance de prendre de fefdits biens pour l'entier accomplissement de cedit present son testament : priant & requerant ladite testatrice les tesmoins apres nommez d'estre records de cette presente ordonnance de derniere volonté, la tenir secrette iufques à ce qu'il plaira à Dieu l'auoir appelee, & apres en porter bon tesmoignage en temps & lieu : priant auffy & requerant ledit notaire & tabellion royal deffous signé de la rediger par escript, la minuter & estendre au long la substance de fait nous mesme, & apres en faire expedition à qui appartiendra, moyennant falaire competent. Fait & passé à Lyon en la maison d'habitation dudit S^r Thomas Fortin, ladite testatrice estant au lit malade le samedi 28^e iour d'apuri 1565 : presents Bernardo Rappoty, Antoine Panfy, florentin, Martin Prevoft, apothicaire, M^e Claude Alamani, maistre ez arts, Germain Vacque, cordonnier, Pierre Maliquet, coufturier, Claude Paniffera, piedmontois, tous demeurans à Lyon, tesmoins appelez & requis, laquelle testatrice, ensemble lefdits Rappoty, Panfy, Alamani, Paniffera & Prevoft ont signé, & non lefdits Maliquet & Vacque, ne sçachant signer, deuement requis, fuiuant l'ordonnance.

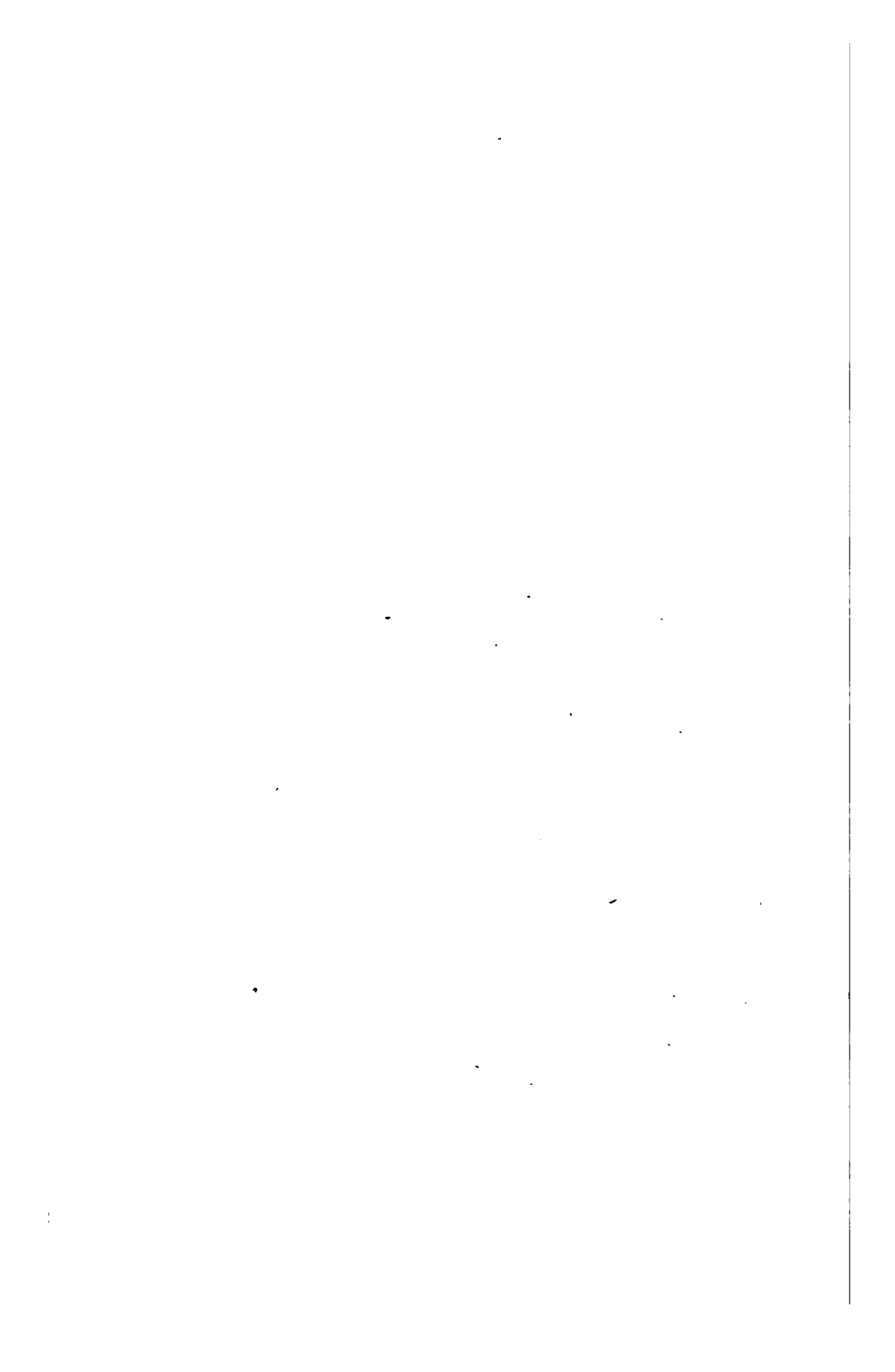
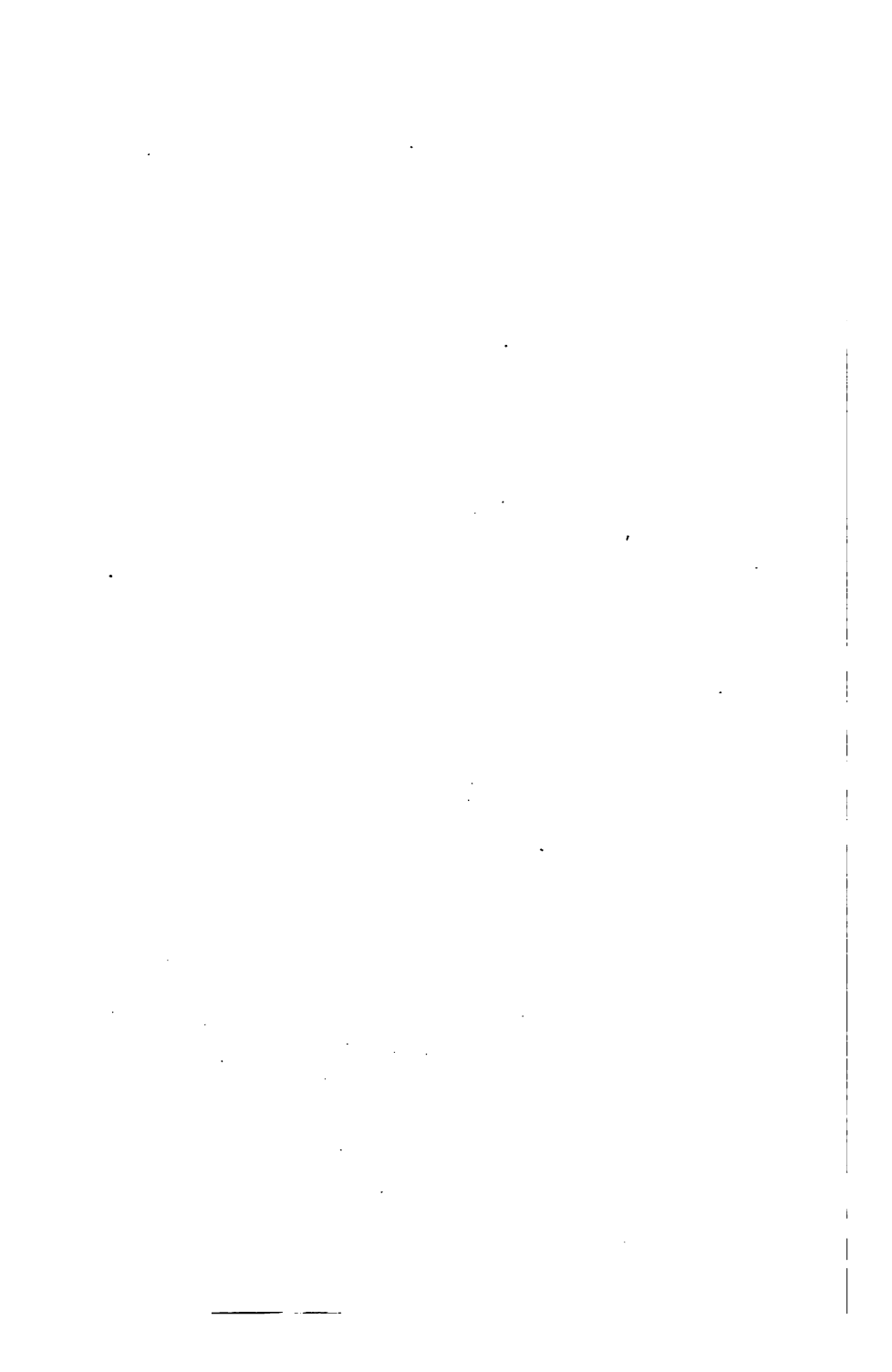


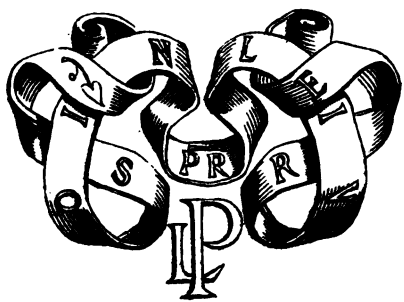


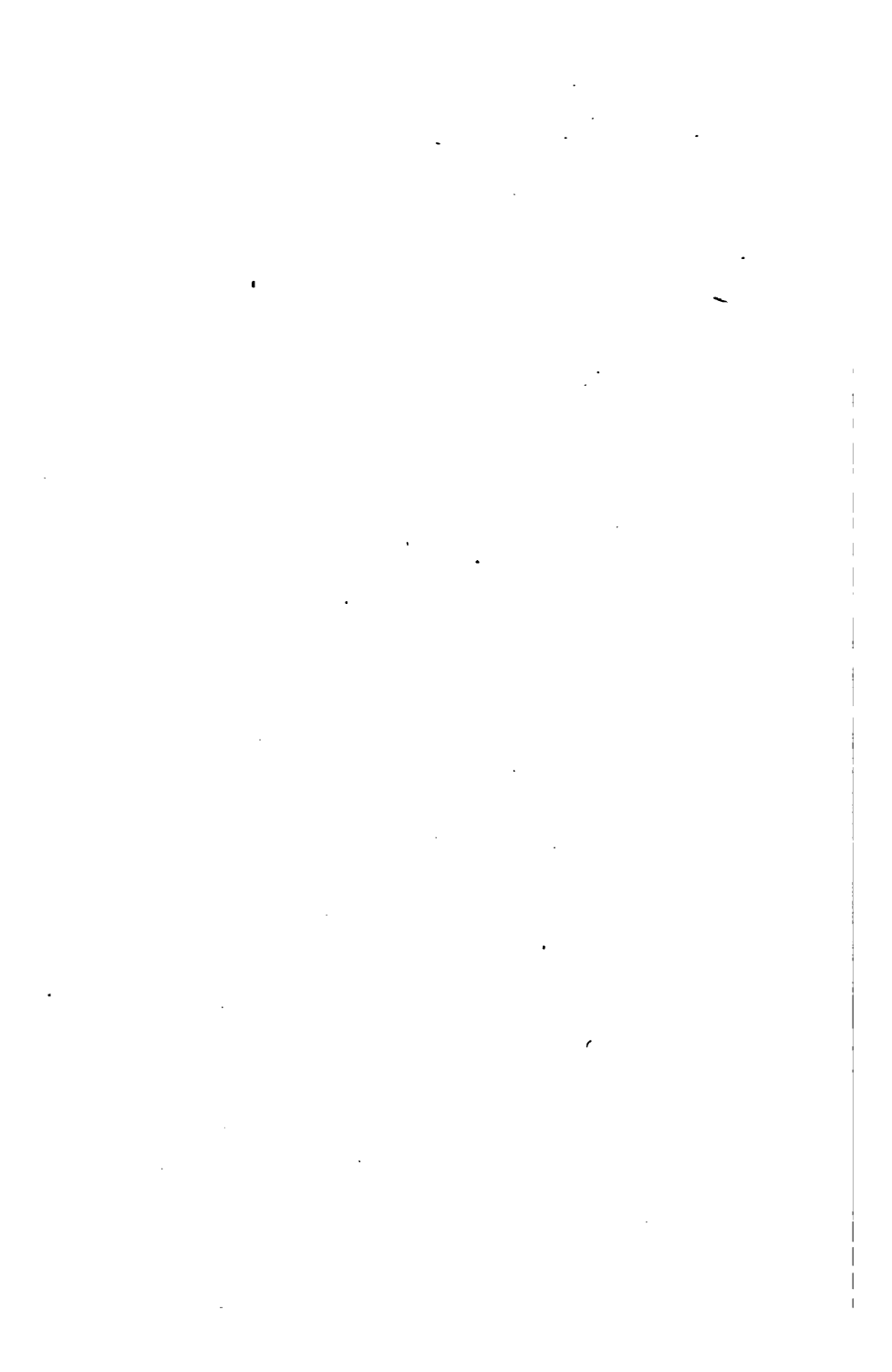
TABLE.

	Pages.
Avant-Propos	v
A Madamoifelle Clemence de Bourges.	1
Debat de Folie & d'Amour	7
Elegies I.	88
— II.	92
— III.	96
Sonnets	101
Efcriz de divers poètes à la louenge de Lovize Labé, Lionnoize.	127
Testament de Loyse Labé.	177

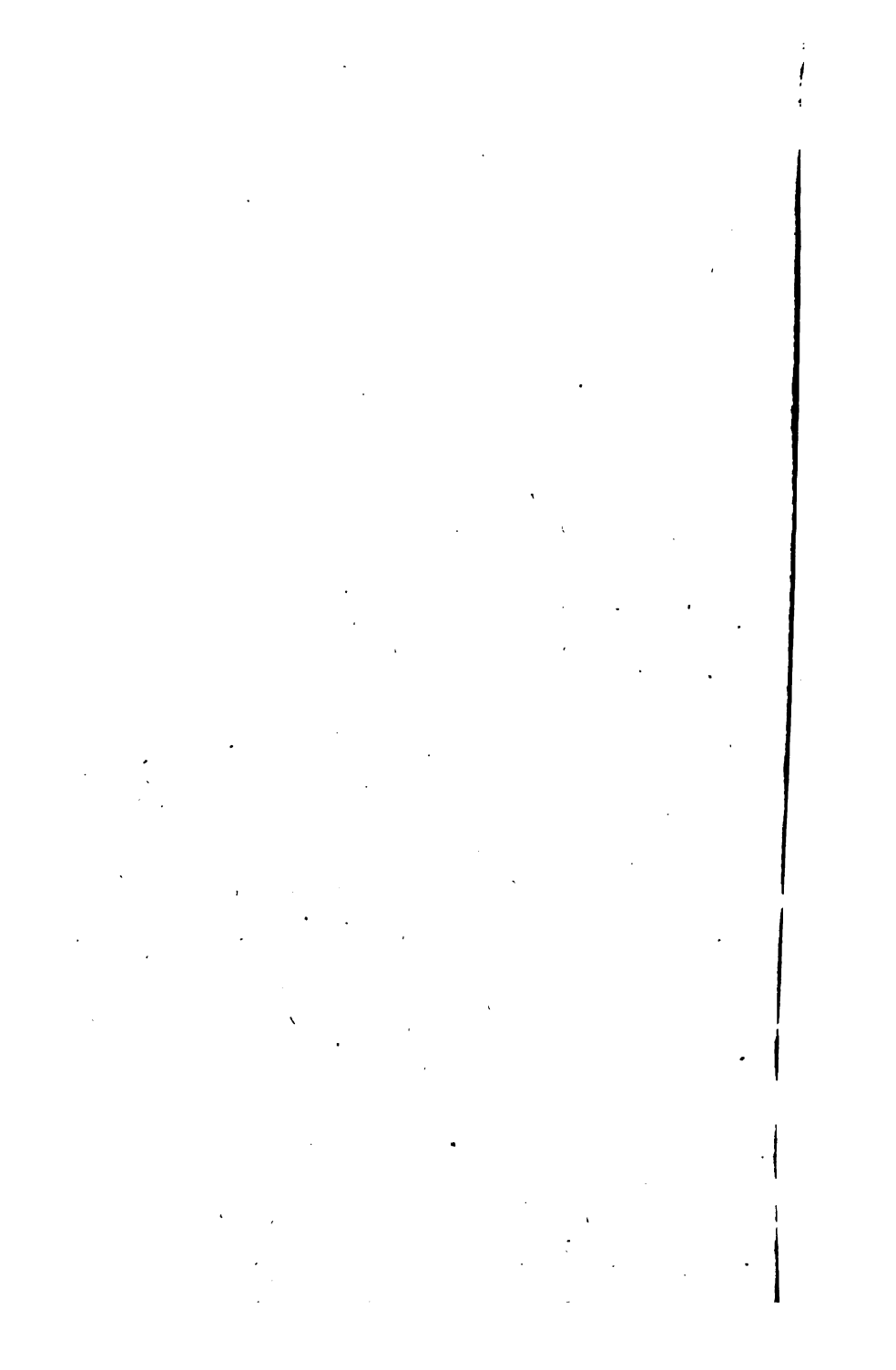
FIN DE LA TABLE.

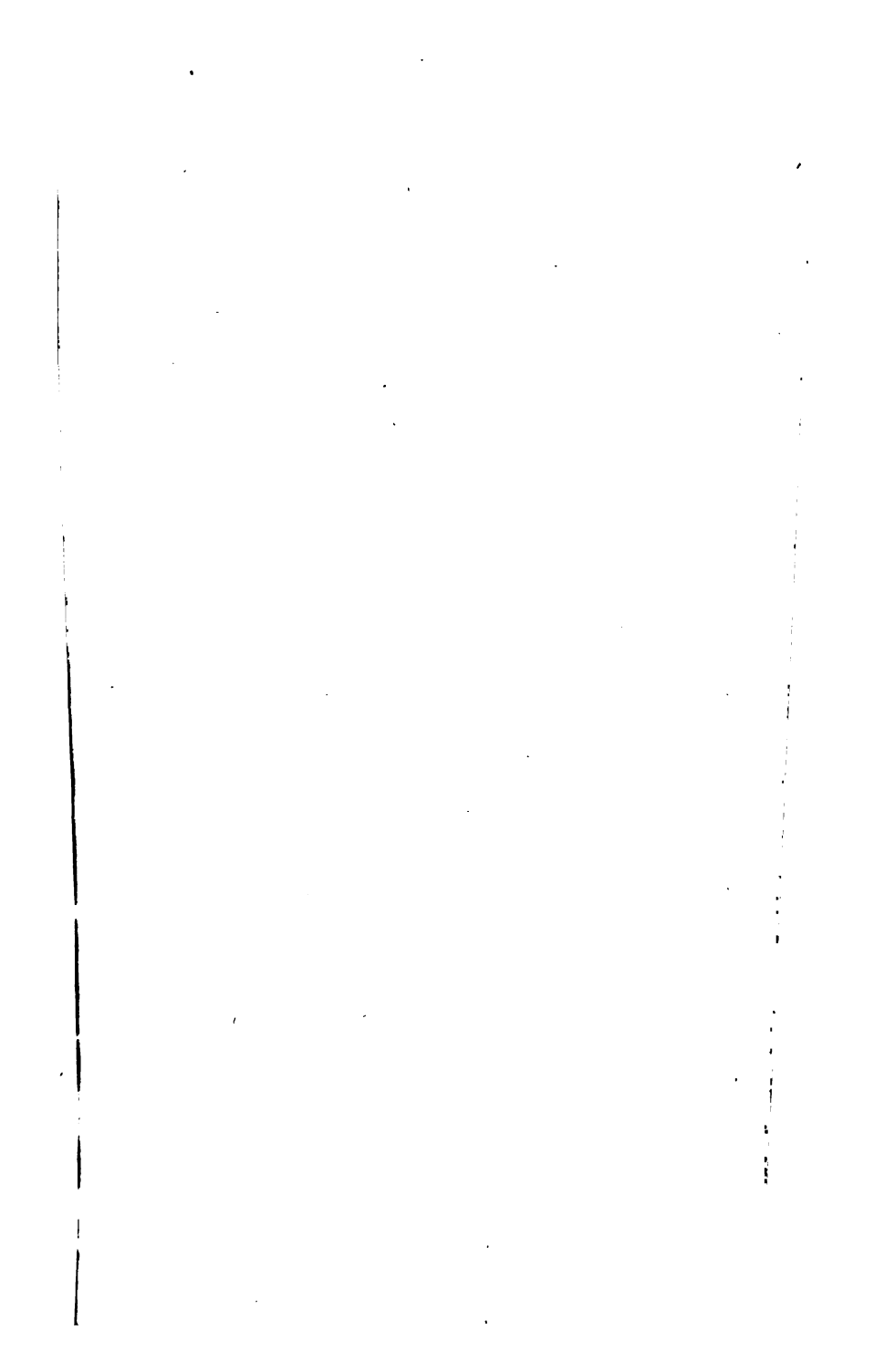




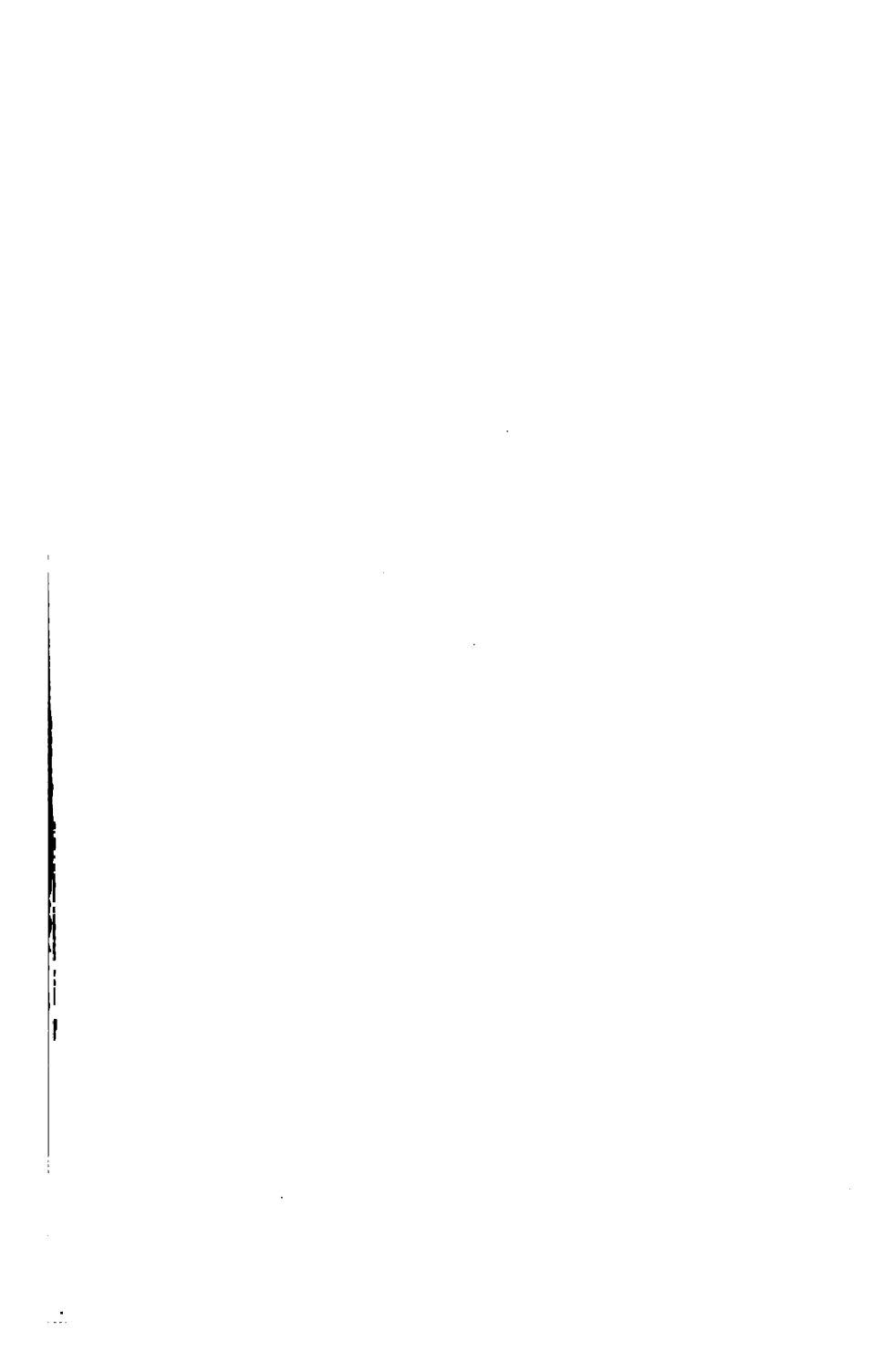




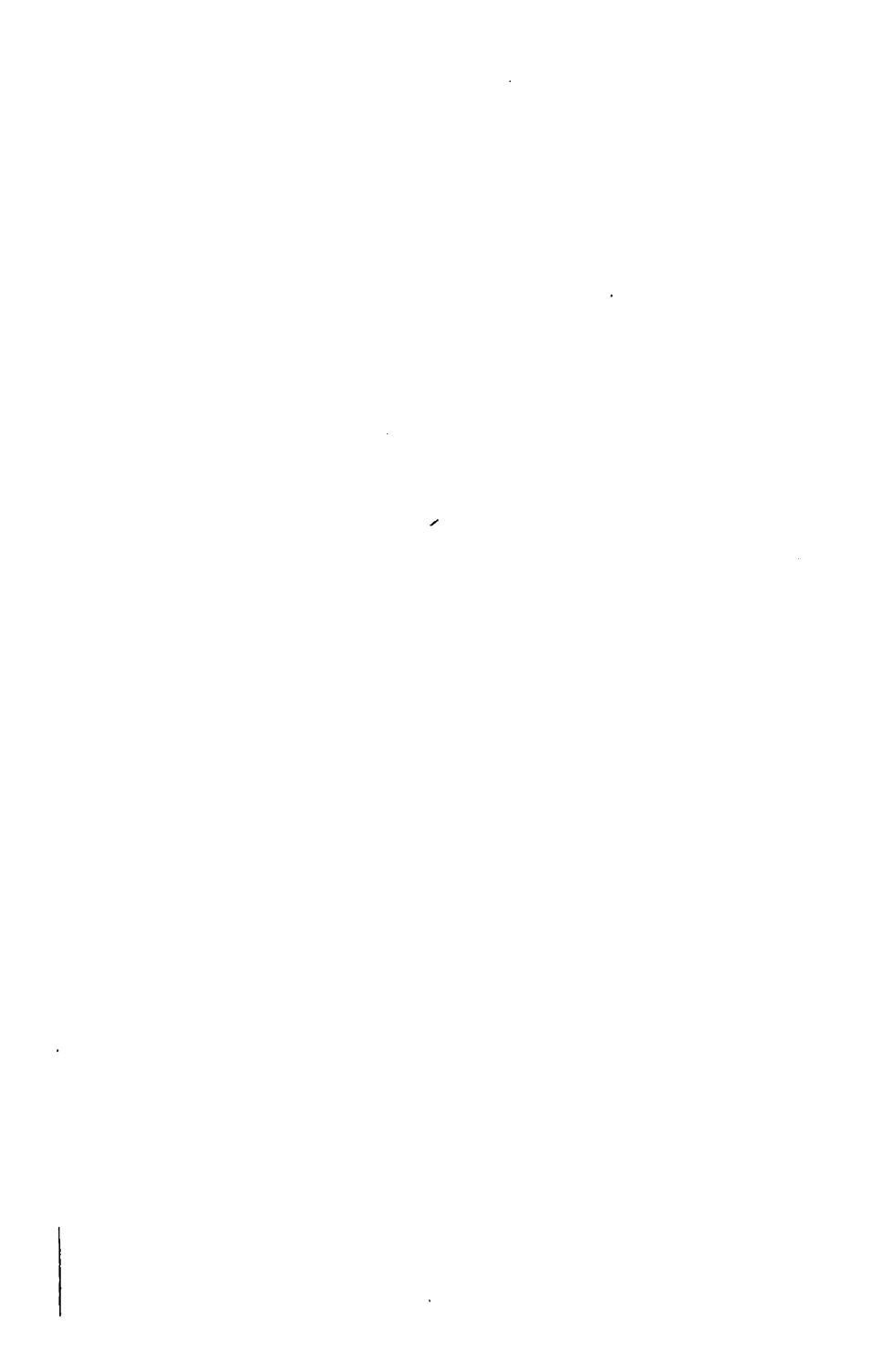
















3 2044 021 082 425

**THE BORROWER WILL BE CHARGED
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS
NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON
OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.**

STALL STUDY

CHARGE

WIDENER

